

Université de Stendhal – Grenoble III.
U. F. R. des Sciences du Langage - Lidilem

Thème :

**Les phrasèmes concernant les parties du corps en français et
en hongrois
(Le cas de structures avec « avoir » et de leurs équivalents
en hongrois)**

Mémoire du D. E. A. des Sciences du Langage

Présenté par : FEKETE Gabriella

Sous la direction de Monsieur le professeur : Francis GROSSMANN

Grenoble, octobre 2003

Remerciements

J'adresse en tout premier lieu mes remerciements à ma mère qui a assumé financièrement mon séjour en France, en me permettant ainsi de réaliser cette recherche.

J'exprime ma sincère reconnaissance à mon directeur de recherche, Monsieur Francis GROSSMANN pour ses conseils précieux et pour sa patience.

Je tiens à exprimer également ma gratitude à Renáta Varga et à Jihène Serkhane pour leur aide et leurs conseils.

Mes remerciements s'adressent également à ma famille et mes amis qui m'ont encouragée tout au long de ma recherche et m'ont aidée à surmonter les difficultés. Sans eux, cette étude n'aurait pas été terminée.

Et enfin, tous ceux qui ont contribué de près ou de loin à la mise en œuvre de ce travail, trouvent ici tous mes remerciements.

PLAN

| | Page |
|---|-----------|
| Introduction | 5 |
| I. Cadres théorique et problématique | 7 |
| I. 1. Les expressions figées, locutions, question du figement | 7 |
| I. 2. La question de la motivation | 10 |
| I. 2. 1. Différentes sortes de motivation | 11 |
| I. 2. 2. La motivation des expressions | 12 |
| I. 2. 2. 1. Les différentes sources de la motivation dans les langues française et hongroise | 14 |
| I. 2. 2. 1. a. Sources expérientielles | 16 |
| a. – 1. La vie quotidienne | 16 |
| → Coutumes, modes de vie | 16 |
| → Observations de la nature | 17 |
| → Relations avec d'autres peuples | 18 |
| → Superstitions, croyances, sorcellerie | 19 |
| → Sanctions, tortures | 20 |
| a. – 2. Activités sociales | 20 |
| → Professions, métiers | 20 |
| → Eglise | 21 |
| → Activités de temps libre | 22 |
| ■ Chasse | 22 |
| ■ Equitation | 22 |
| ■ Jeux | 23 |
| → Guerre | 23 |
| I. 2. 2. 1. b. Genres concernés | 24 |
| b. – 1. Textes historiques | 24 |
| b. – 2. Textes littéraires | 25 |
| → Littérature écrite | 25 |
| ■ Roman et poésie | 25 |
| ■ Fables | 26 |
| ■ Bible | 26 |
| → Littérature orale (folklore) | 26 |
| ■ Comptines populaires | 26 |
| I. 2. 2. 1. c. Aspects linguistiques concernés | 27 |
| c. – 1. Morphologie | 27 |
| c. – 2. Syntaxe | 27 |
| c. – 3. Sémantique | 27 |
| → Pseudo-motivation | 27 |
| → Croisements de formes | 28 |
| I. 2. 2. 1. d. Aspects créatifs | 28 |
| d. – 1. Jeux de langage | 28 |
| → Jeux homonymiques | 28 |
| → Calembours | 29 |
| d. – 2. Cas réels | 29 |
| I. 2. 2. 1. e. Stylistique | 30 |
| I. 2. 2. 2. Motivations dans le monde des parties du corps | 31 |

| | |
|---|------------|
| I. 3. Le lexique des parties du corps dans les expressions figées | 32 |
| I. 3. 1. Les noms de parties du corps | 32 |
| I. 3. 1. 1. Dans la langue française | 33 |
| I. 3. 1. 2. Dans la langue hongroise | 36 |
| I. 3. 2. La diversité des emplois dans les expressions figées | 39 |
| I. 4. Problématique | 40 |
| II. Méthodologie | 41 |
| II. 1. Généralités | 41 |
| II. 2. Données analysées | 42 |
| II. 2. 1. Choix des dictionnaires et recueils d'expressions | 42 |
| II. 2. 2. Recours complémentaire à des informateurs | 47 |
| II. 3. Démarche suivie : combinaison d'une démarche onomasiologique et d'une démarche sémasiologique | 47 |
| II. 4. Méthode adoptée pour analyser les données | 48 |
| III. Analyse et traitement des données | 49 |
| III. 1. Approche onomasiologique : à quoi servent les expressions avec Npc? | 49 |
| III. 1. 1. Expressions figées contenant le verbe « avoir » et un ou plusieurs Npdc dans la langue française | 49 |
| III. 1. 1. 1. Dysfonctionnements corporels | 52 |
| III. 1. 1. 2. Capacités, qualités, défauts | 53 |
| III. 1. 1. 3. Comportements actifs ou passifs vis-à-vis d'autrui | 57 |
| III. 1. 1. 4. Propriétés typiques permettant de caractériser un individu | 60 |
| III. 1. 1. 5. Descriptions des états physiques / moraux | 64 |
| III. 1. 2. Expressions figées contenant le verbe « avoir » et un ou plusieurs Npdc dans la langue hongroise | 72 |
| III. 1. 2. 1. Dysfonctionnements corporels | 74 |
| III. 1. 2. 2. Capacités, qualités, défauts | 75 |
| III. 1. 2. 3. Comportements actifs ou passifs vis-à-vis d'autrui | 81 |
| III. 1. 2. 4. Propriétés typiques permettant de caractériser un individu ou une chose | 84 |
| III. 1. 2. 5. Descriptions des états physiques / moraux | 88 |
| III. 1. 3. Expressions françaises versus expressions hongroises | 92 |
| III. 2. Approche sémasiologique : étude de quelques structures (syntaxiques, sémantiques) productives en français et en hongrois | 96 |
| III. 3. La réception des expressions figées en français et en hongrois | 98 |
| III. 3. 1. Enquête – 1 | 99 |
| III. 3. 2. Enquête – 2 | 104 |
| III. 3. 3. Enquête – 3 | 110 |
| IV. Résultat | 114 |
| V. Discussion | 116 |
| VI. Conclusion | 117 |
| Bibliographie | 120 |
| Annexes | 123 |

Introduction

Que veulent dire « Mon œil! », « ne pas avoir froid aux yeux », « avoir un vélo dans la tête »? Pourquoi les utilisons-nous sous ces formes? Pourquoi « œil », « froid » et « vélo » plutôt qu'autre chose? Quels sont les liens de ces expressions avec ces parties du corps? Autant de questions que nous nous posons depuis que nous avons commencé à apprendre le français...

Toutes les langues contiennent des expressions « toutes faites » qui ne facilitent pas l'apprentissage, étant donné que le sens qu'elles véhiculent au « premier degré » n'est pas directement lié à leur sens « au second degré ». D'ailleurs, ne dit-on pas qu'une langue étrangère est parfaitement parlée lorsque le locuteur sait jouer de ses expressions?

Des cours de français nous apprennent des termes tels que forme figée, sens opaque, métaphore pour se référer à des expressions imagées. Mais au-delà des définitions académiques que recouvrent ces mots, n'y a-t-il pas une manière plus pertinente de structurer ces expressions dans le but d'en savoir plus sur le fonctionnement des langues, du langage et peut-être de la cognition humaine. Si nous comprenions l'ancien mode de représentation du monde qui a produit en effet ces locutions, et pourquoi coexistent telle forme et tel sens, il serait peut-être plus facile de les retenir.

Pour ce qui est des typologies déjà établies des phrasèmes, elles n'abordent que la question des sources sémantiques intra-linguistiques, en fournissant des études descriptives. Nous allons nous efforcer de préparer un travail plus explicatif par rapport à ce qui nous intéresse.

Ainsi s'explique que nous partions de l'idée que le corps humain est tout de même assez particulier. Pourquoi s'intéresser au lien entre parties du corps et sens imagé dans les locutions figées? Il se peut que ce soit un lieu de convergence entre représentation du corps, cognition visuelle, croyances populaires et langage.

Cette étude a pour but de tenter de répondre à la question si les expressions figées avec des noms de parties du corps constituent dans les langues française et hongroise des moules productifs dans lesquels la fonction du nom de partie du corps est déterminable ou ces tournures appartiennent plutôt aux héritages culturels. Dans le cas où elles instaurent des moules, nous chercherons à découvrir s'il existe un grand décalage entre les deux langues mentionnées dans les optiques des champs sémantiques et des combinaisons syntaxiques.

Par conséquent, nous avons choisi à établir un système de classification dans les deux langues en l'occurrence, en suivant une combinaison de démarches onomasiologique et sémasiologique, pour examiner les problématiques à travers une analyse interlinguistique.

Dans une première partie, nous présenterons les cadres théoriques de la notion d'« expression figée » en général – en nous basant sur la théorie d'Igor Mel'čuk –, l'importance de la question du figement et le problème de motivation – arbitraire. Puis nous essaierons de fournir une image globale des différents types de motivation, et nous développerons en détail les sources de motivation concernant les locutions. Nous aborderons encore le lexique des parties du corps dans le domaine de la phraséologie, nous regarderons leurs divers statuts symboliques, et les structures syntaxiques dans lesquelles elles sont attestées dans le français et le hongrois.

Ensuite, nous exposerons les choix méthodologiques qui s'imposaient à notre étude. Nous verrons alors les outils utilisés pour la sélection du corpus d'expressions et les problèmes éventuellement évoqués. Partant de ce fait, nous décrirons les principes de

recours aux informateurs, ainsi que l'approche adoptée sur laquelle notre système de typologie a été basé, à l'égal de la méthode pour analyser les phrasèmes.

Dans une troisième partie, nous présenterons la typologie et le traitement des expressions figées dans chacune des deux langues mentionnées, d'après la démarche onomasiologique, puis nous les regarderons sous un aspect comparatif. Nous étudierons également quelques structures dans une perspective sémasiologique. Par la suite, nous présenterons les résultats obtenus sur la réception des tournures au sein des locuteurs.

Cela nous amènera à émettre des hypothèses sur le fonctionnement de la classification bâtie et des jugements sur les approches employées dans la discussion.

Finalement, nous chercherons à présenter un résultat global dans la partie de la conclusion.

I. Cadres théorique et problématique

I. 1. Les expressions figées, locutions, question du figement

Les expressions figées font partie de la phraséologie. Selon Igor Mel'čuk [MEL93], une **expression figée** ou « **phrasème** de la langue L est une expression multilexémique de L qui ne peut être produite, à partir d'une situation donnée ou un sens donné, selon un dictionnaire de mots de L et à partir des règles générales standard de L. » Quatre grands types de phrasèmes sont à distinguer :

1. Dans le cas du **phrasème pragmatique** ou **pragmatème**, la forme et le sens sont tout à fait transparents car seul l'usage est figé. Par exemple, une personne différente du destinataire d'un appel téléphonique pourra utiliser *C'est pour toi!*, en s'adressant au (à la) concerné(e).
2. Le **phrasème complet** ou **expression idiomatique**, est vu comme étant complètement figée. Il est sémantiquement non-compositionnel : son sens global n'est pas déductible à travers le sens de ses constituants. Par exemple, l'image de la séquence *avoir l'estomac dans les talons* ne permet pas de déduire qu'il s'agit d'avoir faim.
3. Le **demi-phrasème** ou **collocation** (expression semi-figée), contient deux constituants dont le sens d'un d'eux seulement se retrouve dans le sens global (Ex. *retirer de l'argent* où « retirer » n'est pas dans son sens premier ; ou encore *menton bleu* où le sens de « menton » apparaît dans le sens global).
4. Le **quasi-phrasème** ou **expression quasi-idiomatique** (expression quasi-figée), est sémantiquement compositionnel mais contient un sens additionnel non-compositionnel (Ex. *donner le sein [à N]* « allaiter un bébé N en mettant un sein à la portée de sa bouche »).

L'appellation de « expression figée » a plusieurs synonymes tels qu' « expression toute faite », « expression figurée », « expression imagée », « idiom », « idiotisme », « locution ». Bien évidemment, cela dépend toujours du choix de terminologie du linguiste. Il faut cependant mentionner qu'A. Rey [REY97, Préface] fait une distinction entre « locution » et « expression ». D'après lui, la **locution** est « une unité fonctionnelle » composée de plusieurs mots qui fait partie de la langue comme forme fixe, et qui a – du point de vue syntaxique – la « fonction d'intégrant »¹. Bien que la fonction d'intégrant soit aussi valable dans le cas de l'**expression**, une nuance entre expression et locution se trouve dans leur origine².

Mais qu'appelons-nous une expression figée ? Comment pouvons-nous la reconnaître ?

La problématique des expressions figées peut être mise en relation avec celle de la stéréotypie. Selon Ch. Schapira [SCHA99, p. 1 – 2], il existe deux grandes sortes de stéréotypes, notamment les « stéréotypes de pensée » et les « stéréotypes de langue ».

Les stéréotypes de pensée sont en quelque sorte de stéréotypes culturels : ils représentent les croyances, les superstitions, les préjugés d'une communauté donnée. Par exemple, en France, l'engourdissement du petit doigt de la main gauche est un signe

¹ En d'autres termes, une unité que nous pouvons reprendre pour l'introduire « dans une unité de niveau supérieur » telle que « le mot dans le syntagme, le syntagme dans la phrase minimale » (Benveniste, p. IX).

² Dans le cas de *locution*, c'est la manière de structurer les différents éléments de la langue qui est soulignée. En ce qui concerne l'*expression*, elle contient plus que la pure forme; c'est exactement la rhétorique et la stylistique qui reflètent ce plus (idem, p. X).

corporel de mauvais augure, tandis qu'en Hongrie, ce sont les démangeaisons de l'œil gauche qui y équivalent. Ces idées reçues semblent bien présentes dans la plupart des esprits.

Les stéréotypes de langue ou stéréotypes linguistiques, sont des « expressions, des images, des figures de style » qui se fixent (ou se figent) dans leur forme linguistique et intègrent la langue sous cette forme. Il existe cependant des stéréotypes de pensée s'exprimant dans des stéréotypes de langue. En France, une croyance veut qu'il soit mieux de commencer une activité, telle que se lever, se coucher, marcher ou danser, du pied droit : elle est en oeuvre dans l'expression *se lever du pied gauche*. Cette expression existe également en hongrois (*bal lábbal kelt fel*) mais la superstition qui y est attachée, est tombée dans la désuétude.

Une expression figée est donc un groupe de plusieurs mots syntaxiquement et sémantiquement liés, formant une sorte de « statue de sel » linguistique ; ces mots sont soudés sous une forme fixe, donnant un sens global, que nous employons invariablement. Il faut noter ici que le sujet de la séquence garde souvent une certaine autonomie, il s'actualise dans la phrase ainsi qu'à l'intérieur de la phrase elle-même. L'expression peut contenir des éléments qui ne sont pas libres mais variables selon le contexte ; c'est généralement un déterminant – plus précisément un adjectif possessif – ou un complément d'objet direct ou indirect. Par exemple *la moutarde me / te / lui (...) monte au nez*.

Il est très difficile de reconnaître ces formules, à cause du phénomène du **figement** qui renvoie à la fixation, au blocage de la séquence et à la signification particulière. En revanche, il porte certaines marques « externes » et « internes », syntaxiques, lexicales et sémantiques. Ces critères nous aident à distinguer les formes figées des assemblages libres. La différence la plus importante consiste dans la forme « fossilisée » ou libre, et que les phrases libres sont créées par des règles combinatoires tandis que les expressions figées n'ont pas cette propriété.

Les marques « externes » :

1. Lexique

- Polylexicalité : ces expressions comprennent toujours plusieurs mots qui ont d'ailleurs, en faisant partie d'une autre séquence, une caractéristique autonome.

- L'actualisation est exclue : les phrasèmes ne peuvent pas être actualisés individuellement. Par exemple : *Pierre a (un + * le + * mon + * son + * ce) chat (* du voisin) dans la gorge*.

- Blocage synonymique ou antonymique : il n'y a aucune possibilité, ou alors une possibilité très limitée de remplacer un mot par son synonyme ou antonyme. Exemple : *Il n'a pas (froid + * de basse température + * chaud) aux yeux*. MAIS *Marie (se casse + se creuse) la tête*.

2. Syntaxe

- Blocage transformationnel : la question du figement n'est pas simplement celle de son absence ou son existence dans une unité ; comme dans les pyramides égyptiennes, il est graduel, disposé en « étages » que nous pouvons monter. Par contre, plus nous allons plus haut, moins nous avons de la place pour bouger. Du point de vue du degré de figement

donc, ce critère a un rôle décisif : plus une unité est figée, moins il est possible de la transformer.

Elle a des yeux dans le dos. → * *Elle les a dans le dos.* * *Des yeux, elle les a dans le dos.* * *Ce sont des yeux qu'elle a dans le dos.* * *C'est dans le dos qu'elle a des yeux.*

- L'insertion est exclue : * *Luc a la dent très dure.* * *Ils ont des fourmis assidues dans les jambes.* * *Sandrine a un poil noir dans la main.*

- L'expansion est également impossible : * *Nous avons les yeux plus gros et plus beaux que le ventre.* * *Tu as un petit vélo en bon état dans la tête.*

Les marques « internes » :

3. Sémantique

- La non-compositionalité : l'ensemble des éléments de la séquence donnent le sens global ; nous ne pouvons pas déduire le sens de l'expression à travers les sens de ses composants. Exemple : *Mon père a les yeux qui sortent de la tête*, qui veut dire tout simplement « être en colère ».

- L'opacité sémantique : c'est en effet le résultat de la propriété précédente. Par suite de l'apport d'un sens spécifique qui n'a aucune liaison au sens collectif des éléments, celui-là devient obscur. Cet indice est graduel aussi ; son degré se met en rapport avec d'autres marques telle que la possibilité des transformations syntaxiques.

Nous distinguons l'« opacité totale » (Par exemple : *J'ai les foies blancs* = J'ai peur.) ou « partielle » (que nous pouvons retrouver autour de la notion de collocation ; par exemple *Il a un menton bleu.* = Un homme ayant une barbe noire.) [GRO96, p. 11].

En ce qui concerne l'opacité totale, bien qu'il existe des formules que nous pouvons comprendre sans les connaître, le plus souvent nous n'arrivons pas à « déchiffrer » les phrasèmes uniquement au niveau de l'image donnée. Ainsi les séquences telles que « avoir le compas dans l'œil », « être sur les nerfs » – qui n'existent pas dans la langue hongroise – étaient-elles tout à fait compréhensibles pour nous lorsque nous les avons entendues dire pour la première fois. C'est qu'elles donnent des images suggérant leurs sens, autrement dit le contenu de la représentation est assez fort, ce qui explique que ces formes ont gardé leur motivation dont nous parlerons un peu plus loin. L'opacité doit dépendre du degré de l'ambiguïté des symboles et des figures utilisés dans l'image sémantique donnée. Le compas est un objet le quel nous aide à mesurer la distance – le compas dans l'œil doit donc renvoyer à la capacité de l'œil de l'apprécier avec exactitude.

Quand une forme est ambiguë – l'image exposée a plusieurs sens totalement divergents –, elle est vraiment opaque. De même, quand la réalité – soit le nom de partie du corps soit un autre – reçoit un rôle symbolique de la « culture » qui, par conséquent, peuvent varier de nation en nation : donc, il arrive que nous n'ayons même pas d'idées à propos de ce qu'elle devrait désigner. Si nous lisons quelque part que quelqu'un *ait des foies blancs*, nous n'y voyons pas, sans connaître cette expression, la signification de peur : chez les Hongrois, le symbole du foie est en rapport avec la méchanceté, la malveillance et l'amour-propre, sans doute découlant de raisons culturelles différentes.

- Ces expressions sont toujours accompagnées d'une image établie par une sorte de figure rhétorique : *Pierre a des grenouilles dans le ventre.* ; *Mes amis ont un verre dans le nez.* ou bien *J'ai du nez.*

Cette question demande par contre une explication : où se trouve l'image dans une manifestation telle que « avoir du nez » ? Puisqu'elle offre une évidence. C'est exactement ce naturalisme qui la rend suspecte. Si c'est tellement naturel, pourquoi le peuple a créé cette locution ? Tout le monde sait qu'il a du nez.

D'une part, ce nom de partie du corps est dépourvu ici de son sens concret et il veut renvoyer, par l'emploi d'une métonymie, à son particulièrement bon fonctionnement, à une qualité. D'autre part, il implique une image à cause de son naturel : si quelqu'un a du nez, il existe assurément d'autres personnes qui n'en ont pas.

Il existe pourtant un procédé à travers lequel la manipulation des expressions est possible : c'est le **défigement**. La déviation d'une formule de son emploi normé, en d'autres termes nous brisons le figement tantôt sémantique tantôt syntaxique d'une manière quelconque (au moyen des modifications, des insertions), aboutit à l'utilisation possible des paradigmes, en donnant une particularisation à notre langage.

I. 2. La question de la motivation

L'idée de la motivation est inévitablement attachée à celle de l'arbitraire. Saussure a développé l'arbitraire du signe linguistique, et montré sa relativité.

On appelle **signe linguistique** [REY70, p. 93 – 102] « l'association d'un signifiant et d'un signifié », en d'autres termes d'une image acoustique et d'un concept (et pas d'un nom et d'une chose) dont le signifiant est l'empreinte linguistique, la réalisation par sons du signifié. Entre ces deux composantes, selon Saussure, aucun rapport naturel n'est découvrable dans la réalité ; ce qui donne leur relation immotivée. Le signe linguistique est alors **arbitraire**.

De cette façon, le concept de « frère » n'établit aucune liaison naturelle avec son empreinte linguistique f-r-è-r. Elle pourrait être n'importe quelle autre comme *sœur* (s-ø-r), *lit* (l-i) ou *arbre* (a-r-b-r) ; ou justement *báty* (b-a-t-j) qui manifeste l'idée de « frère » en hongrois – par quel phénomène pourrions-nous mieux le démontrer que par la diversité des langues ?

Saussure déclare en plus que chaque langue recèle des signes radicalement arbitraires et ceux qui ne le sont que relativement. C'est le cas classique de « vingt » et de « dix-neuf » : *vingt* évoque l'immotivité totale, mais pas *dix-neuf* à cause de ses composants, et d'autres éléments structurés d'une manière semblable tels que *vingt-huit*, *soixante-cinq*. Par suite, en parlant de **relativement motivé**, il faut faire entrer en ligne de compte un « rapport syntagmatique » et un « rapport associatif », autrement dit la prise en considération des intra- et interrelations entre éléments.

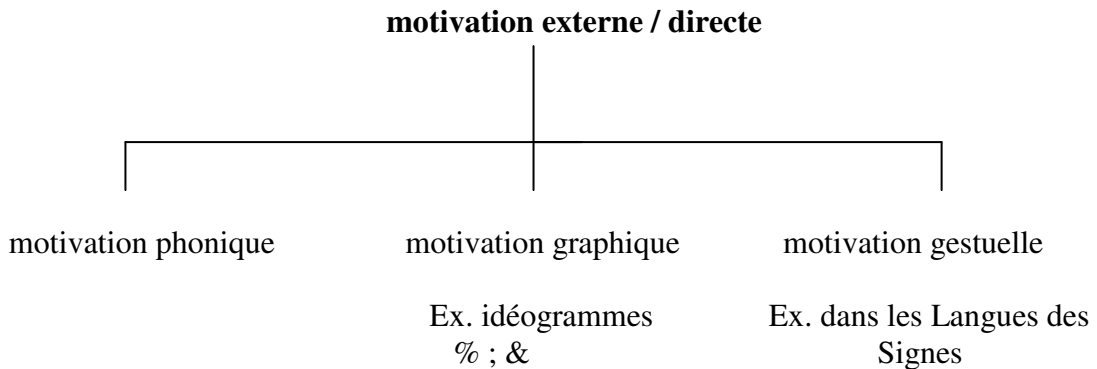
D'après E. Benveniste, par contre, quelques confusions se trouvent dans la définition introduite par Saussure. Premièrement, il s'agit de l'absence de la réalité, de la chose désignée, dans la définition. Saussure assure que l'image acoustique et le concept ne sont nullement attachés l'un à l'autre ; où prend place la notion ? Quand il parle de différentes formes d'aspect des signes dans les langues, il ne s'occupe guère du fait que ces différentes révélations désignent la même réalité.

Deuxièmement, ce sont exactement les conséquences concernant la relation entre signifiant et signifié qui ne présentent pas une corrélation absolue. En fait, le concept et l'image acoustique s'enregistrent en même temps dans la conscience, et ils apparaîtront ensuite toujours ensemble. Ils ont un caractère indissociable. Notre esprit ne garde pas dans son « stock » des suites phoniques sans concept et des concepts sans suite phonique. Dans les deux cas, il est incapable de les identifier.

Nous pouvons donc énoncer que la relation entre signifié et signifiant repose plutôt sur la **nécessité**.

I. 2. 1. Différentes sortes de motivation [GROS02]

Les signes linguistiques peuvent subir, en général, différentes sortes de procédé de motivation qui forment deux grandes catégories par rapport au système linguistique. L'une implique les types de motivation qui ont lieu à l'extérieur du système, et l'autre renferme ceux qui se bornent à l'intérieur.

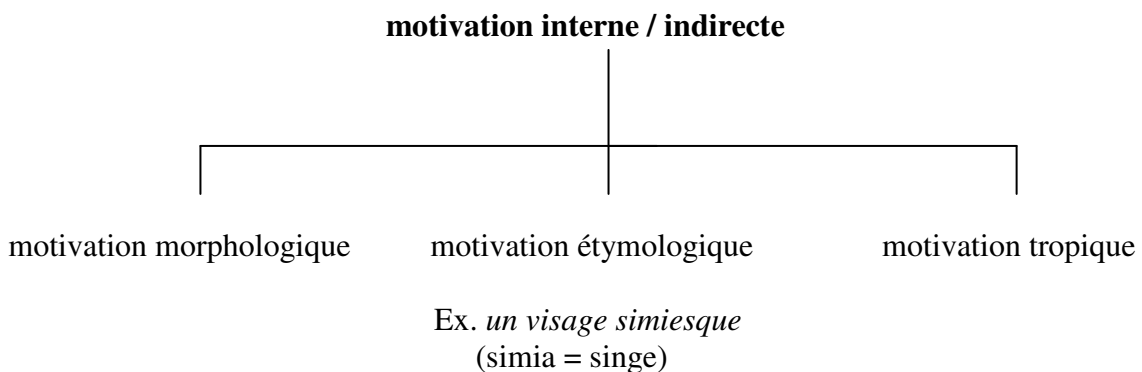


Motivation phonique : des mots fabriqués incluant une imitation phonique. Par exemple dans le cas des **onomatopées**, les bruits naturels, les voix animales, les sons y sont indiqués, soit sous une forme simple (*boum! pouf!*), soit sous une forme à redoublement (*tic-tac, glouglou*). Quant aux voix animales, chaque langue en possède un grand nombre d'exemples : *meuh* (fr.) – *mú* (hongr.), *coa* (fr.) – *brek* (hongr.).

Ces formes imitatives peuvent amener à l'existence des substantifs, des verbes tels que *coasser* (fr.) – *brekeg* (hongr.), *ronronner* (fr.) – *dorombol* (hongr.).

On utilise, bien sûr, des onomatopées dans d'autres champs sémantiques aussi : *siffler* (fr.) – *fütyül* (hongr.), *ronfler* (fr.) – *horkol* (hongr.), *chuchoter* (fr.) – *suttog* (hongr.).

Ces productions suivent les habitudes phonologiques de différentes langues.



Motivation morphologique : cette sorte de motivation s'impose de la complexité de certains signes linguistiques et comprend deux aspects distincts :

- quand le signifiant est décomposable en plusieurs signifiants plus simples. Par exemple : *inter* | *nation* | *al* ; *pré* | *figur* | *ation* ;
- quand le signifié d'un mot complexe ou d'une expression est recomposable par le signifié de ses morphèmes. Ex. « débrancher » → la base de ce verbe se retrouve dans le mot *branche* qui influence son sens, et le préfixe *dé-*, qui indique la négation, la séparation, donnent une place à la construction de d'autres verbes comme *désintéresser*, *désarmer*, *déborder*, *dépayser*, *déconseiller*.

Motivation tropique : le signifié est le dérivé d'un « sens propre » du même signe linguistique, en utilisant une figure de style. C'est le cas des **catachrèses** : *la tête et la queue d'un train*, *le dos d'une cuillère*, *au pied de la lettre*, *le pied d'un escalier*.

S'il s'agit de la motivation, il nous faut éclaircir les notions de démotivation et de remotivation aussi. La **démotivation** arrive à une séquence polylexicale figurée lorsque avec le temps, son origine est oubliée, méconnue. Les catachrèses constituent un bon exemple pour examiner cette question. Ce phénomène représente une métaphore « par nécessité » : la langue se base sur l'utilisation de figures pour donner un nom (par extension de sens, par analogie) à des réalités qui n'en ont pas encore, au lieu de créer un nouveau nom. Mais nous ne pensons plus au premier sens des mots apparus dans l'expression. Ces formules sont déjà présentes dans la langue sous forme lexicalisée.

Les noms de parties du corps apparaissent dans un grand nombre d'expressions. Il suffit de parcourir des yeux l'endroit où nous nous trouvons en ce moment : *corps de logis*, *tête d'arbre*, *bouche d'eau*, *bras de chemise*, *sac à main*, *dos de chaise*, *jambes de fenêtre et de porte*, *jambes de pantalon*, *pieds de table*, *de chaise*, *de lit*, *de mur*, *un pied de poussière*.

Lors d'une petite étude comparative française-hongroise que nous avons effectuée sur la catachrèse, nous avons constaté avec surprise que les Hongrois préfèrent employer les réalités sémantiquement plus neutres aux noms de parties du corps : « bâtiment principal / central » (*főépület*, *központi épület*), « robinet d'eau » (*vízcsap*), « trous de fromage » (*sajt lyukai*, pour les *yeux du fromage*), « ailes de fenêtre » et « de porte » (*ablakszárny*, *ajtószárny*), « tiges de pantalon » (*nadrágszárak*), « base de mur » (*fal töve*).

C'est justement dans cet état qu'il est possible de mettre en vigueur la **remotivation**. Au cours de ce processus, l'unité ne perd pas sa forme mais uniquement son concept, et elle en prend un autre. La remotivation s'emploie non seulement à cause de la méconnaissance mais elle donne également une couleur, une ludicité au discours.

I. 2. 2. La motivation des expressions

Après avoir fait un petit résumé sur la motivation générale, nous retournons au domaine des expressions.

Nous avons déjà précisé que les locutions ont une caractéristique de non-compositionalité sémantique, en d'autres termes aucun des sens des composants ne se retrouve dans le sens global de la forme. Quand la séquence est figée du point de vue sémantique et syntaxique, elle s'emploie – dans la majorité – dans le même sens et la même forme ; c'est pour cela qu'il faut l'apprendre telle quelle. Les expressions sont répertoriées dans le vocabulaire de la langue donnée de la même façon que les mots simples.

Le symbolisme peut être également accentué par rapport à la motivation. La plupart des unités idiomatiques reposent sur une abstraction illustrée ; dans le cas spécifique où une partie du corps émerge dans une séquence, celle-ci sera généralement ornée d'une image car c'est la partie du corps qui représente déjà en elle-même une métaphore. Donc, elles sont toujours motivées d'un apport imagé.

Si nous méditons un peu sur ce que nous venons de décrire, nous pouvons tirer des conséquences que nous avons affaire à un phénomène paradoxal : s'il n'existe aucune liaison entre leur concept et leur image acoustique, elles doivent être arbitraires. Par contre, parce que nous y trouvons une abstraction suscitée d'une métaphore, elles sont motivées. Comment se fait-il alors que des expressions figées sont en même temps arbitraires et motivées ?

La question a été déjà posée par Pierre Guiraud [GUI61, p. 7 –9]. En effet, cette situation contradictoire tire son origine du fait du procédé métaphorique qui avait motivé la naissance de ces manifestations, mais qui est devenu, à travers le temps, obscur.

Il s'agit de l'arbitraire car l'image, qui sert de la source sémantique de l'expression, s'estompe petit à petit, ce qui rend le sens démotivé. En revanche, les mots de ces ensembles gardent en eux-mêmes certaines illustrations renvoyées à l'image origine. Par conséquent, nous pourrions dire que cette question d'arbitraire-motivation montre une progression, les occurrences font apparaître des entre-états. Elles ne sont jamais complètement arbitraires puisque les composants évoquent toujours à un certain degré l'image qui a trait à la motivation. Cependant, nous rencontrons aussi des cas où les phrasèmes ont entièrement gardé la source de la motivation sémantique – ce qui permet d'élucider le « mystère » pourquoi nous pouvons comprendre certaines formules sans les connaître.

Pour étayer ces affirmations, examinons-les à l'aide d'exemples. *Cet homme n'a pas froid aux yeux* : cette forme expose une image assez bizarre qui contredit aux expériences et aux sciences humaines ; les yeux « n'ont jamais froid ». Ainsi cet exemple reflète-t-il très bien l'ancienne cognition humaine ayant déjà une valeur perdue de source sémantique¹.

Un autre exemple renvoie à la motivation gardée. La compréhension de l'expression *avoir un cœur de glace* ou *un cœur de pierre* ne crée pas des difficultés. Le *cœur* est un symbole général des sentiments, des émotions, des affections tendres – au moins dans les deux cultures examinées² – lesquels le rendent toujours « chaud ». Ainsi, pour dire le contraire, le plus simple est de chercher les objets qui suscitent pour nous à la fois la dureté et la froideur, en un mot la rigidité, l'insensibilité : ce sont la glace, la pierre, le marbre. Cette expression se retrouve également dans la langue hongroise, accompagnée par la même signification (*kőszívű, keményszívű*).

¹ Au XVI^e siècle, la structure *avoir froid à + partie du corps* était employée pour exprimer « des besoins physiques » tels qu'*avoir froid aux dents* « avoir faim », *avoir froid aux pieds* « être jaloux » (est-ce que c'est vraiment un besoin physique ?) qui ont déjà totalement disparu de la langue. Il n'est pas impossible qu'à cette époque-là, la langue ait utilisé l'expression *avoir froid aux yeux pour exprimer* « avoir peur ». De nos jours, elle n'est plus utilisée qu'à la forme négative [REY97, p. 445]. Si cette explication nous rapproche de la compréhension de la structure syntaxique, par contre, elle ne permet pas de comprendre les liens sémantiques pourquoi « le froid aux yeux » symbolisait la peur. Le dictionnaire de Rey, apporte peut-être, quelques lignes plus bas, une réponse à cette question: Littré explique que le courage était symbolisé par « l'ardeur du regard » dans les vieilles métaphores (ce qui doit être une manifestation naturelle de ce sentiment), où « la chaleur, le feu du regard » était identique « à la vaillance », « les yeux étant le reflet de l'âme » (idem, p. 445).

² En islam, par exemple, c'est le foie qui est le siège des sentiments et le cœur est celui de l'intelligence, de l'intuition et de la connaissance [SYM03].

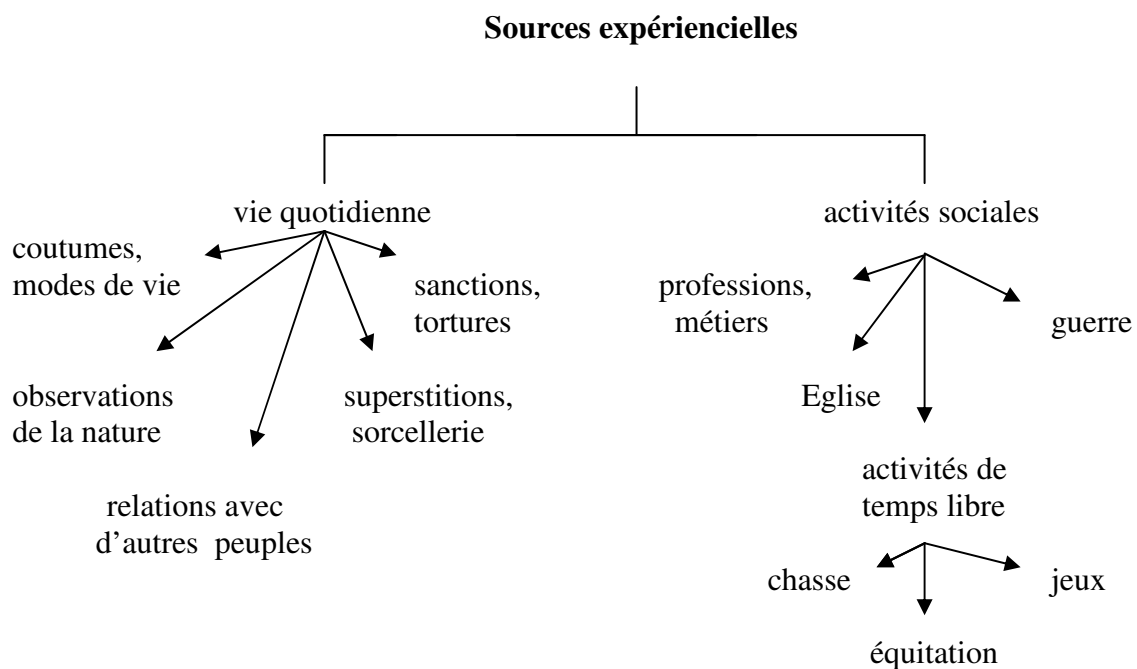
I. 2. 2. 1. Les différentes sources de la motivation dans les langues française et hongroise

Les expressions idiomatiques sont le miroir des réflexions du peuple. Nous retrouvons chaque fois une image « derrière » les formes qui se porte sur une « perspective concrète ». Celle-ci conserve d'une manière fidèle le mode de vie d'une certaine communauté, ses activités, sa relation à elle-même et à son entourage, sa fantaisie de style, de même que ses manifestations d'humeur. Il arrive souvent que ces formules aient plus d'éléments affectifs que d'éléments conceptifs. [ONA03, p. 16 – 18]

Etant donné que les séquences phraséologiques peuvent puiser leur motivation dans les domaines les plus divers de la vie, nous nous proposons d'effectuer une analyse comparative des types d'origine dans les langues française et hongroise. Nous partons de l'hypothèse d'un décalage si grand entre les deux langues que nous pourrions trouver plus de divergences que de convergences, les divergences relevant de cultures populaires s'appuyant sur des langues, une histoire et des mentalités différentes.

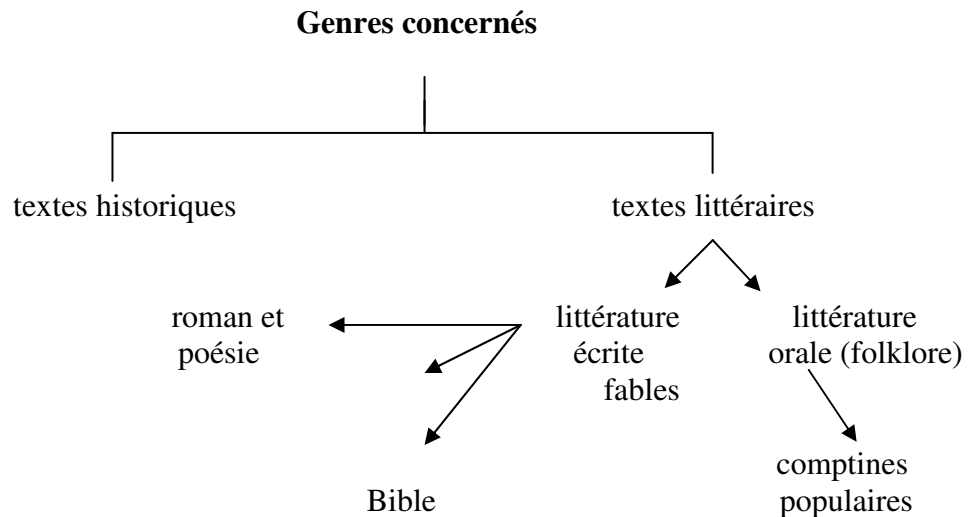
Pour tenter de construire un système cohérent, nous nous sommes basée sur les ouvrages de Pierre Guiraud [GUI61] et Gábor O. Nagy [ONA03] considérant que les classifications de ces deux ouvrages peuvent conduire ensemble à une solution valable.

Tout d'abord, nous pouvons distinguer cinq grands groupes de sources de motivation. Le premier est celui des sources expérientielles, qui impliquent la vie quotidienne et les activités du peuple. Le deuxième est le recueil des genres concernés comme l'histoire et la littérature. Le troisième renferme des aspects linguistiques concernés, plus précisément la morphologie, la syntaxe et la sémantique. Nous avons affaire aux aspects créatifs, aux jeux de langages dans la quatrième classe, et finalement, c'est la stylistique qui constitue le dernier groupe.

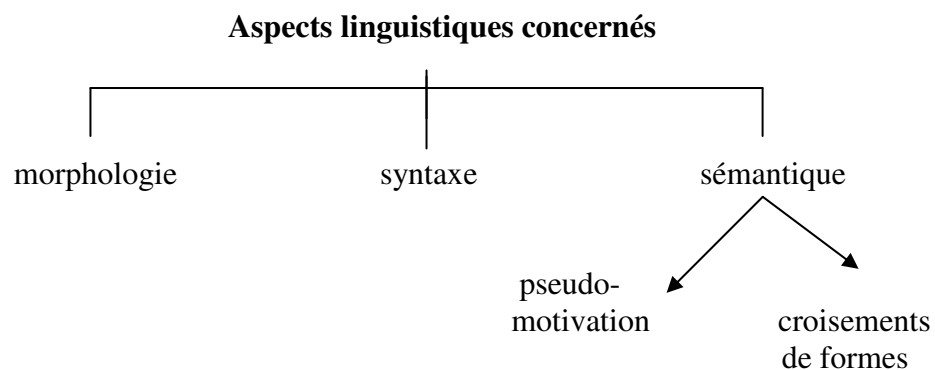


Ces produits de langage nous rapprochent entièrement de la cognition du peuple et de leurs circonstances de vie. Ils sont les propres expériences collectives de la communauté donnée, les manifestations que les individus ont créées, eux-mêmes, d'après leur vision du monde.

La nécessité de séparation du groupe des activités sociales de celui de la vie quotidienne consiste dans ce que celui-là se borne à des domaines qui avaient eu chacun leur propre terminologie dont certains termes techniques s'infiltraient de petit à petit dans le langage quotidien comme expressions figées.

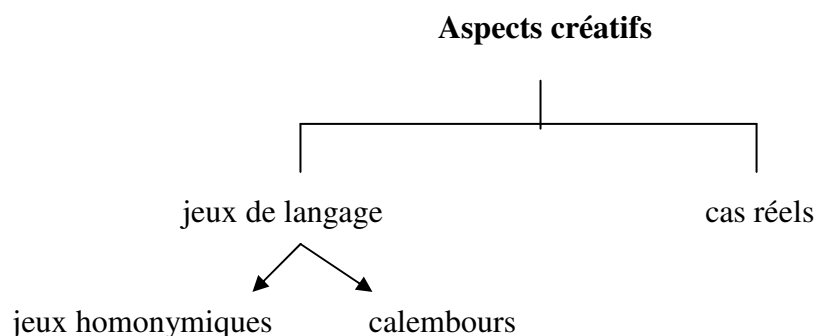


Jetant un coup d'œil sur la classification du deuxième groupe ci-dessus, nous observons que nous sortons du domaine de la vie quotidienne et entrons dans un autre dans lequel l'institution des phrasèmes est soumise à une influence plus « objective », plus « scientifique » : aux influences de l'histoire et de la littérature, bref aux genres. Ces locutions prennent pour sources des textes écrits et oraux, donc il ne s'agit plus des productions des observations subjectives de la communauté mais elle les reçoit, d'une manière quelconque, déjà faites – telles que les faits des événements historiques qui fournissent l'image, la référence ou bien les tours littéraires dont une pensée est extraite non seulement du point de vue de l'image mais du point de vue de la forme aussi.



De même, nous héritons des expressions qui, à travers de leur syntaxe ou de leur lexique, renvoient au passé ou celles qui sont altérées – par la sémantique – dans l’image ou le sens.

Tandis que dans la deuxième grande classe, nous avons eu affaire aux expressions trouvées dans les textes de différents genres, dans ce groupe, c’est leur analyse intérieure, la structure des manifestations qui se place au premier plan.



Le quatrième assemblage introduit un aspect « vivant » que tout le monde a le droit de produire : la création ; le jeu de mots, de sons et également de formulation d’adomes des cas réels dont la conclusion devient une locution et s’emploie généralement, pour d’autres cas aussi.

Stylistique

Nous avons déjà parlé l’importance de la stylistique dans la phraséologie puisqu’elle n’a non seulement un grand rôle dans la naissance des expressions figées mais dans leur mortalité ou immortalité aussi.

I. 2. 2. 1. a. Sources expérientielles

a. – 1. La vie quotidienne

→ Coutumes, modes de vie

Les formules de cette catégorie reflètent une image qui nous montre comment et dans quelles conditions de vie vivait une certaine communauté, de même quelles coutumes avaient les gens.

Nous possédons la séquence *laver la tête à qqn*¹. La forme idiomatique est découvrable en français autant qu’en hongrois (*megmossa a fejét vkinek*) et s’utilise dans les deux langues dans le domaine des reproches. Mais il est intéressant de noter que nous avons trouvé des motivations sémantiques différentes pour cette même unité.

¹ Dans l’ensemble de ce travail, nous adopterons les abréviations suivantes : *qqn* pour « quelqu’un », *qqch* pour « quelque chose » dans le français et *vki* pour « valaki », *vmi* pour « valami » dans le hongrois.

Le lavage de tête « à la française » se lie, selon l'explication de Charles Nisard et qu'A. Rey trouve artificielle, à une ancienne coutume païenne : dans le cas où un Grec ou un Romain était considéré comme coupable à cause d'un méfait, il devait « se laver la tête pour obtenir des dieux son pardon » [REY97, p. 539]. D'ailleurs, Rey ne donne pas une autre, interprétation pour cette expression.

Il nous semble cependant que l'origine trouvée par G. O. Nagy ait plus de probabilité, sans parler de sa vérification par plusieurs documents écrits. Pour voir clairement la liaison entre lavage de tête « à la hongroise » et réprimande, il faut se souvenir que les gens de l'époque ancienne ne se lavaient la tête que bien rarement, et ils la faisaient avec de l'eau fort alcaline laquelle rongait tellement la peau de la tête et le cou. Le but de cette sorte de lavage n'était pas la propreté mais plutôt le traitement curatif. Le premier sens de l'expression avait été uni au chagrin, au désagrément, venant d'une part de la douleur de la tête et du cou causée par l'alcali, d'autre part de la croyance que ce procédé était appliqué par des sorcières aussi pour dénaturer les gens. Mais au cours du temps, cette image s'est bornée aux reproches, aux injures [ONA03, p. 131].

En hongrois, *mettre du mauvais bois au feu* (*rossz fát tesz a tűzre* = faire une erreur, une fausseté, une polissonnerie) et *arranger qqch sous une seule fumée* (*egy füst alatt elintéz vmit* = « sous une seule peine, à la fois »), montrent le ménage ancien¹. C'était une faute énorme quand quelqu'un mettait du « mauvais bois » au feu – du bois qui brûlait mal ou qui ne faisait que fumer – puisque la fumée sortait-elle très lentement de la maison. De cette façon, les femmes tâchaient de tout faire vite à un seul feu, donc *sous une seule fumée* (idem, p. 13-14).

Nous voulons bien mettre en lumière que nous sommes tombée sur un assez grand nombre d'expressions hongroises qui ont reçu leurs images de l'ancienne coutume, du mode de vie tandis que dans la langue française, ces champs n'ont laissé presque aucune trace.

→ Observations de la nature

Nos ancêtres tirèrent bien davantage de leurs observations de la nature. De même, c'était pratique : il suffit de penser au fait qu'ils n'avaient pas de radio, de télévision d'où ils auraient pu apprendre, par exemple, la météorologie du lendemain ou de la semaine suivante. Ils commencèrent donc à examiner les phénomènes naturels, la couleur du ciel, les comportements des animaux, les traits trahissant le changement éventuel de la météorologie. Evidemment, il ne s'agit pas ici uniquement du temps, mais de la position du soleil pour déterminer la période de la journée, l'heure, les points cardinaux ; et les caractéristiques des animaux – et ils les furent associés à la vie humaine par leur mode de représentation du monde puisqu'ils semblaient avoir des traits communs.

Regardons les comportements animaux qui apparaissent dans le français comme expressions figées : *voler de ses propres ailes*, *être comme un poisson dans l'eau*, *rentrer dans sa coquille*, *être comme chien et chat*. Ces métaphores sont tout à fait claires : les petits oiseaux deviennent capables de voler tout seuls et les hommes qui sont capables d'agir sans aide [REY97, p. 11] ; les poissons ne savent vivre que dans l'eau et les hommes qui se sentent à l'aise, qui sont heureux (idem, p. 746) ; c'est l'escargot qui rentre, reste, sort de sa coquille mais dès qu'il y rentre, il se retire de la vie extérieure comme l'être humain se renferme dans l'isolement ou se refuse à faire une discussion (idem, p. 239) ; et

¹ Ces phrasèmes ont pris naissance avant les cuisinières contemporaines : les gens faisaient encore la cuisine au fourneau ouvert. Les maisons n'avaient pas de cheminée à l'époque, ainsi la fumée sortit-elle par la porte, la fenêtre ou les ouvertures de toit.

finalement, en vertu de nos expériences générales, nous pouvons affirmer que le chat et le chien aiment bien s'agacer, ce qui peut arriver à deux personnes aussi [REY97, p. 172].

Il viendra encore du givre au chien (Jön még kutyára dér !) – disent les Hongrois en menaçant quelqu'un qui fait mal injustement aux autres, qu'il fasse attention parce qu'il sera encore dans une même situation, aura encore des problèmes lui aussi. L'histoire de cette formule est très intéressante, elle était l'objet d'une transformation significative. Qui est-ce qui penserait que sa forme originelle avait contenu la grenouille et pas le chien¹, dans le sens où une personne avait eu des capacités déficientes à l'égard de quelque chose ou elle n'avait pas supporté les critiques.

On a vraiment affaire à une observation de la nature : la grenouille ne sait pas réellement supporter le froid vif en raison de sa peau faible et fine. De ce fait, elle cherche un asile encore avant la saison d'hiver ; elle se cache le plus souvent dans la boue au fond de l'eau pour dormir [ONA03, p. 251].

On dévoile beaucoup de phrasèmes dans les deux langues lesquels font partie de cette catégorie.

→ Relations avec d'autres peuples

Chaque peuple, groupe ethnique est en rapport avec les autres et certains sentiments, jugements se forment envers ceux-ci. Toutefois, ce sont souvent des caractéristiques peu recommandables de ces communautés qui ont laissé des traces dans les langues. Est-ce qu'il faut dire que ces formules sont, dans la plupart des cas, investies d'un sens fort péjoratif ?

La majorité de ce type sont attestée comme comparaisons, collocations, par exemple *ivre, soûl comme un Polonais, répondre en normand*, et, avec un sens positif, *fort comme un Turc*.

Les Français produisirent des séquences, entre autres, avec les Anglais. Ainsi : *filer, partir, s'en aller à l'anglaise* – « partir, s'en aller discrètement, sans dire au revoir », ce qui a l'air d'être caractéristique des Britanniques. Nous devons pourtant faire une petite remarque : ce cas se retrouve également dans la langue anglaise mais avec les Français (*to take the French leave* = « prendre la fuite française ») [REY97, p. 24 – 25].

En Hongrie, surtout les Tziganes, puis les Tots (les Slovaques), les Tchèques, les Ecossais et les Juifs qui sont devenus l'objet de notre envie ironique. Quand la nourriture ou la boisson *passé au chemin tzigane (cigányútra megy)*, elle pénètre dans la trachée au lieu de l'œsophage, provoquant une toux étouffante. L'origine doit consister dans ce que tout le monde méprisa les Tziganes pendant des siècles, les exclut de la société – nous y ajouterions que c'est la situation de nos jours aussi – et les gens les prenaient pour des voyous, des menteurs. Par la suite, une nuance désapprouvante et sous-estimante fut collée même au mot *tzigane* [ONA03, p. 79].

Quelqu'un *est debout comme une branche tote (tótágast áll)* quand il est debout sur ses deux mains et ses jambes sont allongées vers le haut, mais ce tour a une autre signification aussi qui veut exprimer une situation anormale, un désordre particulièrement grand auquel est identique le sens du type français *avoir cul par-dessus tête*. Qu'est-ce qu'est une *branche tote* ? La branche (ágas) est une colonne ramifiée en deux à son bout en haut. Et pourquoi est-elle justement tote ? A l'époque, les gens ne tenaient pour correct qu'à ce qu'ils s'eurent été déjà habitués eux-mêmes. Tout ce que d'autres peuples faisaient et qui n'équivalait pas aux habitudes du pays de ceux-là, était pris pour anormal, inverse. La

¹ *Nehéz a dér a békának* (= il est difficile, du givre pour la grenouille) ! Le remplacement de cet animal peut s'expliquer par le fait que le Hongrois appelle l'homme souvent chien dans les expressions avec un sens méprisant [ONA03, p. 251].

branche est ramifiée en haut et la personne mettant debout sur les mains, « en bas ». Alors, c'est une position inverse. Cette signification se retrouve également dans les tournures *être comme un Tchèque* (*csehül áll* = être dans une mauvaise situation), *passer au chemin tzigane* déjà analysée ci-dessus. [ONA03, p. 366 – 367]

Il n'est pas nécessaire de nous lancer dans les détails concernant la fréquence de l'ironie de d'autres communautés, dans les deux langues. Le même phénomène se retrouve partout. Chaque nationalité aime bien se moquer des autres.

→ Superstitions, croyances, sorcellerie

Maintes expressions contiennent des métaphores que nous ne comprenons plus aujourd'hui et qui remontent au monde de croyances. Autrefois, ces phrasèmes avaient également leur propre source concrète.

Le peuple hongrois fabriqua une quantité innombrable de ce genre de tournures : *rendre qqn un cheval* (*lóvá tesz vkit* = tromper qqn, jouer un tour à qqn), *Je te lie les talons en arrière!* (*Hátrakötöm a sarkadat!* comme menace plaisante), *crier des serpents-grenouilles sur qqn* (*kígyót-békát kiált vkire* = crier le plus de mauvaises choses possibles sur qqn), *invectiver qqn comme le buisson* (*szidja, mint a bokrot* = l'invectiver très fort, impitoyablement). Les sorciers étaient capables de rendre les gens des chevaux par leur donner un coup sur la tête avec une bride ou bien par jeter une longe au cou de la personne déjà dénaturée. Aussi possédaient-ils un pouvoir « liant-déliant », dénaturer et guérir de la dénaturation. Un des résultats de la liaison était le repoussement du pied : le talon de la personne eut été repoussé à la haute partie de la cuisse arrière d'une manière qu'elle devint totalement paralysée (idem, p. 13). En ce qui concerne les buissons, selon les anciennes croyances, les démons, les spectres méchants – surtout les démons de maladies – s'y installèrent aussi bien que dans les arbres. Une preuve pour cela qu'après avoir lavé, essuyé la partie malade du corps par un torchon, ce torchon eut été pendu sur un buisson, un arbre comme sacrifice donné au démon de maladies ; ou bien le malade lui-même s'approchait d'un buisson et il l'invectiva par l'abattre dans le cas où il ne le débarrasse pas de la maladie (idem, p. 66-67).

Concernant ce phénomène sur les territoires français, nous n'avons pu mettre le doigt que sur très peu de références. De toute façon, *âme damnée de qqn* et *manche à balai* comptent parmi ces croyances. La première séquence retrace le démon qui donne son pouvoir à un sorcier [REY97, p. 18], tandis que la deuxième fait penser au « moyen de transport » des sorcières (idem, p. 51). Mais il se peut que dans la forme mentionnée, il ne s'agisse que de la simple manche à balai qui peint bien la maigreur d'une personne. De même, l'unité *avoir / porter la guigne* donne une description du « mauvais œil » qui était notoirement une des stratégies des sorciers pour porter malchance aux gens. Le doublet *guigne – guignon* résulte du verbe *guigner* qui voulait dire « cligner de l'œil, faire un signe de l'œil » et plus tard, « loucher, regarder de côté », donc « avoir un mauvais œil » (idem, p. 484).

En France comme en Hongrie, la sorcellerie était fort présente. Dans la langue hongroise, nous pouvons soutenir cette affirmation d'un grand nombre de locutions dans lesquelles les diverses tactiques, les méthodes différentes ont été léguées. En contre-coup dans la langue française, les traces se sont effacées. Ce sont uniquement les caractéristiques mythiques des sorciers (balai, pouvoir transmis du démon, mauvais œil) qui ont été gardées pour la postérité.

→ Sanctions, tortures

Regardant les images données par ces manifestations, nous pouvons admettre qu'elles portent encore en elles-mêmes – plus ou moins clairement – les procédés brutaux mis en pratique auparavant.

Ce qui montre le mieux que nous ne sommes guère conscients de l'origine de ces types de façon de parler, est que nous utilisons comme menace également des tournures, de jour en jour, qui symbolisaient des sanctions, des tortures les plus sanglantes, les plus cruelles possibles. Par exemple, une des expressions hongroises est *fendre une courroie du dos de qqn* (*szíjat hasít vkinek a hátából* = menace qui veut dire que nous allons remettre cette personne à sa place), et l'image utilisée a l'air vraiment frappante. En hongrois, le même mot désigne la ceinture (*szíj*), et c'est plutôt cette signification qui serait logique dans l'image. En effet, il existait réellement cette sanction comme aggravation de la peine de mort ; deux incisions parallèles furent faites sur le dos du condamné, avant son exécution bien évidemment, et la peau entre celles eurent été ôtée d'un geste brusque [ONA03, p. 351].

Le motif de *frapper la cheville* (*megüti a bokáját* = s'imposer des problèmes à qqn avec les organes exécuteurs de la justice) renvoie à la figure, déjà devenue desséchée, de la personne pendue. Car elle était régulièrement laissée sur la potence pour qu'elle serve d'exemple, il n'était pas compté parmi les raretés de voir un mort desséché sur la potence auquel le vent fit battre les chevilles l'une contre l'autre (idem, p. 65-66). Ce sont encore les cas qui se reflètent dans *se laisser la dent là* (*otthagyja a fogát* = mourir), *ne (pouvoir) pas tirer qqch de qqn, même avec une pince* (*harapófogóval sem húzzák ki / sem lehet kihúzni belőle* = garder bien les choses, les secrets).

Les sanctions françaises n'affleurent pas dans une forte proportion dans les expressions imagées. Nous avons les formules *l'abbaye de Monte-à-Regret* qui décrit la potence, la guillotine [REY97, p. 2] ; *coller qqn au mur* renvoie à la condamnation à mort par fusillade (idem, p. 619) ; *pendre haut et court* pour la pendaison (idem, p. 698) aussi bien que *la corde au cou* (idem, p. 240). *Mettre les pouces* élucide une coutume antique dans laquelle le pouce dirigé vers le bas révélait la défaite acceptée ou la condamnation à mort (idem, p. 758).

Il semble que les Hongrois utilisèrent le plus de sortes différentes possibles de sanctions, et elles les éprouvèrent à tel point que même la langue en porte beaucoup d'empreintes.

Dans l'autre langue, nous n'avons réussi à découvrir que des preuves pour les anciens cas « traditionnels » de punition.

a. – 2. Activités sociales

→ Professions, métiers

Il est clair que chaque langue contient des produits langagiers liés à certains métiers. A l'époque de nos ancêtres – à l'égal d'aujourd'hui -, les gens passaient la plupart de leur temps dans leur travail qui avait, quelle qu'en soit la sorte, sa propre terminologie. Il est alors tout à fait naturel que quelques termes techniques s'infiltrèrent petit à petit dans le langage ordinaire.

Il n'est pas difficile de trouver des exemples, soit en français soit en hongrois, car les deux langues en ont absorbé un grand nombre. Nous *faisons la navette*, *menons la danse*, *appuyons sur la chanterelle*, *disons qqch* ou *parlons à la cantonade* comme nous *nous*

faisons de la bile, saignons à blanc ou éventuellement *nous saignons aux quatre veines, avalons la pilule*.

Dans le hongrois, une personne *n'a rien à cuire* (*nincs sütnivalója* = ne pas avoir d'esprit, d'intelligence, ou avoir un peu de défaut, être fou), *qqch tombe dans la douve* (*dugába dől* = échouer, par exemple un projet), *arrondir un grand cul à qqch* (*nagy feneket kerekít / kerít vminek* = parler beaucoup d'une chose pas importante, donner une grande importance inutilement à une chose pas importante), une personne *met sur qqn / passe à qqn le drap humide* (*ráterítik / ráhúzzák a vizes lepedőt* = battre complètement qqn, vaincre qqn dans une dispute, lui dire la vérité impitoyablement), *boit la sauce de qqch* (*megissza a levét vminek* = avoir des problèmes à cause de qqch, supporter également le mauvais côté, la partie désagréable d'une chose), *laisse qqch à une longue sauce* (*hosszú lére ereszt* = expliquer, exposer qqch avec plus de mots qu'il en faudrait, très longuement).

Se faire de la bile (= se faire du souci) relève de ce que le médecin de l'époque traitait les patients d'après l'anatomie pré-scientifique gréco-latine. D'après cette étude, la *bile* peut influencer les humeurs de l'homme. Comme elle est la sécrétion du foie (*la bile jaune*), elle nous donne – s'il s'en rassemble beaucoup dans notre corps – d'une mauvaise humeur, de la colère et également de la tristesse. Pour mieux comprendre cette formule, il faut encore savoir que la structure utilisée a un rôle aussi – elle constitue un moule. « *Se faire* avec un complément qui désigne une sécrétion naturelle, correspond à une rupture entre le conscient (celui qui fait quelque chose à soi) et le physiologique (cette bile que l'on fabrique) » [REY97, p. 79 – 80].

Quand nous *buvons la sauce de qqch*, nous avons eu des problèmes, des soucis à cause de cette chose. Cette expression imagée prend racine de l'ancienne cuisine hongroise dont le trait caractéristique consistait dans la diversité des soupes et des sauces. Beaucoup de plats à la viande étaient accompagnés de la sauce ; il en vient que le couple de mots *viande – sauce* prit place dans le langage des cuisiniers et parce que ceux-ci estimaient plus la viande que la sauce, ce couple représentait par extension du sens « davantage de qqch – désavantage de qqch » [ONA03, p. 258 – 259].

Il existe d'innombrables phrasèmes d'origine technique, dans le français autant que dans le hongrois. Ce type de motivation « exproprie » une fraction significative des produits des langues observées ici. La langue française a gardé le plus de formes qui sont nées dans le domaine de la médecine, selon Guiraud [GUI61, p. 25], car la question de la santé touche à tout le monde. Il nous semble que la langue hongroise donne la préférence – à cet égard – à la cuisine ; nous notons que ce domaine touche également à tout le monde.

Nous avons encore à parler d'une différence entre ces types d'expressions : les formules françaises se bornent plutôt aux professions d'un niveau social plus haut, tandis que les unités de l'autre langue s'appliquent expressément aux métiers populaires.

→ Eglise

L'Eglise et les coutumes qui s'y relient, servent également d'un domaine de motivation. L'exemple français *avoir voix au chapitre* (« qqn a le droit d'exprimer son opinion ») a également reçu son image de la vie religieuse. A l'assemblée de moines, une personne eut toujours « une voix aux délibérations d'un chapitre » [REY97, p. 165].

La forme de la locution hongroise suivante trahit déjà le champ sémantique originel parce que la prière est sans doute ajoutée à l'Eglise : *ce n'est que la prière qui lui tient l'âme en lui* (*csak az imádság tartja benne a lelket*). La tournure s'emploie à propos d'une chose qui est en très mauvais état et a failli tomber en ruines, se détacher. Les gens l'ont dit

auparavant d'une personne au sens « propre » des mots – lorsqu'ils croyaient qu'elle pouvait devoir ses derniers jours aux prières dites pour elle par les autres.

Le nombre de produits de la religion n'est pas grand mais ils sont attestés dans nos langues.

→ Activités de temps libre

Nous allons parcourir dans cette classe les trois grands types d'activités de temps libre tels que la chasse, l'équitation et les jeux. Ce sont plutôt des caractéristiques de la vie aristocratique ; pour cette raison, nous devons mettre en évidence que nous comprenons ici sous le nom de jeux uniquement les jeux de salon, les jeux de la société plus haute que le peuple.

■ Chasse

La chasse était une des activités préférées de l'aristocratie. Il existait plusieurs sortes de technique – comme la chasse au faucon, au piège – dont quelques images se sont gardées dans le domaine de la phraséologie [GUI61, p. 22].

Un terme technique de la chasse à courre se fait voir dans la métaphore initiale *donner le change*, à savoir c'était le cerf qui pouvait tromper ses persécuteurs de cette façon subtile. Le cerf change quelquefois sa voie et suis les traces d'un autre animal pour tromper les chiens ; puisque l'odeur de l'autre bête les dépiste et les conduit sur un autre chemin. Le sens opaque de l'expression représente également l'idée de « tromper » (idem, p. 19).

En ce qui concerne la chasse hongroise, elle apparaît, par exemple, dans le phrasème *pouvoir frapper la trace de qqn / qqch avec un bâton (bottal ütheti a nyomát)*, que nous disons de qqn qui a réussi à s'enfuir de telle sorte que nous n'avons plus d'espoir de l'attraper ou bien de qqch qui a disparu et que nous avons beau chercher ou récupérer. Ce cas donne corps à l'action où les rabatteurs frappent les buissons, les feuilles avec un bâton pour chasser les gibiers devant les chasseurs. Lorsque le gibier s'était déjà enfui, ils ne pouvaient frapper que sa « trace » [ONA03, p. 72].

Les Français ont hérité plus de tournures qui renvoient à cette activité noble, nous pouvons cependant en découvrir dans la langue des Hongrois aussi.

■ Equitation

En France, il existe des manifestations telles que *serrer / tenir la bride à qqn* (« tenir sévèrement »), *laisser la bride sur le cou* (« le laisser agir à sa guise »), *se remettre en selle* (« se rétablir, se reprendre un équilibre compromis »), *être bien en selle* (« être affermi dans sa position »), *mener la vie à grandes guides* (« vivre largement, sur un grand pied, en dépensant beaucoup ») [REY97, p. 120 – 121, 484, 826 – 827]. Nous pouvons également tomber sur quelques expressions semblables chez les Hongrois : *être / se sentir en selle (nyeregben van / érzi magát* = « être / se sentir affermi dans sa position »), *serrer la bride (szorosabbra húzza a gyeplőt* = « tenir plus sévèrement »), *tenir serré les guides / la bride (szorosan fogja a gyeplőt / kantárszárát* = « tenir sévèrement »).

Nous avons le sentiment qu'il est inutile d'expliquer ces constructions, elles suscitent des métaphores complètement claires.

■ Jeux

Comme nous l'avons déjà signalé nous ne considérons les jeux ici que comme des jeux de salon. Ces figurations sortent indifféremment du vocabulaire technique ou dessinent les manières, les coutumes des jeux.

Lorsque nous *tenons qqn en échec*, nous l'empêchons d'agir : tout le monde connaît ce terme des échecs. Quant aux cartes, c'est le jeu qui a légué le plus d'expressions aux Français : *jouer cartes sur table*, *montrer ses cartes*, *jouer sa dernière carte*, *brouiller les cartes*, *cacher son jeu* [GUI61, p. 23 –24].

La plupart de ces types français mentionnés ont des équivalents hongrois : *tenir en shah* (*sakkban tart = tenir en échec*) ; *jouer des cartes ouvertes* (*nyílt lapokkal játszík = jouer cartes sur table, montrer ses cartes*) ; *jouer même sa dernière carte* (*utolsó lapját is el - / megjátsza*) ; *mettre tout sur une seule carte* (*mindent egy lapra / egy kártyára tesz fel = risquer*) ; *donner la banque* (*adja a bankot = bluffer, faire l'important*) ; *jeter dehors le cuivre* (*kivágja a rezet = qqn montre ce qu'il sait, il fait tout ce qu'il peut*).

Les deux dernières manifestations hongroises sont plus opaques, leurs formes ne donnent aucune idée – au moins celle de la dernière séquence – quelle est leur liaison aux jeux de cartes. Bien que quelqu'un qui connaisse un peu ces sortes de jeu, il peut comprendre la première construction. Parce qu'il s'agit des cartes, *la banque* n'a pas de rôle de « entreprise financière » ici. Dans le jeu, la personne qui *donne la banque*, est le chef du jeu, c'est elle, la personne « la plus importante » : elle expose, dans certains jeux, l'enjeu, la somme d'argent pour laquelle le jeu se joue et que les joueurs peuvent frapper, atteindre. Il faut savoir aussi qu'il serait impossible de jouer certains jeux s'il n'y avait pas quelqu'un qui *donne la banque*. Le sens figuré doit venir exactement de ce phénomène ; c'est que le joueur qui *donne la banque*, est tout à fait conscient de son importance, et parfois, il s'extasie de ce rôle autant qu'il commence à le pousser à l'excès, à faire l'important [ONA03, p. 57 – 58].

Jeter dehors le cuivre : en fait, celui-ci se rapporte au jet de la monnaie, de l'enjeu sur la table ou devant soi d'une manière fière et victorieuse. *Le cuivre* indique par une métonymie la pièce en cuivre. Le verbe *jeter dehors* (*kivág*) est assez trompeur ; dans le hongrois, *kivágni vmit* signifie également « découper qqch », donc la forme a l'air, à première vue, d'entraîner ce sens par rapport au cuivre. Il est encore à noter que cette structure s'emploie dans un sens péjoratif, plaisant qui est perceptible dans les mots qui la composent : le cuivre était toujours de moindre valeur que les pièces en or ou en argent. Alors, si quelqu'un jette sur la table sa pièce en cuivre, il veut plutôt montrer qu'il fait tout de son mieux, il veut seulement appeler l'attention sur lui-même (idem, p. 316-317).

Nous pouvons déclarer sans hésitations que les deux langues engendrent des locutions innombrables relativement aux activités de temps libre en général. Parmi ces trois sous-classes, c'est plutôt la dernière qui tient la corde à propos de la quantité d'expressions.

→ Guerre

Les termes de la guerre ont enrichi le domaine de la phraséologie mais nous ne pouvons pas mettre le doigt sur maintes explications concernant leurs origines. Dans la langue française : *tirer au flanc* (= éviter le travail) relève du verbe « flancher » qui donne le sens de « détourner », « faiblir » [REY97, p. 419]. La liaison entre forme et sens est alors compréhensible. *Sans tambour ni trompette* (= secrètement, sans bruit) décrit l'abandon silencieux du champ de bataille d'une troupe militaire [REY97, p. 852] ; *battre en brèche* (= attaquer violemment) ; *faire long feu* (ne pas réussir, échouer) ; *dur à la détente* (=

difficile à décider, à persuader) ; *dernière cartouche* (= tenter sa dernière chance) (idem, p. 144).

Prenons pour exemples détaillés *faire long feu* et *dur à la détente*. Dans le premier cas, c'est l'amorce qui « s'allume trop lentement pour faire exploser la cartouche » (idem, p. 407). Dans le deuxième, nous parlons d'une arme qui pouvait être *dure à la détente*, autrement dit « le ressort de détente était très serré » (idem, p. 305-306).

Dans le hongrois, nous avons rencontré plutôt des formules qui ne sont pas des termes techniques ; ils se réfèrent au comportement des soldats. *Enlever le bois de sa tente* (*felszedi a sátorfáját* = partir ayant honte, s'enfuir) ; *se mettre devant qqch* (*áll elébe vminek* = ne pas avoir peur de qqch, accepter une provocation) ; *mordre dans l'herbe* (*fűbe harap* = mourir). Le dernier type, lequel nous fournit une image très intéressante, avait, à l'époque, plusieurs variantes comme *mâcher de la terre* (*földet rág*), *mordre dans le sable* (*porba harap*). C'était une « caractéristique » du soldat qui eut été blessé à mort, tombé par terre et, à cause de sa peine énorme, mordit, mâcha tout ce qu'il put atteindre par la bouche [ONA03, p. 144].

I. 2. 2. 1. b. Genres concernés

b. – 1. Textes historiques

Bien évidemment, l'histoire exerce une grande influence sur la vie d'une nation à laquelle se rattache la langue. Néanmoins (Combien il est étonnant ?!), il ne nous en est resté, ni en français ni en hongrois, qu'un nombre très limité d'expressions idiomatiques. Il est vraiment intéressant de savoir comment disparaissent les grands événements, les grands héros de nos histoires tous ensemble, de nos mémoires, de nos langues sans laisser de traces.

Mais nous en gardons tout de même quelques-uns sous forme d'une figure. Par exemple, lorsque nous devons *aller à Canossa*, nous devons céder, nous humilier devant quelqu'un comme dut le faire l'empereur Henri IV d'Allemagne au Pape Grégoire VII. En effet, Henri IV eut proclamé la déchéance du pontife en raison du conflit de la mise en possession du pouvoir, mais, partant, ses vaisseaux l'eurent excommunié et abandonné. Donc, il dut aller au château de Canossa pour que Grégoire VII le relève de l'excommunication. Avant de le faire, le pape fit s'humilier l'empereur : il ne l'accueillit pas pendant des jours [GUI61, p. 35 – 36] ; [REY97, p. 137].

La tournure *l'œuf de Christophe Colomb* (*l'œuf de Colomb – Kolumbus tojása*), attestée dans les deux langues, contient deux sens différents dans l'une et l'autre. Les Français l'utilisent pour exprimer une réalisation simple d'une chose par ingéniosité, et les Hongrois pour des tâches qui semblent être difficilement réalisés mais dans la réalité, ils sont faciles à faire. Dans le dictionnaire de Rey, nous avons trouvé l'explication suivante [REY97, p. 649] : les ennemis de Colomb affirmaient qu'il eut été très facile de découvrir l'Amérique. Pour leur répondre, Colomb mit un œuf dans sa main et leur demanda de le faire tenir sur sa pointe. Personne n'arrivait à le faire, après quoi Colomb sectionna légèrement l'extrémité de l'œuf pour le rendre stable et le faire tenir debout. Les autres exprimèrent la facilité de la solution, à laquelle Colomb répondit brièvement : l'essentiel est l'idée et la mener à bien.

Par contre, dans l'ouvrage d'O. Nagy [ONA03, p. 227 – 228], l'auteur développe en détail que ce n'était pas réellement Colomb à qui arriva cette petite histoire, ou au moins, ce n'était pas lui, la première personne. O. Nagy est tombé sur des données qui mettent en

évidence que la séquence mentionnée était la transformation d'une expression espagnole (~ *l'œuf de Jean, Jancsi tojása*) qui avait une signification analogue à celle de la variante actuelle de l'équivalent hongrois. Dans l'anecdote de Jean, il s'agit également de la mise de l'œuf sur sa pointe, avec une petite différence nuancée : beaucoup de têtes intelligentes eurent réfléchi depuis longtemps comment ils pourraient résoudre ce problème de l'œuf, le faire tenir sur sa pointe sur une table, et c'était Jean qui trouva la résolution – il le frappa légèrement au plat de la table.

Ensuite au XVI^e siècle, Vasari, le biographe de grands artistes italiens de la Renaissance, a transformé la même anecdote pour l'architecte italien Filippo Brunelleschi : plusieurs architectes se réunirent à Florence pour discuter la question de l'achèvement de la coupole du dôme Santa Maria del Fiore. Les autres tenaient l'idée représentée à l'orale de Brunelleschi pour irréalisable, mais ils ne pouvaient pas l'amener à leur montrer son dessin du plan détaillé. Il leur proposa, au cours de la dispute, que celui, qui pourrait faire tenir, sur un plat de marbre, un œuf sur sa pointe, terminerait la coupole. Bien entendu, c'était Brunelleschi qui résolut ce problème de la manière déjà connue. A l'affirmation des autres, qu'une autre personne aurait pu le faire aussi, il répondit le suivant : ils pourraient bâtir la coupole aussi s'il leur montrait son dessin du plan.

Quinze ans après cette variation de l'anecdote, un autre écrivain italien, Benzoni prenait déjà Colomb pour héros.

b. – 2. Textes littéraires

Les structures appartenant à cette catégorie sont toutes enlevées d'un plus grand contexte cohérent, notamment des textes, des œuvres littéraires.

→ Littérature écrite

■ Roman et poésie

Si nous disons *se battre contre des moulins à vent*, tout le monde saura que c'est une image issue du « Don Quichotte » de Cervantes, et que son sens figuré se relie aussi à cette œuvre : lutter contre des difficultés imaginaires.

Un de nos plus grands poètes hongrois nous a laissé une expression qui explique les phénomènes tantôt de quitter toutes les choses importantes, tout ce que nous possédons, d'une sorte irréfléchie, tantôt de partir soudain, en laissant là tout ou un travail déjà commencé. Nous pensons à l'occurrence de Sándor Petőfi : *laisser là robinet, prêtre* (*otthagy csapot, papot*). C'est la pointe du poème intitulé « Csokonai » qui l'a inspirée : « És ím az étel és bor mellett | És a zenének hanginál | Csapot, papot mindent felejtett | Csokonai Vitéz Mihály. », ce qui peut correspondre à peu près (!) à « Et voilà, à côté du repas et du vin | Et écoutant de la musique | il a oublié tout, robinet, prêtre | Mihály Csokonai Vitéz (nom d'un autre grand poète hongrois). » [ONA03, p. 82] Ce qui est intéressant que l'avant-dernier vers du poème, en entrant dans le langage quotidien, s'est soumis à une transformation formelle (idem, p. 23).

Il compte parmi les raretés, dans le hongrois, qu'une forme prenne pour source un roman ou un poème. Dans le français au contraire, nous les rencontrons dans un assez grand nombre.

■ Fables

C'est plus particulièrement La Fontaine, et plus spécifiquement ses fables, que nous trouvons dans cette catégorie. Mais, comme nous le verrons à travers des exemples, nous avons également d'autres sortes d'histoires fabuleuses comme sources sémantiques.

Le français a gagné beaucoup d'expressions idiomatiques grâce à La Fontaine ; il faut y ajouter que ses petites histoires ont étendu leur influence dans d'autres langues aussi, sous forme de quelques constructions. Par rapport à la langue mentionnée, il suffit d'énumérer des symboles tels que *la mouche du coche*, *le coup de pied de l'âne* ou des séquences comme *se parer des plumes du paon*, *vendre la peau de l'ours*, *tuer la poule aux œufs d'or* [GUI61, p. 34].

La Fontaine n'est cependant pas toujours le créateur de ces histoires, de ces tours. Il y en a qui étaient venus au monde aux temps médiévaux ou dans la littérature gréco-romaine. Pour celle-ci, nous avons trouvé un exemple dans le livre d'O. Nagy car il existe une variante hongroise pour celui : *se parer des plumes du paon* (*se parer des plumes étrangères* = *idegen tollakkal ékeskedik*) qui est une fable d'Esopé [ONA03, p. 365].

■ Bible

Les images, les situations, les personnages bibliques prennent souvent corps dans les unités françaises. *Le bouc émissaire* – par exemple, qui reflète les traits de mœurs des anciens Hébreux – est la « personne sur laquelle les autres font retomber les fautes communes », et dont la figure initiale remonte à ce que les Israéliens envoyèrent un bouc symboliquement chargé de péchés dans le désert. En Hongrie, les gens disent de quelqu'un tout simplement qu'il est le *bouc de péchés* (*bűnbak*). C'est plutôt le Nouveau Testament qui nous donne beaucoup d'exemples : *porter sa croix* (qqn qui est l'objet des critiques, des épreuves pénibles) – les Hongrois, dans ce cas, *tendent qqn en croix* (*keresztre feszít*) ou également *porter sa croix* (*viseli a keresztjét*) au sens de « accepter, supporter les conséquences pénibles ». *S'en laver les mains* (également dans le hongrois *se laver les mains* = *mossa kezeit*) [GUI61, p. 31 – 33].

→ Littérature orale (folklore)

■ Comptines populaires

Certaines expressions dans le hongrois sont issues des comptines populaires : dans ces cas, cette partie de la comptine prend un sens global.

Qu'est-ce que cela veut dire *S'il gèle ! (Majd ha fagy !)*? Si nous le regardons au pied de la lettre, il nous donne un sens de *S'il fait très froid !*. Pour pouvoir comprendre sa signification qui se cache derrière les lettres, il faut connaître la comptine : « *Majd ha fagy, Hó lesz nagy, Répa terem, Vastag, nagy.* », ce que nous pourrions traduire à peu près de la façon suivante : « *S'il gèle, Il y aura beaucoup de neige, Des carottes pousseront, Épaisses, grandes.* » Le premier vers prend le sens des trois autres et de cette façon, il gagne son « autre » signification : « *S'il gèle et des carottes épaisses et grandes poussent* », alors jamais [ONA03, p. 24].

Il est à remarquer que nous n'avons pas la possibilité de donner des types français construits d'une manière analogue à ce groupe.

I. 2. 2. 1. c. Aspects linguistiques concernés

Nous nous sommes occupée jusqu'à présent des formes des locutions imagées, de leur surface. A présent, nous pénétrons dans leur structure interne.

De nombreuses constructions attirent notre attention puisqu'elles ramènent sur la surface des mots, des structures grammaticales qui sont passées à la « trappe » de la langue.

c. – 1. Morphologie

Certaines occurrences constituent des mots qui ne s'utilisent plus dans d'autres organisations langagières comme unités autonomes. Ils sont des formes mortes, archaïques.

Dans *chercher noise, au fur et à mesure, sans coup férir, de prime abord*, qui est-ce qui pourrait nous expliquer la signification de *noise, fur, férir, prime* ? Sans examiner le lexique, personne ne sait – sans compter les gens plus âgés – que *noise* signifiait « bruit, dispute », *fur* « prix » - donc, « selon que nous mesurons et apprécions », *férir* « frapper », *pime* « premier ».

De même, si nous demandions à un jeune Hongrois de nous dire des expressions dans lesquelles d'anciens mots se trouvent, et de nous donner les définitions de ceux-ci, nous sommes sûre qu'il aurait du mal à en énumérer tout de suite, parce que nous utilisons ces formes si naturellement. Des définitions, n'en parlons même pas. Lorsque nous regardons ces tournures sous un angle un peu différent, nous nous apercevons que *érti a csíziót, dugába dől, fabatkát sem ér* embrasse des unités n'étant plus en usage dans une fonction autonome. *Csízió* était une sorte de calendrier ancien, notamment un calendrier en vers, *duga* reflétait la douve d'un tonneau et dans *fabatka, batka* impliquait la monnaie tchèque et silésienne qui était, parmi les espèces d'argent, de moindre valeur ; et *fa* (du *bois*) était souvent utilisé à l'époque pour intensifier la dévaluation (parmi les matières telles que l'or, l'argent, le cuivre, c'est du bois qui est la matière de moindre valeur) [ONA03, p. 119].

c. – 2. Syntaxe

Il existe non seulement des mots déjà archaïques au sein de la phraséologie, mais d'anciens éléments syntactiques aussi. Les exemples mentionnés ci-dessus montrent également ce phénomène. Une des propriétés, par exemple, de l'ancienne syntaxe française était l'absence des articles comme dans *chercher noise*, laquelle marquait la prise en généralité du nom, son abstraction. Mais nous pourrions encore alléguer la nominalisation du verbe (*n'avoir pas un sou vaillant*), l'emploi du neutre (*tu me le paieras*).

Pour la langue hongroise, nous ne pouvons pas illustrer ce phénomène d'exemples.

c. – 3. Sémantique

→ Pseudo-motivation

Plusieurs sortes de confusion peuvent provoquer l'apparition de la pseudo-motivation : 1. la confusion des sens ancien et moderne ; 2. la confusion du sens normal et d'un sens particulier (technique, dialecte, argot).

En ce qui concerne le sens ancien, il cause des problèmes par rapport à maintes tours françaises. *Nager entre deux eaux* (« rester neutre » ou « ne pas pouvoir se décider entre deux choses ») est d'origine marine où *nager* désigne « naviguer » ; en somme, il fallait « naviguer le navire entre deux courants ». Ou quand nous ne sommes pas à l'aise, nous

disons que nous *ne sommes pas dans notre assiette*. Cette signification recourt au sens ancien de *assiette* qui donnait « position, façon d’être assis » [GUI61, p. 70 – 72].

On pourrait enlever du hongrois *verser en haut sur le pharynx /sur la trémie* (*felönt a garatra* « être ivre ») : une personne de « notre » néologisme a donné le sens de la partie du corps (*pharynx*) au mot *garat* à partir de cette expression. Car dans la langue ancienne, *garat* désignait un élément du moulin où des grains eurent été versés pour les faire parvenir au mécanisme à moudre (Les Français utilisent un autre mot que la partie du corps pour cet élément, notamment la *trémie* ; mais pour les Hongrois, les deux sont *garat*). Car ce constituant du moulin est en haut, il faut *verser* les grains *en haut* [ONA03, p. 153 – 154]. Dans ce cas, il s’agit d’un sens spécifique, technique.

Quant au sens particulier, nous découvrons dans le français des expressions argotiques comme, par exemple, *couper le sifflet* « mettre hors d’état de répondre » où le *sifflet* représente le gosier [GUI61, p. 75].

→ Croisements de formes

Nous parlons de croisements de formes quand il existe deux formes semblables mais non identiques et qu’elles se fondent. Ou bien nous avons deux mots formés de la même manière ; dans ce cas, l’un sera remplacé par l’autre ou ils nous donnent ensemble un troisième.

Si quelqu’un regarde avidement, il *couve des yeux*. Le verbe peut venir de *couvrir* « désirer, convoiter » [GUI61, p. 78]. De même, nous pourrions encore citer *chercher des pouilles* (où *pouilles* est d’ailleurs un mot archaïque). Cette locution était née du croisement de l’expression vieillie *chanter pouilles* et de la forme *chercher des poux* (*dans la tête*), les deux décrivant le même phénomène « faire des reproches injurieux à qqn, lui chercher querelle pour de mauvaises raisons » [REY97, p. 760].

Ne remuer même pas le bâton de son oreille (*a füle botját se mozdítja*), qui nous fournit une image très intéressante, veut dire que quelqu’un ne fait pas attention du tout, il s’en fiche. Il existait deux expressions qui s’y étaient confondues : l’une est d’origine biblique – *ne pencher même pas son oreille sur qqch* (*a fülét sem hajtja vmire* = ne pas écouter qqch, ne pas prêter l’oreille à qqch, se ficher de qqch) ; l’autre est déjà vieillie – *ne pencher même pas la tête de son bâton sur qqch* (*botja fejét sem hajtja rá* = ne pas faire attention) [ONA03, p. 147 – 148].

I. 2. 2. 1. d. Aspects créatifs

Nous possédons également des types qui ont vu le jour par un petit jeu – conscient ou inconscient – des mots, des histoires.

d. – 1. Jeux de langage

→ Jeux homonymiques

Danser devant le buffet : n’avoir rien à manger. D’après Guiraud [GUI61, p. 91], cette forme vient, par jeu de mots, de *fringale* (boulimie des chevaux) et d’*avoir la fringale* « faim pressante » ; le verbe *fringaler* veut dire « danser » qui est un dérivé de *fringuer*

« sauter ». Alors, *avoir la fringale* est devenu *fringaler* auquel *devant le buffet* a été ajouté par amplification.

Felkópik az álla (le menton s'use à qqn = être, rester le bec dans l'eau) : ne rien obtenir, être déçu, et également ne plus avoir rien à manger. En fait, le radical du verbe *kop-*, *kopp-* apparaît dans quelques expressions et quelques mots dans un autre sens aussi. Ainsi existe le même verbe avec un sens de « faire un geste la bouche ouverte pour attraper qqch » (« nyitott szájjal kap vmi után »). Il se peut donc que l'image du chien, qui essaye d'attraper le morceau jeté envers lui, a inspiré la séquence mentionnée. Puisque, si l'animal n'arrive pas à attraper le morceau, ce sont uniquement ses mâchoires qui se heurtent mais sa faim reste inassouvie [ONA03, p. 41 – 42].

Cette sorte de motivation ne comprend pas beaucoup de phrasèmes.

→ **Calembours**

Ce groupe renferme les jeux onomastiques, dans le français, qui concernent les noms propres, les noms de lieux, les noms de personnes, les noms de saints. Par exemple : *aller à Cachan* (se cacher), *Sainte Nitouche* (personne qui joue l'innocence, hypocrite ; surtout par rapport aux femmes qui jouent les prudes) [REY97, p. 631], *battre à Niort* (nier).

Les traits distinctifs des exemples hongrois rangés dans cette division consistent plutôt dans l'apparence des noms de lieux : *element Földvárta deszkát árulni* (il est parti pour Fortin de Terre pour vendre des planches = il est mort) où le nom de lieu équivaut à la terre – la personne est enterrée – et les planches peuvent désigner le cercueil ; *Bátorban lakik* (habiter à Courage = être courageux), *elmegy Hunyadra* (partir pour Hunyad = avoir très sommeil) où le nom de lieu renvoie au verbe *húny* (~ « fermer » n'utilisé que par rapport aux yeux). Ces tournures sont méconnaissables dans certains contextes car ces noms propres recèlent des toponymes ou leurs plus courtes formes réels (ex. Földvár → Tiszaföldvár, Dunaföldvár, Balatonföldvár ; Bátor → Nyírbátor ; Hunyad → Vajdahunyad) [ONA03, p. 141 – 142].

d. – 2. Cas réels

Nous parlons ici de cas réels qui sont restés vivants par la tradition orale. Il faut tout d'abord ajouter à ce groupe les phrasèmes renfermant des noms propres comme le « hongrois » *il n'est pas meilleur non plus que la toile de Madame Deák* (*ő sem jobb a Deákné vásznánál* = qqn qui est fautif, complice dans qqch). En revanche, dans presque tous ces cas, la motivation reste un « mystère » puisque ces phrasèmes se sont répandus par la tradition orale et que personne n'en prit jamais notes ; sans parler de ce qu'ils ne parvinrent pas toujours à tous les coins du pays donné.

Il est possible de mettre la main sur leur motivation lorsqu'ils la puisent dans des « anecdotes errantes » qui parcouraient le monde entier et, par conséquent, devinrent internationales. Un de ce type renvoie aux gens très paresseux – *être le paresseux de (du roi) Mátyás*. Cette anecdote est une des plus anciennes de la littérature mondiale, mais non avec le roi Mátyás, évidemment.

Un jour, le roi Mátyás était en très bonne humeur, et il fit chercher les trois hommes les plus paresseux dans son pays. Il leur donna une maison pour qu'ils puissent bien faire le paresseux. Cependant, un incendie se déclara dans la maison. Pendant que les flammes prenaient déjà de l'extension à l'intérieur de la maison, un des paresseux dit : - Peut-être faudrait-il--s'en aller. L'autre haussa les épaules : - Le roi nous fera livrer s'il a besoin de nous. Le troisième, qui était le plus paresseux, fit des reproches à deux autres : - N'avez-

vous pas honte de vous fatiguer par la parole ? – Les trois paresseux brûlèrent dans la maison [ONA03, p. 272].

Ce groupe de motivation n'est pas caractéristique des structures idiomatiques françaises, nous n'en avons pas trouvé des exemples.

I. 2. 2. 1. e. Stylistique¹

Nous avons déjà affirmé plusieurs fois ce combien la façon, le mode de dire quelque chose joue un rôle important du point de vue des éléments phraséologiques. Une même métaphore peut avoir plusieurs variantes formelles d'après le style, et également, c'est le style qui rend l'expression unique et peut l'« aider » à survivre.

Sans stylistique, il n'existerait pas de phraséologie dans les langues, à notre avis. Puisque c'est ce phénomène qui motive son sémantisme, qui lui donne le « goût » particulier.

Quand nous voulons exprimer une abstraction, nous tentons de l'insérer dans une image concrétisée pour la rendre plus imaginable, plus intelligible ; et nous pouvons varier l'image déterminée selon la situation, les circonstances et notre humeur aussi.

Toutes les expressions figées sont essentiellement imagées – c'est pour cela qu'elles portent le nom d'expressions imagées aussi -, donc il n'est pas nécessaire de donner des exemples parce que nous pourrions en prendre n'importe quelle construction.

Les tours peuvent puiser leurs sources sémantiques dans de divers domaines, mais nous y retrouvons quelques grands moules (tels que vie quotidienne, activités, genres concernés, aspects linguistiques concernés) qui nous rendent possible d'établir un classement et d'obtenir une petite inspection au monde « multicolore » de la motivation sémantique de ces « fleurs » de langage.

Sans parler de la possibilité de tirer quelques conséquences. Pour la part des convergences et des divergences des deux langues examinées, nous avons des remarques à annoncer.

En somme, nous croyons que la plus grande différence réside dans la base – concernant la motivation sémantique – qui provoque les autres différences « plus petites ». Cette base tend en effet aux « créateurs », aux « utilisateurs » et aux « surveillants » des expressions idiomatiques.

Dans le domaine de la **vie quotidienne**, les expressions émergent sur une grande échelle, soit dans le français soit dans la langue hongroise. Une différence se présente cependant à l'intérieur de cette partie : la source des superstitions et de la sorcellerie d'une part, celle des tortures et des sanctions d'autre part, elles n'interviennent dans la langue

¹ Les formes stylistiques prennent place dans la rhétorique, comme des figures qui se décomposent en trois grandes catégories : les figures de pensée comme l'hyperbole ou l'antithèse, les figures de grammaire telles que l'inversion, l'ellipse, et les figures de vocabulaire comme la métaphore, la métonymie. Dans le cas des phrasèmes, nous ne parlons que de la dernière classe.

française que dans une quantité très limitée ; alors que dans l'autre langue en question, ce sont les deux secteurs qui constituent la motivation sémantique d'une fraction significative des tours. Bien que la sorcellerie soit présente en France aussi bien que dans d'autres pays, elle ne devint pas néanmoins « stabilisée » sous forme des éléments langagiers. Nous pourrions l'affirmer concernant les façons de tortures aussi.

Quant aux **activités sociales**, ce sont plutôt des convergences par lesquelles elles sont qualifiables, sauf que nous avons très peu de constructions françaises marquant des professions et des métiers à notre disposition ; en plus, les activités de temps libre prirent plutôt naissance du langage de la haute société française, mais dans la langue hongroise, c'est le peuple ici aussi qui naturalisa les phrasèmes de cette catégorie.

Pourtant, les divergences apparemment plus grandes se cachent dans les **genres**. Nous pouvons convenir que l'histoire, malgré son rôle déterminant dans la vie d'un peuple, ne « créa » pas beaucoup de locutions dans ces langues. Ce phénomène ne se dit pas de la littérature et de la linguistique. Le vocabulaire français prit possession de beaucoup d'images des poètes, des écrivains tels que Molière, Cervantes, Boileau. Les influences des fables et de la Bible sont évidentes. Presque aucun élément n'y est regardé comme héritage folkloristique bien que la plupart des fables remontent au milieu populaire. Le cas du hongrois est exactement le contraire : un nombre médiocre des expressions viennent de la littérature, soi-disant, « artificiellement » artistique (plutôt des fables et de la Bible) mais la production de la littérature « naturelle », qui vit le jour au sein du folklore et prit de l'extension par la tradition orale, est d'autant plus grande.

La question de la **linguistique** est déjà plus difficile à apprécier : la langue d'origine néo-latine a gardé des motifs archaïques en une assez grande quantité – du point de vue morphologique comme syntaxique – et la fréquence des accidents linguistiques dans le domaine sémantique ne peut pas être jugée comme petite non plus. Tandis que la langue de la famille finno-ougrienne n'inclut pas beaucoup de mots déjà disparus de l'usage, et l'ancienne grammaire ne se retrouve pas souvent à l'intérieur des expressions figées.

I. 2. 2. 2. Motivations dans le monde des parties du corps

En fait, les parties du corps sont des parties de notre propre corps, elles nous accompagnent alors partout et elles sont toujours avec nous. Il est tout à fait naturel qu'elles participent à notre vie quotidienne.

Par conséquent, la majorité des expressions dont une partie du corps prend place dans la métaphore, appartiennent – sous le rapport de la source sémantique – au secteur de la vie quotidienne. Ces structures se basent tout d'abord sur l'observation naturelle et tout particulièrement celle de l'homme lui-même. Mais parce que ces sources viennent d'un seul domaine, il faut les regarder et les regrouper sous un autre angle que nous allons essayer d'approcher dans la partie suivante.

Mais nous découvrons, bien entendu, quelques tournures enlevées de la littérature, créées par un calembour (*avoir un chat dans la gorge*) ou par un croisement des formes aussi (*füle botját sem mozdítja - ne remuer même pas le bâton de son oreille = ne pas faire attention, s'en fiche*).

I. 3. Le lexique des parties du corps dans les expressions figées

Les noms de parties du corps¹ instaurent un moule très productif dans la phraséologie. Ils modèlent des images extrêmement frappantes que nous voyons, pour ainsi dire, devant nous-même, puisque ces illustrations s'établissent sur un point de repère – sur notre propre corps - relativement concret.

Mais quels sont les statuts de ces éléments ? Est-ce qu'ils créent réellement un seul champ sémantique ici comme dans leur sens concret?

I. 3. 1. Les noms de parties du corps

Les Npdc revêtent divers statuts métaphoriques dans les locutions. Certains d'entre eux n'en possèdent aucun, certains voient ce statut modifié en fonction de la séquence dans laquelle ils surgissent. La qualité et la quantité, le ou les type(s), les rôles symboliques reliés aux divers noms d'organes dépendent avant tout de la cognition de la culture donnée. Il en découle que ces fonctions peuvent subir des changements dans une mesure plus ou moins grande selon les nations.

Les secteurs du corps auxquels des rôles ne sont pas associés, sont dans la majorité des parties plus petites ou ayant l'air plus futiles ; et ceux qui sont d'une importance vitale, reçoivent une place primordiale dans ce domaine aussi. La tête et le cœur, par exemple, ont une grande prédominance et, par là, une grande diversité de valeurs métaphoriques dans chaque communauté ; la première est considérée comme siège de la raison, de la pensée – au moins dans les cultures française et hongroise –, et elle peut représenter par métonymie la personne elle-même, sa qualité morale ou son visage [REY97, p. 861 – 862].

Le deuxième, qui est le « moteur » de notre réalité physique, « se saisit » des sentiments, des affections en France et en Hongrie. Mais cette valeur est déjà le résultat d'un changement diachronique : au début, l'organe de l'amour était le foie! Mais au Moyen Age, le cœur a pris sa place et est devenu le siège des sentiments et aussi le symbole du courage. Il est encore à noter que le foie est également le symbole du courage pour certains, et surtout celui de la peur, perdant sa couleur supposée (« foie blanc ») ou il offre déjà en lui-même un indice pour cette sensation (« avoir les foies » ; « donner les foies ») [PAY02]. La fonction du cœur varie d'après la culture. Pour confirmer cette assertion, regardons les symbolismes de d'autres points de la Terre :

→ « Pour les Egyptiens le cœur était le siège de la connaissance, de l'intelligence et de la volonté ; le thorax celui du courage et le ventre celui des appétits, désirs, passions, de l'irrationnel et de l'incontrôlable. » [DER98]

→ Pour Hippocrate, le cœur est le siège des passions et des sensations, le cerveau, celui de la pensée (idem).

→ En islam, c'est le foie qui est le siège des sentiments et le cœur est celui de l'intelligence, de l'intuition et de la connaissance [SYM03].

→ Chez les Grecs, le foie était considéré comme « le siège de la vie » [PAY02].

¹ Par la suite, nous admettrons l'abréviation *Npdc* pour désigner « nom de partie du corps ».

→ Chez les Bambaras, ces deux éléments – la tête et le cœur – sont les sièges de l'esprit [Malé, S., *La bouche bambara*, dans BEF89].

→ En Inde, c'est le système de castes qui détermine toute la société. Dès sa naissance, tout le monde appartient à une des quatre grandes castes : brahmines (prêtres et rois, les meilleurs et les plus saints), kshatryas (ceux qui sont au gouvernement et à l'armée), vaishas (producteurs = pasteurs, agriculteurs ou commerçants), sudras (populations réduites en servitude). Cette structure s'identifie à la fois avec des fonctions - chacune de ces castes correspond à un type d'activité : prêtres, guerriers, artisans-marchands, agriculteurs - et avec la religion ; à savoir les Hindous prêtent à chaque caste son origine dans une des parties du corps de Manu, du premier homme, que Brahma (le dieu créateur) a créé :

- les brahmanes naissent de sa tête,
- les guerriers et les rois de ses épaules,
- les producteurs de ses cuisses,
- et les personnes au service des trois premières catégories de ses pieds [MELL01] et [CG03].

I. 3. 1. 1. Dans la langue française

On pourrait résumer les rôles symboliques des Npdc dans le tableau suivant pour la construction duquel nous avons eu recours aux explications des dictionnaires – tels que « Dictionnaires des Expressions et Locutions » de Rey, « Dictionnaire de français : Définitions et exemples ».

| Partie du corps | Rôle symbolique |
|-------------------|--|
| âme | souffle, mort, personne elle-même, substitut du cœur |
| barbe | ennui, virilité, substitut des yeux |
| bave | envie, parole |
| bile | mauvaise humeur, mélancolie, colère |
| bouche | parole, fait de manger (fonctions), immédiateté, personne elle-même, totalité |
| bras | travail, actions (fonctions), activités, passivité, pouvoir, support de charge |
| cerveau, cervelle | substitut plus précis de la tête, réflexions (fonction) |
| chair | vie, mort, la personne elle-même, parenté, humanité, embonpoint |
| cheveu | finesse, proximité, horripilation, dispute, combat, souci, substitut de la tête |
| cheville | prétention, responsabilité, infériorité |
| cil | substitut des yeux, immobilité |
| cœur | organe central de la circulation sanguine (fonction), sentiments, émotions, affections, estomac (dégoût), courage, vertu exceptionnelle |
| corps | personne elle-même, totalité |
| côte | passivité, combat, maigreur, proximité |
| cou | agression, violence, geste d'embrassement affectueux, totalité |
| coude | poussée, proximité, totalité |
| couille | virilité, courage, fait d'excéder, ennui, chose sans valeur |
| cuisse | mœurs faciles, croyance à son exceptionnalité |
| cul | sexualité, violence, mépris, fait d'excéder, ennui, flatterie, derrière du corps humain |
| dent | agressivité, rancune, faim, appétit, échec, discrétion, dur effort, totalité |
| doigt | faculté d'indice, désignateur, organe explorateur, du toucher (fonctions), habileté, insouciance, petite quantité, savoir, inaction, proximité, totalité |

| | |
|--------------------------|--|
| dos | passivité, support de charge et de coups, derrière du corps humain, fait d'excéder, surveillance, tromperie, cachotterie, responsabilité |
| entrailles | sensibilité |
| épaule | fait d'excéder, négligence, mépris |
| esprit | intelligence, spiritualité, personne elle-même, substitut de la tête |
| estomac | digestion (fonction), faim, appétit, dégoût, intimidation, courage |
| fesse | amour physique, peur, derrière du corps humain, violence |
| foie | courage, peur |
| front | fait d'affronter |
| genou | calvitie, soumission servile, admiration, fatigue |
| glande | angoisse, peur |
| gorge | angoisse, menace, combat, totalité |
| jambe | course, marche (fonction), fatigue, sexualité, dérangement |
| joue | fait de manger beaucoup, humiliation |
| langue | parole (fonction), discrétion |
| larme | sensibilité, douleur |
| lèvre | parole |
| main | contact, actions, liberté, prise de possession, autorité, pouvoir, travail, aide, habileté |
| menton | - |
| mœlle | vitalité, totalité |
| nerf | irritation, excitation nerveuse |
| nez | flair (fonction), intuition, curiosité, indiscrétion, intolérance, proximité, mensonge, échec, ivresse, personne elle-même, substitut des yeux et de la bouche |
| œil | perception, regard (fonctions), attention, vigilance, curiosité, connaissance, conscience morale, lumière, courage, gratuité, totalité |
| ongle | totalité |
| oreille | écoute (fonctions), ouïe musicale, attention, substitut de la tête, totalité |
| os | maigreur, échec, humanité, combat, totalité |
| paume / creux de la main | - |
| peau | vie, identification, corps désiré, maigreur, personnalité, personne elle-même |
| petit doigt | inaction, secret |
| pharynx | - |
| ped | marche (fonction), pas, corps humain, mort, ennui, appui |
| poil | (= cheveu) proximité, finesse, nudité, humeur, support de coups, substitut de la peau |
| poing | violence physique, menace, totalité |
| poitrine | - |
| pouce | inaction, contrainte physique |
| poumon | respiration (fonction), voix |
| rate | mélancolie |
| salive | parole, discrétion |
| sang | hérédité, parenté, impatience, mort, courage, peur, colère, totalité |
| sein | protection, accueil |
| sourcil | - |
| sueur | angoisse, peur extrême, travail, effort pénible |
| taille | capacité |
| talon | posteriorité, support, derrière du corps humain |
| tête | raison, pensée, personne elle-même, qualité morale, visage, extrémité, colère, fait d'excéder, ennui |
| veine | vaisseau véhiculant le sang, intériorité, chance |

| | |
|--------|--|
| ventre | humiliation, manifestations affectives (= cœur), courage, substitut de la tête |
| visage | franchise, bon ou mauvais accueil |

Il existe plusieurs Npdc auxquels des rôles symboliques ne sont pas alliés dans la langue française. Ce sont *menton, paume / creux de la main, pharynx, poitrine, sourcil*. Il faut encore y ajouter que plusieurs secteurs comprennent une grande diversité de valeurs métaphoriques : *bras, cheveu, cœur, cul, dent, doigt, dos, main, nez, œil, peau, poil, sang, tête*. En revanche, cette multiplicité n'est pas rattachée à l'importance prétendue de l'organe. Puisque, avouons-le, nous pouvons établir un certain ordre d'importance parmi nos parties du corps. Tout le monde donne la priorité à la tête, au cerveau, au cœur, au sang, aux membres ou aux sens ; ces secteurs ont des fonctions indispensables ou déterminantes dans notre vie. En compensation, nous n'attribuons pas, par exemple, une grande valeur au système pileux.

Il est intéressant de noter que les bras aussi bien que les jambes ne passent pas pour les parties du corps les plus productives dans le domaine phraséologique. Nous ne parlons pas cependant du même phénomène dans le cas des mains et des pieds bien qu'il s'agisse des extrémités des membres précédents.

La liste recèle également des fonctions qui paraissent plutôt historiques : prenons pour exemple les organes *yeux, estomac* et *ventre* qui possèdent des tournures retraçant le courage. De même, le sens *estomac* du *cœur* n'est plus vivant ; ce ne sont que certains phrasèmes qui nous rappellent cette ancienne valeur.

Les caractéristiques des symboles des viscères moins productifs – comme *bile, entrailles, foie, glande* ou *rate* – se réduisent à la mélancolie, à la sensibilité, à la colère et aux affections angoissées. Ces rôles, sans compter celui des entrailles et y additionner certaines images avec *sang*, doivent à l'ancienne **anatomie gréco-latine**.

C'était Hippocrate qui a associé au corps humain quatre humeurs ; il s'agit des substances liquides qui y sont en mélange équilibré, selon la composition, la forme et la quantité, et constituent la Nature de l'Homme, la bonne santé. Le dérangement de cet équilibre crée des maladies, surtout des cancers.

Les **quatre humeurs** sont le sang, le phlegme (du grec phlegma, humeur glaireuse) ou lymph – qui est la pituite –, la bile jaune et la bile noire ou atrabile. Chacune d'elles est en liaison avec un « organe » : le sang avec le cœur, la pituite avec le cerveau, la bile jaune avec le foie et l'atrabile avec la rate.

Selon Hippocrate, ces quatre paires sont conformes – analogiquement – aux quatre éléments de l'Univers : au Feu, à l'Air, à la Terre et à l'Eau. De cette façon, la prédominance des humeurs produit des tempéraments différents :

| Humeurs | Éléments universaux | Tempéraments |
|------------|---------------------|---|
| sang | Eau (humide) | jovial (sanguin, chaud et humide) |
| phlegme | Air (froid) | lymphatique (phlegmatique, froid et humide) |
| bile jaune | Feu (chaud) | colérique, anxieux (bilieux, chaud et sec) |
| bile noire | Terre (sec) | mélancolique (atrabilaire, froid et sec) |

Le **sang** réchauffe les canaux en les traversant et il transmet les impressions sensibles. Pour ce qui est de la **bile**, elle a deux sortes : **jaune et noire**. C'est la prédominance de la bile noire qui est responsable pour les cancers. Celle de la bile jaune – qui est la cause de la colère et de l'angoisse – a laissé des traces dans certaines langues : « se faire de la bile », « épés » (« avoir de la bile » dans le hongrois) [DER98].

I. 3. 1. 2. Dans la langue hongroise

Les rôles symboliques de cette langue ont été recueillis au moyen des « Mi fán terem ? » et « Magyar szólások és közmondások » de Gábor O. Nagy, de « Szinonimaszótár diákoknak » d'Éva Ruzsiczky, des « Magyar-Francia Nagyszótár » et « Francia-Magyar Nagyszótár » de Sándor Eckhardt, et de nos propres intuitions linguistiques.

| Partie du corps | Rôle symbolique |
|----------------------------|---|
| agy (cervelle) | substitut plus précis de la tête, réflexions (fonction) |
| ajak (lèvre) | parole |
| áll (menton) | stupéfaction, échec, totalité |
| arc (visage) | arrogance, prétention |
| bél (entrailles) | dégoût |
| boka (cheville) | problèmes avec les pouvoirs publics |
| borda (côte) | maigreur |
| bőr (peau) | vie, identification, personne elle-même, personnalité, maigreur, non-honte, agitation, joie, totalité |
| comb (cuisse) | - |
| csont (os) | maigreur, substitut du corps, totalité |
| derék (taille) | bravoure, fatigue, soumission, violence, menace |
| epe (bile) | mélancolie, colère |
| ér, véna (veine) | vaisseau véhiculant le sang, intériorité |
| ész (esprit) | substitut plus précis de la tête, réflexions (fonction) |
| fej (tête) | raison, pensé, personne elle-même, qualité morale, visage, mémoire, vie, extrémité, soumission |
| fenék (cul, fesse) | peur, sexualité, partie inférieure, fond, derrière du corps humain, fait d'excéder, totalité |
| fog (dent) | violence, agressivité, méchanceté, envie, mort, manque d'enthousiasme |
| fül (oreille) | écoute (fonction), ouïe musicale, attention, préhension, ennui, totalité |
| garat (pharynx) | ivresse |
| gyomor (estomac) | digestion (fonction), dégoût, faim, intolérance, affections angoissées, affections colériques |
| haj, hajszál (cheveu / -x) | finesse, proximité, horripilation, dispute, combat, souci, inquiétude |
| has (ventre) | digestion (fonction), humiliation, stupéfaction, invention |
| hát (dos) | support de charge et de coups, derrière du corps humain, intolérance, cachotterie |
| here (couille) | chose sans valeur |
| homlok (front) | évidence, reflet d'une action, d'une propriété d'une personne |
| hús (chair) | la personne elle-même, humanité, embonpoint, viande |
| hüvelykujj (pouce) | - |
| ideg (nerf) | irritation, excitation nerveuse |
| izzadság, verejték (sueur) | travail, effort pénible |
| kar (bras) | bon accueil, geste d'embrassement affectueux |
| kéz (main) | contact, actions, liberté, prise de possession, autorité, pouvoir, travail, habileté, aide, immédiateté, protection |
| kisujj (petit doigt) | savoir, infériorité, inaction, petitesse, invention |

| | |
|--------------------------------|--|
| könny (larme) | sensibilité, insensibilité, douleur |
| könyök (coude) | poussée, totalité, fait d'excéder |
| köröm (ongle) | inquiétude, vigilance, urgence, punition, totalité |
| láb (jambe) | course, marche (fonction), fatigue, corps humain, vol d'une chose, appui, inaction, dérangement |
| lábfej (pied) | - |
| lélek (âme) | vie, mort, personne elle-même, esprit, conscience, remontrance, recommandation, courage, substitut du cœur |
| lép (rate) | - |
| máj (foie) | malice, méchanceté, ironie, flatterie |
| marok (creux de la main) | pouvoir, prise de possession |
| mell, mellkas (sein, poitrine) | protection, accueil, insulte, bravade |
| mirigy (glande) | - |
| nyak (cou) | agression, violence, geste d'embrassement affectueux, support de charge et de coups, responsabilité, préhension, angoisse, menace, substitut de la tête, totalité |
| nyál (bave, salive) | envie, désir, douceur affectée |
| nyelv (langue) | parole (fonction), discrétion, fatigue |
| orca, arc (joue) | humiliation |
| orr (nez) | flair (fonction), intuition, curiosité, indiscretion, rancune, échec, proximité, mensonge, punition, fierté, personne elle-même, substitut des yeux |
| ököl (poing) | violence physique, menace |
| sarok (talon) | postériorité, support, derrière du corps humain |
| száj (bouche) | parole, fait de manger (fonction), proximité, stupéfaction, inaction, endoctrinement |
| szakáll (barbe) | virilité, responsabilité |
| szem (œil) | perception, regard (fonctions), connaissance, conscience morale, lumière, attention, vigilance, curiosité, arrogance, faim, valeur élevée, immédiateté, reproche, stupéfaction |
| szemöldök (sourcil) | - |
| szempilla (cil) | - |
| szív (cœur) | organe central de la circulation sanguine, sentiments, émotions, affections, courage, vertu exceptionnelle |
| szőr (poil) | indifférence, apathie |
| tenyér (creux de la main) | appréciation, gâteries, violence, combat |
| térd (genou) | soumission servile, adjuration, |
| test (corps) | personne elle-même, totalité |
| torok (gorge) | parole, gourmandise, affections angoissées, voix, fait d'excéder, totalité |
| tüdő (poumon) | dur travail physique, totalité |
| ujj (doigt) | faculté d'indice, désignateur, organe explorateur, du toucher (fonctions), habileté, proximité, invention, dispute, petite quantité, punition, totalité |
| váll (épaule) | support de charge, responsabilité, négligence, mépris |
| velő (moëlle) | substance, totalité |
| vér (sang) | hérédité, parenté, mort, colère, courage, peur, violence, gravité, effort pénible, habitude, totalité |

Nous remarquons ici aussi que quelques noms hongrois ne participent pas au réseau du symbolisme : *comb* (cuisse), *hüvelykujj* (pouce), *lábfej* (pied), *lép* (rate), *mirigy* (glande), *szemöldök* (sourcil), *szempilla* (cil). A l'autre bout de l'échelle, ce sont *bőr* (peau), *fej* (tête), *fenék* (cul, fesses), *fog* (dent), *haj / hajszál* (cheveu), *kéz* (main), *láb* (jambe), *lélek* (âme), *nyak* (cou), *orr* (nez), *száj* (bouche), *szem* (œil), *szív* (cœur), *torok* (gorge), *ujj* (doigt), *vér* (*sang*) qui suggèrent le plus de variétés des rôles. Le hongrois n'instaure pas non plus une liaison entre « importance » de l'organe et multiplicité de valeurs métaphoriques.

Quant aux noms de membres, nous pouvons constater une curiosité dans cette liste. Les Hongrois n'utilisent guère *kar* (bras) et pas du tout *lábfej* (pied) en général. Par contre, *kéz* (main) et *láb* (jambe) prennent leur place, et se présentent comme des parties du corps très productives. La raison doit résulter de ce que cette langue unifie les doubles organes, en d'autres termes elle les tient pour unités, car ils ne sont capables de s'acquitter complètement de leurs fonctions de destination qu'ensemble. Dans cette perspective, nous pouvons également regarder les membres et leurs extrémités – les bras avec les mains, les jambes avec les pieds – comme uns, où l'un entre eux joue un rôle primordial : le bras et la main ne « savent » pas bien fonctionner l'un sans l'autre mais c'est plutôt la main (avec les doigts) qui effectue le travail, le bras ne sert que d'un allongement, d'un support de charge. Sous le rapport des jambes et des pieds, cette paire décrit exactement la situation contraire : c'est la jambe qui travaille, le pied n'équivaut qu'à un appui.

Nous n'avons trouvé qu'une seule référence à un rôle symbolique historique. C'est l'estomac qui avait été auparavant le siège des affections violentes, colériques telles que la colère, la haine, la fureur, et qui n'a gardé cette idée que dans quelques expressions figées. Cette fonction émerge – comme dans la plupart des cas – d'une croyance. Horace écrit dans une de ses œuvres que Prométhée, lorsqu'il créa l'homme de l'argile, mit dans l'estomac les émotions du lion emporté. En plus, les gens ont remarqué, même à l'époque, la nervosité présentant dans l'estomac dans un état excité [ONA03, p. 62]. En dehors de la fonction historique de l'organe digestif, le cœur est attesté comme symbole de courage dans quelques manifestations hongroises aussi (*helyén van a szíve = avoir le cœur à sa place – avoir le cœur bien accroché, avoir du cœur au ventre*).

Les métaphores de *bile*, *foie* et *sang* peignent également les principes de l'ancienne physiologie.

Nous mettons la main sur des ressemblances et des différences clairement découvrables entre les valeurs métaphoriques des Npdc des deux langues. Certains secteurs reflètent les mêmes rôles : par exemple *bile*, *cerveau*, *cheveu*, *cœur*, *corps*, *lèvre*, *nerf*, *talon*. Dans la plupart des autres exemples, de grandes variations ne sont pas dévoilées non plus, les bases symboliques touchent généralement aux mêmes types de domaines, et c'est sur ces bases que nous rapportons encore quelques autres sens.

Le *nez* devait devenir le symbole de la perception car il se trouve au milieu du visage, exactement au centre de tous les autres sens [ONA03, p. 295]¹.

Pourtant, nous avons affaire à des rôles aussi, qui montrent un grand écart. Par exemple, le hongrois ne recourt jamais au *pied* dans les locutions, il dit tout simplement

¹ Nous apercevons également l'attribution du malheur, de la maladresse au côté gauche de notre corps dans les deux cultures (ex. *se lever du pied gauche = bal lábbal kelt fel*). Cette superstition remonte au fait que notre main gauche est – en général – moins habile, moins forte. Nos ancêtres croyaient que c'était à cause d'un phénomène surnaturel. D'ailleurs, il s'agit de la moitié gauche du cerveau qui met en mouvement notre côté droit, et qui est plus développée que la moitié droite, responsable du côté gauche. Evidemment, c'est l'inverse chez les gauchers. Ensuite, cette caractéristique maladroite était passée également à la jambe gauche [ONA03, p. 253]. Ce phénomène est très transparent dans la langue hongroise puisqu'il existe plusieurs mots construits d'après cette croyance : *baleset* (*cas gauche = accident*) ; *balsiker* (*succès gauche = échec*) ; *balsors* (*destin gauche = malchance*) et *balszerencse* (*chance gauche = malchance*).

jambe au lieu du précédent. Il n'utilise pas *cuisse*, *glande* ou *rate* non plus. Ce n'est pas autrement dans l'autre langue : nous ne découvrons pas – pour prendre un exemple – des expressions utilisant le *menton* ; dans la langue hongroise, *le menton tombe à qqn* (*leesik az álla* = rester bouche bée / béante ; les bras lui tombent), *le menton s'use à qqn* (*felkopik az álla* = ne rien obtenir, ne plus avoir rien à manger). De même, *le creux de la main* : *porter qqn sur le creux de la main* (*tenyerén hordoz* = apprécier qqn, gâter qqn), *le creux de la main lui démange* (*viszket a tenyere* = les mains lui démangent).

Il est clair que tous les Npdc s'agrègent en réalité en un seul **champ sémantique**, notamment en celui du corps humain. Mais qu'est-ce qui se passe dans la phraséologie ?

Nous venons de voir que certains membres sont investis d'une fonction symbolique, ce qui exclut tout de suite la possibilité du champ sémantique homogène. En outre, ce n'est pas la seule entrave : nous avons constaté que – dans la plupart des cas – la source sémantique est la vie quotidienne, l'observation directe de l'homme sur lui-même. Les gens – consciemment ou inconsciemment – ont reconnu quelques caractéristiques humaines, phénomènes typiques comme liés aux parties du corps d'une manière quelconque.

I. 3. 2. La diversité des emplois dans les expressions figées

Non seulement la diversité sémantique mais la diversité syntaxique est aussi remarquable dans ces expressions. Recueillant toutes les expressions du dictionnaire de Rey [REY97] et d'autres ouvrages, nous avons identifié par exemple :

- faire + Npdc → *faire front* ; *faire du genou* ; *faire des pieds et des mains* ; *faire un nez* ; *faire de l'œil à qqn* ; *faire la peau à qqn* ; *faire du pied à qqn* ; *faire les pieds à qqn* ; *faire la tête*.

- faire (+ Adj) + Npdc (+ Adj)¹ → *faire la fine bouche* ; *faire la petite bouche* ; *faire bon cœur* ; *faire le joli cœur* ; *faire cul sec* ; *faire le gros dos* ; *faire le dos rond* ; *faire des gorges chaudes* ; *faire main basse sur qqch* ; *faire un long nez* ; *faire les yeux doux à qqn* ; *faire les gros yeux à qqn* ; *faire la sourde oreille* ; *faire peau neuve*.

- se faire + Npdc → *se faire de la bile* ; *se faire des cheveux* ; *se faire la main*.

- avoir + Npdc + localisation + Npdc → *avoir un cheveu sur la langue* ; *avoir le cœur au bord des lèvres* ; *avoir le cœur dans la gorge* ; *avoir le cœur sur la main* ; *avoir l'estomac dans les talons* ; *avoir un poil dans la main* ; *avoir du cœur au ventre*.

- mettre + Npdc + localisation + N → *mettre la tête au carré (à qqn)* ; *mettre le cœur sur le carreau* ; *mettre le doigt dans l'engrenage* ; *mettre le nez à la fenêtre* ; *mettre la main au collet (à qqn)* ; *mettre la main à la pâte* ; *mettre la main au panier* ; *mettre les pieds dans le plat* ; *mettre le doigt sur la plaie* ; *mettre le pied au planche*.

- mettre + N + localisation + Npdc → *mettre la corde au cou (à qqn)* ; *mettre le couteau sur la gorge* ; *mettre l'épée à la main* ; *mettre l'épée dans les reins* ; *mettre l'épée sous la gorge (à qqn)* ; *mettre le poignard dans le cœur* ; *mettre de la poudre aux yeux* ; *mettre la puce à l'oreille*.

- lever + Npdc → *lever les bras* ; *lever les mains* ; *lever le cœur* ; *lever le coude* ; *lever les yeux* ; *lever le pied*.

- casser + Npdc + à + N → *casser les couilles* ; *casser le cul* ; *casser les oreilles* ; *casser les os* ; *casser les pieds* ; *casser la tête à qqn*.

¹ Nous emploierons dans les descriptions syntaxiques les abréviations suivantes : *Adj* pour « adjectif » ; *N* pour « groupe nominal ».

- se casser + Npdc → *se casser le cou ; se casser les côtes ; se casser le cul ; se casser les dents ; se casser le nez ; se casser la tête.*

Dans langue hongroise, nous avons plutôt noté des moules plus petits, nous bornant à nos propres intuitions linguistiques :

- (préverbe +) [Npdc + suffixe -al / - el / - ol / - öl ou -oz / - ez / - öz] (équivalent ~ faire + Npdc) → *benayakal (faire le cou dedans = boire, boire à la régale ; plutôt au passé : benyakalt – avoir fait le cou dedans = être ivre) ; elfenekel (faire les fesses = plutôt pour les enfants, donner sur les fesses) ; elhasal (faire le ventre = tomber par terre) ; fülel (faire l'oreille = prêter l'oreille, dresser les oreilles) ; (el)inal (faire le tendon = s'enfuir, prendre la clef des champs) ; körmöl (faire l'ongle = écrire vite qqch) ; lefülel (faire l'oreille en bas = empoigner, appréhender qqn) ; lekezel vkit (faire la main en bas = mépriser qqn) ; letorkol (faire la gorge en bas = invectiver qqn) ; nyelvel (faire la langue = répondre avec insolence) ; orrol (faire le nez = faire la tête, boudier) ; szájal (faire la bouche = répondre avec insolence) ; szemez (faire l'œil = faire de l'œil, jeter des regards amoureux) ; szível (faire le cœur = aimer qqch) ; szőröz (faire le poil = couper les cheveux en quatre) ; talpal (faire la plante du pied = user ses plantes, trotter beaucoup).*

- (préverbe +) jár (se remuer) + [Npdc + suffixe possessif] + [N + suffixe spatial] / N + jár (se remuer) + [Npdc + suffixe possessif + suffixe spatial] → *jár az agya (vmin) (son cerveau se remue [sur qqch] = réfléchir) ; jár az esze vmin (son esprit se remue sur qqch) ou vmi jár az eszében (qqch se remue dans son esprit = les deux signifient « réfléchir à qqch ») ; jár vmi a fejében (qqch se remue dans sa tête = réfléchir à qqch) ; MAIS jár a keze (sa main se remue = faire qqch très vite à la main) ; eljár a keze (la main lui était remuée = battre qqn, donner une gifle à qqn) ; jár a szája (sa bouche se remue = ne pas arrêter de parler, parler beaucoup) ; eljár a szája (la langue lui était remuée = avoir bavardé, avoir eu la langue trop longue) ; máshol jár az esze (son esprit se remue ailleurs = être ailleurs, ne pas faire attention à ce que l'on fait).*

- lógat (laisser pendre) + [Npdc + suffixe possessif + marque accusative -t] → *lógatja a fejét (se laisser pendre la tête = baisser les oreilles) ; lógatja az orrát (se laisser pendre le nez = être triste) ; lógatja a lábát (se laisser pendre la jambe = se tourner les pouces) ; lógatja a nyelvét (se laisser pendre la langue = être fatigué à cause d'un travail physique, n'avoir plus de force).*

- [Npdc + suffixe privatif – atlan / - etlen, - talan / - telen + désinence intransitive - kodik / - kedik / - ködik] → *lábatlankodik (faire le sans-jambe = être dans les jambes de qqn) ; szemtelenkedik (faire le sans-œil = faire des impertinences) ; arcátlankodik (faire le sans-visage = faire l'insolent) ; gerinctelenkedik (faire le sans-colonne vertébrale = faire le paillasse) ; esztelenkedik / agyatlankodik (faire le sans-esprit / le sans-cerveau = faire le déraisonnable).*

I. 4. Problématique

Jusqu'à présent aussi, nous avons rencontré des problèmes, nous voudrions cependant recevoir des réponses à deux questions précises.

I. 4. 1. En quoi les expressions figées avec Npdc correspondent-elles en français et en hongrois à des moules productifs dans lesquels le rôle joué

par le Npdc reste interprétable? S'agit-il d'expressions qui appartiennent à un héritage culturel?

I. 4. 2. Est-ce qu'il existe des différences importantes (selon les champs sémantiques, éventuellement aussi selon les combinaisons syntaxiques) entre le français et le hongrois?

Notre hypothèse établie est la suivante : les phrasèmes contenant des Npdc se conforment – pas tous mais une grande partie – à certains moules dans les deux langues, mais nous trouverons des types comptés parmi les héritages culturels aussi. Il s'agit des assemblages syntaxiques et des assemblages sémantiques qui peuvent coïncider ou diverger en chacune des langues.

Quant à l'opposition des moules des deux langues analysées, nous excluons la production en grand nombre de moules syntaxiques accordés (peut-être un ou deux) ; l'écart entre les langues est trop large. Mais nous aurons plus de possibilité de découvrir des moules sémantiques qui relèvent des cultures. Il paraît qu'elles ne démontrent pas des caractéristiques tout à fait contraires mais des différences nuancées.

Par conséquent, nous mettrons le doigt sur des décalages significatifs dans les combinaisons syntaxiques et sur des variations nuancées aux champs sémantiques entre le français et le hongrois.

II. Méthodologie

II. 1. Généralités

Tout d'abord, il faut préciser quelques points importants qui influencent l'ensemble de notre travail.

Nous avons choisi le sujet de « expressions figées contenant des noms de parties du corps » pour des raisons que nous avons déjà décrites en détail. Par contre, nous devons préciser que nous entendons par **parties du corps** tout ce qui est en rapport avec la réalité physique humaine. Il s'agit non seulement des membres extérieurs mais des organes intérieurs aussi, et des sécrétions. Nous avons fait entrer en ligne de compte tout ce qui peut être intéressant comme image de notre corps et tout ce qui est considéré comme phrasème. Puisque *avoir l'estomac dans les talons* ou *avoir les reins en compote* ont autant réveillé la curiosité en nous que « *avoir qqn dans le nez* » ou « *avoir des fourmis dans les jambes* ». En revanche, nous n'avons pas intégré dans notre étude les noms soi-disant « non-officiels » qui sont les synonymes des Npdc mais ils se séparent dans le niveau stylistique. Ce sont par exemple : *face*, *figure*, *gueule* ou *kép (figure)*, *pofa (gueule)*, *segg (cul)* dans le hongrois.

Deuxièmement, nous avons l'intention de mettre en lumière pourquoi nous avons choisi une **méthode inter-linguistique**. En effet, si nous voulons en savoir plus sur comment les êtres humains utilisent le langage, il faut le voir au niveau de plus d'une langue. De préférence, avec des langues appartenant à des familles linguistiques bien distinctes, comme le français et le hongrois (l'un est de la famille de langue néo-latine, l'autre de la famille de langue finno-ougrienne). Par conséquent, nous estimions leur comparaison intéressante dans ce travail. Non seulement les deux langues montrent d'énormes différences structurelles, syntaxiques mais la culture des Français et celle des

Hongrois reflètent aussi un certain écart qui a été bien justifié à travers du résumé des rôles symboliques du corps.

Quant aux **tournures hongroises**, nous nous sommes efforcée de les traduire d'une façon littéraire – où c'était possible – pour donner un petit goût des manifestations du monde moral de l'ancien peuple hongrois, de ses observations, de ses croyances et de sa cognition. Parfois nous n'avons pas pu y arriver comme cela avait été notre objectif, ce que nous mettons au compte de la grande différence des langues analysées à l'égal des incorrections éventuellement produites dans la syntaxe française des traductions.

II. 2. Données analysées

II. 2. 1. Choix des dictionnaires et recueils d'expressions

Cette partie mériterait tout un mémoire, tellement nombreux étaient les obstacles auxquels nous nous sommes heurtée relativement à la question des dictionnaires.

Nous nous sommes décidée à choisir définitivement ce sujet, puisque nous avons déjà connu le *Dictionnaire des Expressions et Locutions* d'Alain Rey et Sophie Chantreau, puis nous avons pris connaissance de d'autres **ouvrages** tels que *La puce à l'oreille* de Claude Duneton (Balland, 2001), *Trésor des expressions françaises* de Weil, S. – Rameau, L. (Belin, 1981), *Dictionnaire des locutions idiomatiques françaises* de Lafleur, B. (Duculot, 1981), *La symphonie animale* de Vigerie, P. (Larousse, 1992), *Dictionnaire des expressions et locutions traditionnelles* de Rat, M. (Larousse, 1999), *Les figures du corps*, recueil publié par Beffa, M.-L. et Hamayon, R. (Nanterre, 1989). Nous avons remarqué qu'il existait des ouvrages sur notre sujet en une grande quantité, et que nous pourrions donc nous lancer sans difficulté dans nos recherches, constituer notre corpus. Nous croyions que nous aurions la possibilité de prendre connaissance de travaux qualitativement analogues sur les expressions de l'autre langue aussi, même si nous n'en trouvions pas dans la même quantité.

Au cours de nos recherches, cependant, nous sommes tombée sans arrêt sur des formules déjà désuètes, et sur des publications qui ne pouvaient pas satisfaire toute la sphère de notre intérêt. Il nous semble que la plupart de ces livres soient nostalgiques, muséographiques, plutôt des recueils linguistiques qui analysent le matériau des expressions avec subjectivité ; il est clair que l'homme, en raison de son naturel, aime bien contempler les valeurs perdues des anciens temps, mais il faudrait néanmoins faire attention que cette contemplation ne se passe pas au détriment des valeurs contemporaines, encore existantes.

En ce qui concerne les dictionnaires, les **ouvrages** convenables **hongrois**, nous avons pris acte à grand-peine de leur absence entière. Nous avons trouvé TROIS livres sur la phraséologie hongroise en général : celui de Gábor O. Nagy qu'avons-nous souvent cité jusque là, *Mi fán terem?* (Talentum, 2003), *Magyar szólások és közmondások* du même auteur (Gondolat, 1995), *Szállóigék, szólásmódok : tanulmányok szóláskészletünk köréből* de Gyula Csefkó (Tinta, 2001) ; dont nous ne pouvions forcément utiliser qu'un seul, le premier. Du deuxième, nous en pouvons profiter pour la vérification de l'existence de quelques exemples ; à propos du troisième recueil, nous devons de nouveau mettre en avant un problème traité – il contient des locutions qui ne sont plus connues, elles sont complètement disparues.

Pour nous approcher des convergences et des divergences syntaxiques et sémantiques réelles des deux langues énumérées, nous allons les regarder à travers un corpus écrit qui se

restreint à des phrasèmes d'un seul verbe support – **avoir** – **et ses moules**. Nous avons choisi ce verbe car il est le plus productif, au champ de la phraséologie, dans la langue française ; en plus, nous avons l'intention de prendre un verbe support qui est sémantiquement neutre pour rendre la comparaison plus facile.

La motivation pour le choix d'un **corpus écrit** réside dans la base de données déjà existante et dans la facilité d'accès, en parlant ici du corpus français, ce que nous ne pourrions pas énoncer par rapport au corpus hongrois.

Il est alors à noter que c'était la langue française que nous avons prise comme **langue source** dans le choix des moules – les moules du verbe *avoir* – mais uniquement dans le choix des moules. Ensuite nous avons essayé de construire le corpus des expressions hongroises qui renferment les équivalents de ce verbe (nous allons expliquer plus loin en détail pourquoi il s'agit des équivalents) et un ou plusieurs Npdc. Nous soulignons donc que nous n'avons pas cherché que les équivalents des expressions françaises mais nous avons inclus toutes les manifestations qui sont conformes aux deux « critères » fondamentaux (avoir + Npdc). Nous avons ainsi obtenu un corpus français de soixante-seize locutions et un corpus hongrois de soixante-quatorze phrasèmes.

Les **moules syntaxiques français** sélectionnés sont des résultats d'un recensement. Nous avons utilisé ce qui était à notre disposition : les dictionnaires et les ouvrages cités ci-dessus. Mais si nous avons pris une partie de l'ensemble des phrasèmes du type « avoir + Npdc », et que nous avons basé le système de classification sur ce sous-ensemble, ce système de typologie aurait moins de chance d'être efficace. Donc, ce que nous avons choisi c'est de prendre l'ensemble des locutions possibles avec « avoir » dans une langue et de voir ce que cela nous donne dans une autre.

Par conséquent, nous avons regardé les expressions, composées du verbe support indiqué, de chaque Npdc trouvé dans les dictionnaires, et nous avons essayé de les regrouper en une série de moules éventuels dont voici une liste :

1. avoir + N + localisation + Npdc

Exemples : *avoir un chat dans la gorge ; avoir le couteau sur la gorge ; avoir un nœud dans la gorge ; avoir un bœuf sur la langue ; avoir la peur au ventre ; avoir le compas dans l'œil ; avoir un bandeau sur les yeux ; avoir qqn à l'œil ; avoir un (petit) vélo dans la tête ; avoir du yaourt dans la tête ; avoir un pois chiche / un petit pois dans la tête ; avoir un trou à l'estomac.*

2. avoir + Npdc + localisation + Npdc

Par exemple : *avoir du cœur au ventre ; avoir l'estomac dans les talons ; avoir un poil dans la main ; avoir le cœur sur la main ; avoir le cœur sur la bouche ; avoir le cœur sur les lèvres ; avoir le cœur au bord des lèvres ; avoir le cœur dans la gorge ; avoir un cheveu sur la langue ; avoir cul par-dessus tête ; avoir des yeux dans le dos ; avoir du sang dans les veines.*

3. avoir + Npdc

Par exemple : *avoir ses nerfs ; avoir les foies (blancs) ; avoir de l'estomac ; avoir la dent ; avoir de la tête ; avoir l'œil ; avoir de l'oreille ; avoir du nez ; avoir la main ; avoir des doigts ; avoir du cœur.*

4. avoir + Npdc + localisation + N

Ex.: *avoir le cœur près du bonnet ; avoir le dos au mur ; avoir un pied dans la tombe ; avoir la tête près du bonnet ; ne pas avoir les yeux dans sa poche ; ne pas avoir sa langue dans sa poche ; ne pas avoir les mains dans les poches.*

5. avoir + [Adj + Npdc] / [Npdc + Adj]

Par exemple : *avoir le cerveau fêlé ; avoir la dent dure ; avoir les dents longues ; avoir une vieille dent ; avoir les doigts palmés ; avoir les mains nettes ; avoir la main heureuse / malheureuse ; avoir les reins solides ; avoir le bras long ; avoir bon dos ; avoir les pieds chauds.*

6. avoir + Npdc + complément du nom

Exemples : *avoir le cœur / le foie en marmelade ; avoir un cœur d'artichaut ; avoir des / les mains de beurre ; avoir du sang de navet ; avoir les jambes en coton ; avoir les jambes en pâté de foie ; avoir les reins en compote.*

Nous avons inséré dans notre corpus les quatre premiers moules et le dernier. Quant au cinquième moule, nous l'avons mis à côté. Il n'aurait pas été avantageux – nous semble-t-il – d'intégrer la grande variété des adjectifs dans notre méthode comparative.

Après avoir reçu le corpus concret du français, nous avons commencé à retrouver les équivalents hongrois des phrasèmes, à l'aide de *Mi fán terem?* d'O. Nagy, de *Magyar rokonértelmű szók és szólások* de Ferenc Póra et de nos propres connaissances linguistiques, ensuite à les ranger en moules. Ce qui a rendu notre étude plus difficile, est ce qu'il n'existe pas de synonyme pour le verbe *avoir* dans la langue hongroise.

Le **hongrois** n'a **pas de verbe spécifique** d'appartenance et de possession ; ce phénomène est exprimé par la formule : *possesseur marqué par le suffixe -nak / -nek + verbe d'existence « van » + propriété munie du suffixe possessif* [NYE88, p. 79] (Par exemple *A szomszédnak van egy kutyája.* = Le voisin a un chien.).

En outre, nous avons pour ce phénomène (idem, p. 79-83) :

■ des tournures prädicatives spécifiques comme *áll + suffixe de rection -ból / -ből* (= *se composer de*), *tartozik + suffixe de rection -hoz / -hez / -höz* (= *appartenir à, faire partie de*), ou bien *verbe d'existence localisé* (ex. *lakat van a száján* – *un cadenas est sur sa bouche = avoir un cadenas sur la bouche*) ;

■ des adjectifs :

- en *-s* = *muni de, doté de, ayant*. Ex. *épés = avoir de la bile, personne ayant de la bile*

- en *-talan / -telen, -atlan / -etlen* (suffixe privatif, variante négative du suffixe *-s*) = *privé de, sans* (Ex. *arcátlan = sans visage*). Les deux variantes, *-talan / -telen* et *-atlan / -etlen*, s'emploient librement mais parfois elles portent des différences sémantiques – celle qui commence par une voyelle = sens concret, l'autre = sens métaphorique : *szívetlen* = *privé de cœur* et *szívtelen* = *sans cœur, cruel*.

- en *-ű / -ű* = équivalent aux adjectifs en *-s*. La différence entre les deux sortes d'adjectif consiste dans ce que celle en *-s* représente une qualification globale tandis que l'autre une double qualification. Donc, les adjectifs en *-ű / -ű* nécessitent un autre qualificatif : *csontos* (*osseux*) – mais *erős csontú* (*ayant des os solides*).

Il faut encore savoir que **le hongrois unifie les doubles organes** : il les considère comme unités, puisqu'ils ne sont capables de s'acquitter complètement de leurs fonctions de destination qu'ensemble. Nous ne savons pas marcher, courir à une seule jambe, à un seul pied ; il est vrai que nous voyons à un seul œil et entendons à une seule oreille mais, dans ce cas, nous perdons la capacité d'orientation dans l'espace. C'est pour cela que le Hongrois dit *fél.szemére vak* (*il est aveugle de la moitié d'œil = d'un œil*) [MOL01].

Car il n'existe pas de verbe concret du type *avoir*, les Hongrois n'ont pas créé des expressions innombrables au moyen de ce verbe support. Ils ont plutôt recouru à d'autres verbes qui sont sémantiquement plus forts ; en plus, nous sommes des propriétaires de plusieurs constructions pour pouvoir le suppléer. Ainsi les expressions se divisent-elles fort parmi les ordonnances, voire nous en trouvons quelques-unes qui obtiennent des formes synonymes rattachées aux autres structures synonymes syntaxiques.

1. verbe d'existence « van » + [Npdc + suffixe possessif]

Ex. : *van esze* (*avoir de l'esprit = avoir de la tête, avoir de l'intelligence*) ; *van szíve* (*avoir du cœur = avoir de l'âme / bon cœur*).

2. [N + Npdc + suffixe possessif] + verbe d'existence « van »

Par exemple : *botfüle van* (*avoir une oreille de bâton = n'avoir pas d'oreille*).

3. [Adj *jó* (= bon)] + [Npdc + suffixe possessif] + verbe d'existence « van »

Par exemple *jó füle van* (*avoir une bonne oreille = avoir de l'oreille*) ; *jó orra van* (*avoir un bon nez = avoir du nez*) ; *jó szeme van* (*avoir un bon œil = avoir le compas dans l'œil*).

4. [N + Npdc + suffixe -ű / -ű]

Exemples : *kőszívű* (*avoir un cœur de pierre = avoir un cœur de glace / de pierre / de marbre*) ; *vajszívű* (*avoir un cœur de beurre = être au cœur trop tendre*).

5. [N + suffixe -s + Npdc + suffixe -ű / -ű]

Ex. *enyveskezű* (*avoir de la glu aux mains = voleur*) ; *tejfölösszájú* (*avoir de la crème fraîche sur la bouche = si on lui pressait le nez il en sortirait encore du lait*).

6. [N + suffixe -s] + [Npdc + suffixe possessif]

Exemples : *lyukas a marka* (*avoir un trou au creux de la main = avoir des mains de beurre*) ; *nem tollas a háta* (*ne pas avoir de plumes dans le dos = ne pas être naïf*) ; *táskás a szeme* (*avoir des sacs aux yeux = être fatigué*).

7. [Adj + Npdc + suffixe -ű / -ű]

Ex. *féleszű* (*avoir une moitié d'esprit = avoir une araignée dans la tête*) ; *szűkkeblű* (*avoir une poitrine étroite = être mesquin, chiche*) ; *szűkmarkú* (*avoir un poing étroit = être mesquin, chiche*) ; *bőkezű* (*avoir une main vaste = être généreux, avoir le cœur sur la*

main) ; *üresfejű* (avoir une tête vide = être bête, moins intelligent) ; *szabad szájú* (avoir une bouche libre = dire toujours ce qu'on pense).

8. [Npdc + suffixe -s]

Par exemple : *gerinces* (avoir de la colonne vertébrale = avoir une fermeté de caractère) ; *epés* (avoir de la bile = se faire de la bile) ; *eszés* (avoir de l'esprit = être intelligent) ; *velős* (avoir de la mælle = avoir de la substance) ; *torkos* (avoir de la gorge = manger beaucoup, être gourmand).

9. [Npdc + suffixe privatif -talan / -telen, -atlan / -etlen]

Ex. : *gerinctelen* (n'avoir pas de colonne vertébrale = n'avoir pas de fermeté de caractère) ; *agyatlan* (n'avoir pas de cerveau = tête sans cerveau) ; *eszetlen* (n'avoir pas d'esprit = tête sans cerveau) ; *szemtelen* (n'avoir pas d'œil = avoir de l'estomac) ; *arcátlan* (n'avoir pas de visage = avoir de l'estomac) ; *szívtelen* (n'avoir pas de cœur = sans cœur).

10. N + verbe d'existence « van » + [Npdc + suffixe possessif + suffixe spatial / postposition]

Par exemple : *lakat van a száján* (avoir un cadenas sur la bouche = ne pas devoir parler de qqch, d'un secret) ; *csomó van a nyelvén* (avoir un nœud sur la langue = avoir un nœud sur la langue) ; *csomó van a torkán* (avoir un nœud sur la gorge = avoir un nœud dans la gorge) ; *hályog van a szemén* (avoir une cataracte sur l'œil = avoir un bandeau sur les yeux) ; *nyakán / torkán van a kés* (avoir le couteau sur la gorge) ; *vaj van a fején / a füle mögött* (avoir du beurre sur la tête / derrière son oreille = avoir du beurre sur la tête).

11. [N + suffixe possessif + suffixe spatial] + verbe d'existence « van » + [Npdc + suffixe possessif]

Par exemple : *helyén van az esze* (avoir l'esprit à sa place = avoir la tête sur les épaules) ; *helyén van a szíve* (avoir le cœur à sa place = avoir du cœur au ventre ; avoir le cœur bien placé) ; *helyén van a nyelve* (avoir la langue à sa place = ne pas avoir sa langue dans sa poche).

12. [N + suffixe de matière -ból / -ből] + verbe d'existence « van » + [Npdc + suffixe possessif]

Exemples : *kötélből vannak az idegei* (avoir les nerfs en corde = avoir les nerfs solides) ; *cérnából vannak az idegei* (avoir les nerfs en fil = avoir les nerfs fragiles).

13. [N + suffixe de quantité -nyi] + [Npdc + suffixe possessif] + verbe d'existence « van »

Par exemple : *borsónyi / mákszemnyi agya van* (avoir une cervelle de petit pois / de grain de pavot = avoir un pois chiche / un petit pois dans la tête) ; *nyúlfarknyi esze van* (avoir un esprit de queue de lièvre = avoir l'esprit court ; avoir une mémoire de lièvre).

Par contre, nous devons reconnaître que nous avons beaucoup de difficultés de sélectionner les équivalents hongrois.

Bien que l'ordre des syntagmes soit indéterminé, libre dans la phrase hongroise en général, et les mots se situent en fait d'après la mise en relief de leur sens [MOL01], l'arrangement peut être pourtant important du point de vue de la distinction du sens concret au sens figuré : *rossz a füle / rossz füle van* dont nous traduirions le premier plutôt par le verbe *être*, l'autre par *avoir* = *son oreille est mauvaise / il a une mauvaise oreille*. Dans ce cas, le premier désigne le dysfonctionnement réel de l'oreille (qqn n'entend pas bien) tandis que le deuxième renvoie au sens figuré d'une bonne ouïe pour la musique. Alors voyons-nous que si une expression possède plusieurs structures syntaxiques pour exprimer l'appartenance, cela ne veut pas dire automatiquement que ces formules sont synonymes.

La question se pose de savoir pourquoi nous n'avons pas fait un **classement** par Npdc et comparé les locutions françaises et hongroises de cette façon. L'hétérogénéité sémantique et syntaxique est tellement grande qu'elle aurait produit des complications plus profondes. Aussi voyons-nous une résolution plus intéressante et plus « vivante » dans la méthode appliquée dans ce travail.

II. 2. 2. Recours complémentaire à des informateurs

Nous avons déjà renvoyé à la difficulté de l'utilisation des dictionnaires qui contiennent également des formules qui ne sont plus dans l'usage ou même, nous nous en sommes mise au courant évidemment, des locutions que les utilisateurs de l'une ou l'autre langue ne connaissent pas ou ils ne les ont jamais entendues dire. C'est pour cette raison que nous tenions pour nécessaire de recourir aux informateurs – donc aux Français et aux Hongrois natifs qui pouvaient nous fournir des informations les plus solides sur ce phénomène – par une enquête linguistique, par le remplissage d'un questionnaire dans les deux langues dont les échantillons se trouvent dans les annexes.

En outre, il était inévitable de faire deux enquêtes sur les expressions en langue hongroise. Le premier questionnaire se base sur les phrasèmes des ouvrages, mais dont la quantité ne nous a pas satisfaite, dès lors qu'elle ne pouvait pas suffisamment démontrer la richesse du domaine phraséologique de cette langue, sans parler des lacunes apparaissant dans l'analyse contrastive. Ainsi avons-nous essayé de recueillir encore des manifestations typiques et fréquemment utilisées à l'aide des locuteurs même, de la télévision et de nos propres connaissances linguistiques. C'est ce que contient le deuxième sondage.

II. 3. Démarche suivie : combinaison d'une démarche onomasiologique et d'une démarche sémasiologique

Il existe deux stratégies d'analyse : l'approche onomasiologique et l'approche sémasiologique. La première part de l'idée, du « contenu » et cherche les formes, les « contenants » qui y sont attribués, tandis que la deuxième exprime exactement le procédé inverse : c'est la forme qui correspond au point de repère et les idées au point d'arrivée.

Ce seront les caractéristiques de la démarche onomasiologique qui nous apparaissent les plus évidentes pour notre propos. C'est que dans le domaine de la phraséologie, nous tentons de dévoiler les rapports entre dénnotations (globalité) et connotations (application), pour savoir quelles sont des raisons sémantiques qui motivent la naissance de telle ou telle forme.

Par contre, il est indispensable d'examiner les expressions du point de vue sémasiologique aussi ; ce sont les deux démarches ensemble qui donnent une analyse complète et pertinente. Cette combinaison sera observable d'une façon univoque dans la catégorisation bâtie, étant donné que la sélection du verbe « avoir » et ses moules a suivi la méthode sémasiologique, mais le fil conducteur était également représenté par l'onomasiologie dans l'établissement des groupements.

II. 4. Méthode adoptée pour analyser les données

Utiliser un système de classification nous a permis de structurer les données et donc de pouvoir tirer des informations qui n'a pas pu apparaître autrement. De cette façon, nous avons pu bénéficier d'une vision globale et de celle s'étendant sur les détails, sur les nuances en même temps. Même l'être humain semble fonctionner sur des modèles qui sont des simplifications de la réalité mais qui sont censés résumer l'essentiel de l'information dont nous avons besoin pour vivre.

Après avoir obtenu donc la typologie exposant les moules sémantiques des Npdc dans les structures en somme, nous avons pénétré dans l'intérieur des figures pour étudier minutieusement les rôles symboliques des Npdc, les syntaxes apparues dans des classes en question et les constructions sémantiques de chacune des phrasèmes. A la fin de chaque catégorie, nous avons donné également un résumé sur les équivalents de l'autre langue pour mettre en évidence les convergences et divergences éventuellement émergées.

En fin de compte, nous avons analysé les résultats des catégories des deux langues en utilisant les mêmes démarches.

III. Analyse et traitement des données

III. 1. Approche onomasiologique : à quoi servent les expressions avec Npc?

III. 1. 1. Expressions figées contenant le verbe « avoir » et un ou plusieurs Npdc dans la langue française

Nous avons trouvé les expressions énumérées ci-dessous dans plusieurs ouvrages et dictionnaires : A. Rey – S. Chantreau : *Dictionnaires des Expressions et Locutions* (1997); C. Duneton : *La puce à l'oreille. Les expressions populaires et leurs origines* (1985) ; P. Guiraud : *Les locutions françaises* (1961); B. Lafleur : *Dictionnaire des locutions idiomatiques françaises* (1991); M. Rat : *Dictionnaire des expressions et locutions traditionnelles* (1999) ; P. Vigerie : *La symphonie animale. Les animaux dans les expressions de la langue française* (1992).

| Dysfonctionnements corporels | Capacités, qualités, défauts | Comportements actifs ou passifs vis-à-vis d'autrui | Propriétés typiques permettant de caractériser un individu | Descriptions des états physiques ou moraux |
|-------------------------------|--|--|--|---|
| avoir un chat dans la gorge | Capacités, qualités | Comportement actif | avoir un bandeau sur les yeux | avoir l'estomac dans les talons |
| avoir un cheveu sur la langue | avoir le compas dans l'œil | avoir qqn dans le nez | avoir un poil dans la main | avoir un nœud dans la gorge |
| avoir des mains de beurre | avoir de l'oreille | avoir qqn aux fesses | avoir les chevilles qui enflent / gonflent | avoir un bœuf sur la langue |
| | avoir du nez | avoir qqn à l'estomac | avoir la tête près du bonnet | avoir les yeux qui sortent de la tête |
| | avoir la main | avoir une dent contre qqn | avoir du poumon | avoir qqch sur le bout de la langue / sur le bord des lèvres / sur les lèvres |
| | avoir des doigts | avoir qqn sur les bras | avoir de l'estomac | avoir le cœur dans la gorge |
| | avoir de la tête | avoir qqn à dos | avoir du cœur | avoir un trou à l'estomac |
| | avoir le cœur sur la main | avoir qqn sur le poil | avoir un cœur d'artichaut | avoir un verre dans le nez |
| | avoir du plomb dans la tête / dans la cervelle | Comportement passif | avoir quelque chose dans le ventre | avoir des grenouilles dans le ventre |
| | avoir la tête sur les épaules | avoir qqn à l'œil | avoir du cœur au ventre | avoir la dent |
| | avoir le cœur sur la bouche | avoir l'œil sur qqn / qqch | avoir du jus de navet dans les | avoir les glandes |

| | | | | |
|--|---|----------------------------|-------------------------------------|--|
| | | | veines | |
| | avoir la parole à la main | avoir des yeux dans le dos | avoir du sang dans les veines | avoir les foies (blancs) |
| | ne pas avoir sa langue dans sa poche | | avoir du sang de navet | avoir ses nerfs |
| | avoir le cœur sur les lèvres | | ne pas avoir les yeux dans sa poche | avoir les nerfs en boule / en pelote / à fleur de peau |
| | Défauts | | avoir du beurre sur la tête | avoir des fourmis dans les jambes |
| | avoir une araignée dans la tête / dans le cerveau | | | n'avoir plus de jambes |
| | avoir un (petit) vélo dans la tête | | | avoir la puce à l'oreille |
| | avoir du yaourt dans la tête | | | avoir qqch entre les oreilles |
| | avoir un pois chiche / petit pois dans la tête | | | avoir le couteau sur la gorge |
| | avoir un cœur de glace / de pierre / de marbre | | | avoir le cœur au bord des lèvres |
| | | | | avoir l'eau à la bouche |
| | | | | avoir cul par-dessus tête |
| | | | | avoir le cœur / le foie en marmelade |
| | | | | avoir les reins en compote |
| | | | | avoir la peur au ventre |
| | | | | avoir les jambes en coton / en pâté de foie |
| | | | | ne pas avoir les mains dans les poches |
| | | | | avoir les yeux plus grands (gros) que le ventre |
| | | | | n'avoir que la peau sur les os |

Nous avons essayé de créer une classification renfermant cinq grandes catégories, notamment :

1. des expressions qui portent l'idée du dysfonctionnement corporel ;
2. des formules qui renvoient aux capacités, qualités ou défauts humains. Par conséquent, cette classe a deux sous-classes reflétant les deux extrêmes opposants : les capacités et les qualités qui donnent un « plus » à l'individu, et les défauts qui peuvent être évalués comme dévalorisations chez l'homme ;
3. des locutions désignant des comportements différents entre humains : lorsqu'il s'agit d'une attitude actionnelle, nous pouvons parler d'un comportement actif ; dans le cas où nous sommes plutôt témoin d'une conduite situationnelle, nous pourrions l'appeler comportement passif ;
4. des phrasèmes qui indiquent des propriétés, des caractéristiques typiques de l'individu ;
5. des figures qui décrivent un état physique ou psychique.

La distribution des formes dans les différentes classes était loin d'être évident. Nous avons dans la liste quelques locutions qui devraient être adaptées à plusieurs catégories.

► Les expressions retraçant le courage pourraient convenir à la fois à la classe des qualités et à celle des propriétés typiques. Nous les avons pourtant regardées comme propriétés car à nos yeux, elles ont une valeur plus forte de caractéristique que de qualité.

► Les expressions *avoir une araignée dans la tête / dans le cerveau, avoir un petit vélo dans la tête, avoir du yaourt dans la tête*, elles impliquent à la fois le dysfonctionnement corporel et le défaut de l'individu. Nous ressentons plus fort l'appartenance de ces images au deuxième groupe (défaut mental – dysfonctionnement corporel).

► De même : est-ce que *des mains de beurre* comptent parmi des dysfonctionnements ou parmi des défauts ? Dans ce cas, nous pouvons plutôt parler du dysfonctionnement.

Ce que nous voyons comme différence entre ces deux classements, c'est que le premier transmet l'idée de « physique », pendant que le deuxième suggère celle de « psychique ».

► *Avoir les jambes en coton / en pâté de foie* : selon des conditions différentes, cette formule peut appartenir aux groupes du dysfonctionnement, de la propriété typique ou de la description d'un état. Les jambes, qui sont « constituées » d'une matière molle, ne doivent pas bien fonctionner. Si la locution décrit la faiblesse, le manque de vigueur généraux, elle pourra caractériser la personne. Par contre, dans le cas où cette faiblesse apparaîtrait à cause d'une fatigue éventuelle, actuelle, ce sera une description d'état. Nous en tenons pour le plus probable cette dernière possibilité.

► *Avoir du beurre sur la tête* : est-ce que nous pouvons caractériser une personne par ce qu'elle est couverte de crimes ou c'est une description ? A notre avis, nous utilisons plutôt cette séquence pour caractériser quelqu'un.

► *Ne pas avoir les yeux dans sa poche* : est-ce un comportement ou une caractéristique ? Si c'est un comportement, est-il actif ou passif ? Nous pensons que la curiosité peut être les deux. Mais le comportement est généralement en relation avec la situation actuelle ou une autre personne concrète, tandis que la caractéristique est constante. Dans cette perspective, la curiosité est constante aussi.

Analysons chaque catégorie à part dans ce qui suit. Chacune des classes a un tableau à trois colonnes : la première colonne renferme évidemment les phrasèmes français rangés dans le groupement en question ; dans la deuxième, nous avons installé les formes équivalentes hongroises dont la traduction française se retrouve dans la troisième partie.

Il est encore à y ajouter que nous n'avons noté comme équivalents hongrois, là où c'était possible, que des phrasèmes comportant le verbe *avoir* et qui contiennent – bien entendu – des Npdc.

III. 1. 1. 1. Dysfonctionnements corporels

| Expressions françaises | Équivalents hongrois | Traduction des expressions |
|-------------------------------|------------------------|-----------------------------------|
| avoir un chat dans la gorge | be van rekedve | être enrroué |
| avoir un cheveu sur la langue | selypít, pöszén beszél | zézayer, parler zézayant |
| avoir des mains de beurre | lyukas a marka | avoir un trou au creux de la main |

Le nombre de ces expressions est très restreint. L'idée métaphorique d'un animal ou d'une autre partie du corps localisés dans de différentes parties du corps comme celle de l'identification de la « matière » de la partie du corps à une autre matière, qui empêchent le « bon fonctionnement » de ces organes et de ces membres, sont assez flagrantes dans toutes les images offertes.

Gorge, langue, main – toutes ces parties du corps sont fréquemment utilisées dans la vie quotidienne. La gorge et la langue ont un grand rôle dans le processus de la parole : la gorge « participe » à la phonation, à la production des sons et de la voix, et la langue, entre autres, à la prononciation, à la formulation des sons. La main est le symbole général du travail, de diverses actions. Ce qui nous manque de cette catégorie, est l'apparition des jambes et des pieds puisque ce sont encore eux qui remplissent une fonction importante de chaque jour.

En ce qui concerne le premier cas, il s'agit d'une localisation d'une réalité dans la partie du corps. Il est remarquable que nous mettions l'animal à l'intérieur de la gorge – la gorge elle-même se situe à l'intérieur du cou à l'égal des cordes vocales. La raison doit résider dans ce que la voix rauquée « vient » de la gorge, en faisant allusion au ronronnement du chat.

Dans l'autre phrasème (*avoir un cheveu sur la langue*), la figure de l'objet léger installé sur l'organe est tout à fait claire. Puisque le cheveu a pour « fonction » ici le dérangement de la langue dans le processus de la prononciation des sons.

La troisième locution se révèle divergente dans la structure : il n'est plus question d'une localisation. C'est le complément du nom des mains qui modifie le sens de l'unité entière et spécialise l'état du membre, ce qui nous explique la source du dysfonctionnement. En effet, la matière molle et glissante gêne la préhension, les actes du travail des mains ; et si ce sont les mains même qui sont du beurre, elles seront tout à fait bloquées.

Les équivalents hongrois montrent une grande différence. Quant à la dernière paire, les deux constructions divergent complètement, car dans la langue hongroise, nous employons une autre image pour traduire le même fait. Pour les phénomènes de la voix rauque et de la prononciation déficiente – qui reflètent une « faute » naturelle apparaissant derrière l'image –, le hongrois ne possède pas d'expressions figées.

III. 1. 1. 2. Capacités, qualités, défauts

| Expressions françaises | Équivalents hongrois | Traduction des expressions |
|---|---|---|
| Capacités, qualités | | |
| avoir le compas dans l'œil | jó szeme / szemmértéke van | avoir un bon œil / une bonne mesure d'œil |
| avoir de la tête | van esze ; eszes ; agyas ; éles esze van | avoir de l'esprit / du cerveau ; avoir de l'esprit tranchant |
| avoir de l'oreille | jó füle van | avoir une bonne oreille |
| avoir du nez | jó orra / szimata van | avoir un bon nez / un bon flair |
| avoir la main | ügyes keze van | avoir une main habile |
| avoir des doigts | jó keze van | avoir une bonne main |
| avoir la parole à la main | helyén van a nyelve | avoir la langue à sa place |
| avoir le cœur sur la main | bőkezű | avoir une main vaste |
| avoir du plomb dans la tête / dans la cervelle | helyén van az esze | avoir l'esprit à sa place |
| avoir la tête sur les épaules | helyén van az esze | avoir l'esprit à sa place |
| avoir le cœur sur la bouche | ami a szívéen, az a száján | ce qu'il a sur le cœur, a sur la bouche |
| ne pas avoir sa langue dans sa poche | helyén van a nyelve | avoir la langue à sa place |
| avoir le cœur sur les lèvres | ami a szívéen, az a száján | ce qu'il a sur le cœur, a sur la bouche |
| Défauts | | |
| avoir une araignée dans la tête / le cerveau | féleszű ; eszetlen ; agyatlan | avoir une moitié d'esprit ; ne pas avoir d'esprit / de cerveau |
| avoir un (petit) vélo dans la tête | féleszű ; eszetlen ; agyatlan | avoir une moitié d'esprit ; ne pas avoir d'esprit / de cerveau |
| avoir du yaourt dans la tête | káposztalé / víz van a fejében | avoir de la saumure de choucroute / de l'eau dans la tête |
| avoir un pois chiche / un petit pois dans la tête | borsónyi / mákszemnyi agya van | avoir une cervelle de petit pois / de grain de pavot |
| avoir un cœur de pierre / de marbre / de glace | kő van a szíve helyén / kőszívű ; keményszívű | avoir une pierre à la place du cœur ; avoir un cœur de pierre / un cœur dur |

Ce groupe contient déjà une quantité significative de tournures. Il est également à noter que davantage de phrasèmes expriment des capacités et des qualités que des défauts.

Nous avons déjà mentionné que les qualités donnent un « plus » à l'individu et les défauts le marquent par un « minus ». Par suite, le premier sous-groupe englobe l'excellence de la personne dans un certain domaine alors que les expressions du deuxième sous-groupe décrivent un manque, une insuffisance, une imperfection – nous dirions morale ou psychique – en quelque chose.

Les Npdc présentent une variété très étendue : *œil, tête, oreille, nez, main, doigt, bouche, cervelle, épaule, lèvres*. Essayons de découvrir quelle est l'inspiration de leur utilisation. L'œil y émerge sans doute à cause de son rôle symbolique de « vue, perception ». La tête renvoie, dans chaque cas, au cerveau en tant que boîte osseuse de l'organe de la raison. Par suite, cette partie – « remplie » ou « vide » - indique la force ou la

faiblesse de la faculté intellectuelle de quelqu'un. Quant à l'oreille, il s'agit du symbole de l'ouïe musicale tandis que le nez désigne l'intuition. Lorsque nous découvrons la main et le doigt dans la construction avoir + Npdc, ils expriment l'habileté manuelle ; par contre, dès qu'une autre partie du corps est installée sur la main, celle-ci reçoit un autre sens, en fonction du genre de l'autre membre. *La parole à la main* veut dire « parler avec facilité » - mais quelle est la relation entre facilité et main ? Nous n'avons trouvé aucune référence à ce phénomène, il nous semble cependant que la main soit présente dans cette forme comme symbole de la prise de possession. *Le cœur sur la main* signifie la générosité : dans ce cas, la main se trouve comme métaphore des actions et le cœur comme celle des affections. Assemblant les deux significations, nous voyons que l'image reflète l'apparition des affections dans les actes. *Le cœur sur la bouche* et *le cœur sur les lèvres* nous fournissent des figures très proches, puisque les lèvres font en effet partie de la bouche. En revanche, ces deux expressions ont des sens différents. Dans la première séquence, le cœur symbolise les sentiments et la bouche l'organe de la parole ; dans la deuxième, l'organe situé dans la poitrine traduit une sensation, notamment le dégoût. En dernier lieu, la langue se trouve dans sa fonction, comme l'organe de la parole.

Les locutions des **capacités** et des **qualités** ne sont pas syntaxiquement homogènes, en d'autres termes elles ne constituent pas un seul moule syntaxique. Des structures attestées : avoir + Npdc, avoir + N + localisation + Npdc, avoir + Npdc + localisation + N ou avoir + Npdc + localisation + Npdc, dont la troisième est signalée par une seule expression. Nous pouvons observer que les aptitudes physiques et psychiques sont présentes dans une proportion égale ; par contre, ce mélange n'est pas le résultat du mélange des constructions syntaxiques : il n'est pas possible de dire que telle ou telle structure indique telle ou telle sorte d'excellence en général. Le premier arrangement par exemple, bien qu'il décrive dans la plupart des cas une qualité physique (*avoir la main*), « s'ouvre » envers les qualités psychiques aussi (*avoir de la tête*). De la même manière, les exemples du deuxième moule syntaxique dessinent la qualité corporelle (*avoir le compas dans l'œil*) et la qualité intellectuelle (*avoir la parole à la main ; avoir du plomb dans la tête / dans la cervelle*).

En ce qui concerne la quatrième construction, elle affleure comme exception : nous tombons uniquement sur la supériorité morale (*avoir le cœur sur la main ; avoir la tête sur les épaules ; avoir le cœur sur la bouche ; avoir le cœur sur les lèvres*). Dans cette solution, ce sont les symboles des deux Npdc et leur relation l'un avec l'autre qui font apparaître quelquefois approximativement la signification dans l'image employée. Prenons pour exemple *avoir le cœur sur la bouche*. Le cœur est le siège des sentiments, des émotions dans ces cultures (française et hongroise) et la bouche le symbole, l'organe de la parole aussi. Lorsque le cœur se retrouve sur la bouche, autrement dit les sentiments sont déplacés sur la surface de la bouche où la parole se réalise, cela veut dire que la personne met en scène ses sentiments dans sa parole, elle ne cache rien, elle dit tout ce qu'elle pense, tout ce qu'elle ressent.

Le « représentant » de la troisième composition (*ne pas avoir la langue dans sa poche*) se trouve dans les cadres de la moralité.

Donc, l'existence des moules syntaxiques n'entraîne pas l'existence de leurs moules sémantiques appropriés à part. Mais il existe toujours des exceptions comme c'est le cas des phrasèmes contenant des parties du corps installées dans des autres parties du corps dans cette sous-catégorie.

Nous voudrions encore attirer l'attention sur la locution *avoir du plomb dans la tête / dans la cervelle*. Nous tenons la figure pour intéressante. Nous avons des difficultés de trouver la liaison de la matière dure et lourde à la raison. Le plomb est généralement le symbole de la lourdeur et rattaché aux armes à fusil puisque leurs balles à employer sont du

plomb. Ce métal remplace le cerveau par un procédé métaphorique. Mais lorsque le cerveau « fonctionne » bien, pourquoi est-il du plomb ? Est-ce que cette matière veut symboliser la lourdeur du cerveau rendue par la multitude de pensées, des idées ?

Les locutions de l'autre langue utilisent souvent le qualificatif *jó (bon)* pour marquer un meilleur fonctionnement que d'habitude : nous le découvrons presque chaque fois dans les unités qui renvoient à la physique (*jó szeme van – avoir un bon œil ; jó füle van – avoir une bonne oreille*) et parfois dans celles reflétant l'excellence psychique (*jó orra van – avoir un bon nez*). Ce phénomène exclut déjà la similitude des formes des deux langues dans ces cas : le français ne qualifie pas la partie du corps mais il « dévoile » que cette personne possède le membre en question ou bien elle le possède déplacé dans une autre partie du corps. En revanche dans la langue hongroise, il s'agit de la qualification de la partie du corps par un adjectif qui désigne sa valeur plus haute. Par rapport aux qualités morales, nous ne pouvons pas parler d'une cohérence syntaxique : l'« existence » de la partie du corps, la qualification par un adjectif, la localisation se mélangent (*van esze / eszes – avoir de l'esprit ; éles esze van – avoir de l'esprit tranchant ; bőkezű – avoir une main vaste ; helyén van az esze – avoir l'esprit à sa place*).

Les formes de **défauts** éclaircissent également des imperfections. Cette sous-classe se distingue cependant de la première catégorie intitulée « dysfonctionnements corporels » par ce que cette dernière – comme son titre le montre – se borne à un mauvais fonctionnement de la partie du corps nommée, pendant que ce sous-groupe nous rapproche des expressions de l'imperfection mentale, morale ou sentimentale. Une preuve pour cela que les locutions installées dans cette sous-classe sont, dans la majorité, en rapport avec la tête et une seule formule utilisant le cœur.

Puisque la tête est le symbole de la pensée, de la raison, des réflexions et du psychisme en règle générale. En effet, c'est le cerveau qui s'acquitte de ces fonctions : la tête apparaît alors ici par un procédé métonymique car elle est la boîte osseuse (contenant) du cerveau (contenu). Par conséquent, c'est exactement le remplacement du cerveau par un objet qui suscite le « défaut de la tête ». Si cette substitution se fait par un petit objet, elle symbolisera la tête vide.

Le cœur est le symbole général des sentiments, des émotions, des affections tendres – au moins dans les cultures examinées – lesquels le rendent toujours « chaud ». Ainsi, la dureté et la froideur, la rigidité peuvent évoquer « l'insuffisance » de cet organe.

Les quatre premières séquences n'appartiennent pas seulement au même champ sémantique mais à la même structure syntaxique aussi : la localisation d'une réalité dans la tête. Comme nous l'avons mentionné ci-dessus, il s'agit du remplacement du cerveau par un objet, ce qui enveloppe l'idée du vide de la tête, de l'absence de l'organe des réflexions. *Avoir une araignée dans la tête / dans le cerveau* – qui a d'ailleurs une variante *avoir une araignée au plafond / dans le plafond* – nous donne une image de la tête vide ; vraisemblablement de la tête tellement vide que même une araignée peut y tisser sa toile.

Avoir un vélo / un petit vélo dans la tête : cette forme est encadrée par des confusions. Nous n'avons trouvé aucune explication, aucune précision relativement à sa signification, outre « être un peu fou » du dictionnaire d'Alain Rey [REY97, p. 900]. Par contre, au cours de notre enquête menée parmi des Français natifs, nous avons rencontré encore d'autres significations prêtées à cette expression : selon certaines personnes, elle a le même sens que l'expression précédente, alors « être fou ». Araignée et vélo. Elle suggère plutôt une différence dans le domaine des réflexions. D'autres locuteurs lui ont donné un sens de raisonnement ou un sens où quelqu'un a beaucoup d'idées, beaucoup de projets dans la tête. Et finalement, des gens l'utilisent pour une personne qui ne réfléchit pas du tout, et

exactement pour l'inverse aussi : pour la personne qui ne cesse de penser, quand « quelque chose lui trotte dans la tête ». Qu'est-ce qu'il veut dire alors, ce phrasème ? Si nous regardons à la fois la métaphore fournie et les variations de la valeur sémantique, c'est le fait de trop de réflexions qui nous convient le plus. A notre avis, la bicyclette est identique à la roue dentée dans le symbolisme : celle-ci fonctionne sans arrêt, et également le vélo, il n'arrête jamais lorsque nous utilisons les pédales. Donc, nous pourrions dire que les idées « pédalent » dans la tête c'est pour cela que nous n'arrêtons pas de réfléchir. Mais dans ce cas : s'agit-il vraiment d'un défaut ?

Les figures des deux autres séquences de la même construction sont assez claires. Le yaourt dans la tête, autrement dit une matière molle à la place du cerveau amène évidemment à un défaut. De même, le pois chiche ou le petit pois dans la tête se réfèrent à l'imperfection de l'organe de pensées. Ici, les deux sortes de légume, qui sont en effet les graines des plantes, font allusion à la petite taille, à la petite capacité de la cervelle. Selon Rey [REY97, p. 745] : « L'image initiale est celle du grelot qui va et vient dans une tête vide. »

Avoir un cœur de glace / de pierre / de marbre : l'expression possède une structure différente des autres ; le Npdc a un complément du nom qui modifie son sens. Le cœur, qui est normalement « rempli » de sentiments tendres, a toujours une haute température. Le fait que cet organe soit « fabriqué » d'une matière dure et froide, aboutit à la perte des sentiments, à l'insensibilité.

Analysons les expressions hongroises ajoutées. Pour les deux premières manifestations, le hongrois tient plusieurs variantes aussi avec celle du manque d'organe des réflexions. Par contre, ce n'est pas la tête qui est attribuée à ce phénomène mais des désignations plus précises telles que le cerveau et l'esprit. Ces organes sont accompagnés d'un suffixe privatif *-atlan*, *-etlen* qui se retrouve dans la langue française sous forme de la préposition *sans* : *eszetlen* (*ne pas avoir d'esprit, sans esprit*), *agyatlan* (*ne pas avoir de cerveau, sans cerveau*). La troisième unité intègre bien d'une façon transparente l'image de l'imperfection, du défaut (*féleszű* – *avoir une moitié d'esprit*).

Le troisième exemple avec du yaourt retrace la même métaphore avec la même syntaxe, en utilisant cependant d'autres liquides situés à la place du cerveau : *káposztalé / víz van a fejében* (*avoir de la saumure de choucroute / de l'eau dans la tête*).

Les trois autres types montrent une analogie sémantique mais pas forcément syntaxique entre les langues. La marque de la petitesse du cerveau se fait voir dans le hongrois aussi au moyen des graines (*borsónyi / mákszemnyi agya van* – *avoir une cervelle de petit pois / de grain de pavot*). L'insensibilité est exprimée de la même façon, concernant également la syntaxe : *kőszívű* – *avoir un cœur de pierre*, mais l'autre variation indique tout simplement la dureté par l'adjectif (*keményszívű* – *avoir un cœur dur*) ; nous trouvons encore une séquence dans laquelle la pierre remplace le cœur à l'aide d'une structure de localisation : *kő van a szíve helyén* (*avoir une pierre à la place du cœur*).

III. 1. 1. 3. Comportements actifs ou passifs vis-à-vis d'autrui

| Expressions françaises | Équivalents hongrois | Traduction des expressions |
|------------------------------|--|--|
| Comportements actifs | | |
| avoir qqn dans le nez | begyében van vki | avoir qqn dans le jabot |
| avoir qqn aux fesses | a fenekében van vki ; a sarkában van vki | avoir qqn aux fesses ; avoir qqn dans les talons |
| avoir qqn à l'estomac | megfélemlít | intimider |
| avoir une dent contre qqn | orrol vkire ; feni a fogát vkire | faire le nez pour qqn ; affiler la dent pour qqn |
| avoir qqn sur les bras | a nyakán van vki | avoir qqn sur le cou |
| avoir qqn sur le poil | a nyakán van vki | avoir qqn sur le cou |
| avoir qqn à dos | a nyakán van vki | avoir qqn sur le cou |
| Comportements passifs | | |
| avoir qqn à l'œil | rajta van a szemre | avoir l'œil sur qqn / qqch |
| avoir l'œil sur qqn / qqch | rajta van a szemre | avoir l'œil sur qqn / qqch |
| avoir des yeux dans le dos | háttul is van szemre | avoir des yeux même derrière |

Comportement actif ou passif vis-à-vis d'autrui : l'homme est foncièrement un être social ; il est toujours en contact avec d'autres gens. Les uns, il les tient pour sympathiques et les autres, pour antipathiques. Du fait psychologique, nous produisons toujours de certains sentiments envers les autres. Déjà à première vue de quelqu'un, un sentiment basique se forme en nous-même lequel se consolide ou change à travers la connaissance de cette personne. Ce phénomène peut être influencé aussi par une certaine action, un geste de cet individu qui provoquera notre réaction, notre comportement. Ce comportement sera positif ou négatif, actif ou passif.

Pour cette raison, la présente classe est également subdivisée en deux sous-classes. Nous avons appelé « comportement actif » la sous-catégorie des expressions qui indiquent une conduite accompagnée d'une action, autrement dit qui est en une relation directe avec une autre personne. Le sous-groupe de « comportement passif » attire le contraire : il s'agit d'un rapport indirect.

Les Npdc apparaissant dans ces locutions sont métaphoriquement associés à divers comportements. Le nez et la dent renvoient à l'intolérance, à la rancune à propos de quelqu'un. Les fesses englobent le secteur entier de derrière du corps humain, le dos par métonymie. L'estomac fait vraisemblablement le portrait d'un trou sombre et de l'organe réel en même temps. Le poil entre en scène ayant la valeur de la peau. Les yeux désignent la vigilance, l'attention et la surveillance tandis que les bras et le dos sont rattachés à la charge. Le second se profile aussi comme la partie du corps réelle. Ces associations métaphoriques sont généralement en corrélation avec les rôles symboliques : les yeux – perception, attention ; la dent – agressivité ; le dos – fait de porter des fardeaux. Quant aux bras, ce n'est pas tout à fait évident : ils sont le symbole des activités, des actions, du travail ; par conséquent, celui du port de charge aussi.

On ne dévoile pas une grande variété de structures syntaxiques : avoir + N + localisation + Npdc ; avoir + Npdc ; avoir + Npdc + localisation + Npdc. Il est à remarquer que, dans tous les cas, l'expression contient deux actants libres, notamment le premier actant – qui est le sujet grammatical – et l'autre soit le deuxième (*avoir qqn dans le nez ; avoir qqn à l'œil*) soit le troisième actant (*avoir une dent contre qqn ; avoir l'œil sur qqch*)

de la construction. A l'exception de la composition *avoir des yeux dans le dos* dans laquelle ces deux derniers actants sont concrets et figés.

Le phénomène de la localisation est évident : *avoir qqn dans le nez* – à l'espace intérieur, ce qui doit être troublant ; *avoir qqn sur les bras* – l'emploi de la surface car l'homme porte de la charge sur la surface des bras et pas à l'intérieur. Dans la séquence *avoir qqn à l'œil*, nous pourrions traiter l'introduction de « à » comme l'abréviation de l'expression *à l'horizon de l'œil*, plus précisément avoir qqn toujours à l'horizon de l'œil pour pouvoir le surveiller. *L'œil sur qqn* offre l'idée d'attacher l'œil à une personne, de le clouer sur cet individu ; de cette façon, la surveillance est toujours possible. *Qqn aux fesses* dessine la proximité la plus proche possible de nous, comme si cet individu pénétrait déjà dans notre corps. *Qqn à l'estomac* : à l'intérieur de l'organe pour donner la métaphore d'être mangé. La localisation de *qqn à dos* est elle-même une locution figée. *Une personne sur le poil* semble également logique, les coups reçus d'elle s'opèrent sur la surface de la peau. Nous avons souvent réfléchi pourquoi les Français disent *dans le dos* lorsqu'une chose se trouve sur la surface du dos ou une personne est derrière eux. Pourtant, ces réalités ne siègent pas à l'intérieur. Pour le comprendre, il faut tout d'abord savoir que c'est également une forme fixe. D'autre part, cette préposition mériterait plus d'analyse sémantique fine, à savoir, elle n'illustre pas toujours l'espace intérieur par un glissement.

En ce qui concerne le nez, nous nous donnons de la peine à le mettre en contact avec le sens du phrasème. Le fait de chercher la solution dans le rôle symbolique de cet organe, n'aboutit à rien. Lorsque une personne *a qqn dans le nez*, elle ne le supporte pas. En revanche, examinant les rôles symboliques du nez, nous n'avons trouvé des indications que pour le flair, l'intuition, la perception, la curiosité, l'indiscrétion, le mépris, la proximité, le mensonge. Aucune de ses références ne convient à l'intolérance de la présence d'une personne. Rey explique cette utilisation de la manière suivante [REY97, p. 628] : « [...] La valeur symbolique liant les cavités du corps au mépris est sans doute d'origine sexuelle. » - ce qui doit être exact pour *avoir au cul / dans le cul*. Nous croyons cependant ne pas pouvoir parler des synonymes à propos du mépris et de l'intolérance. Quand nous traitons quelqu'un avec dédain, nous le « jugeons indigne de considération, d'estime, d'attention » [DIC97, p. 265] tandis que ne pas supporter une personne, c'est « ne pas tolérer sa présence, son attitude » (idem, p. 409).

En plus, les cavités du nez et la sexualité ? Nous ne sommes pas sûre que ce soit la bonne interprétation. Nous examinerions la question plutôt d'un autre point de vue : du point de vue de la respiration. La respiration est une condition vitale indispensable. Sans cette fonction, les êtres vivants ne savent pas vivre. Le nez joue un rôle important dans ce processus puisque c'est cet organe à travers lequel nous absorbons de l'oxygène et rejetons du gaz carbonique. Alors, si quelque chose se trouve dans les cavités du nez, elle empêchera le processus naturel de respiration : voilà pourquoi nous ne supportons pas, ne tolérons pas la présence de quelque chose, de « quelqu'un » dans les canaux où les fonctions vitales se déroulent.

De toute façon, il faut avouer que nous ne comprenons pas pourquoi le rôle symbolique « mépris » des cavités est sans doute d'origine sexuelle : normalement, nous établissons une relation sexuelle avec quelqu'un que nous aimons, et pas avec quelqu'un que nous méprisons.

Ayant qqn à l'estomac, nous l'intimidons. Car les sens « poitrine, cœur, esprit, intelligence » de cet organe sont déjà tombés en désuétude ou absorbés par le cœur [REY97, p. 374], et il se manifeste uniquement comme organe de la digestion, la formule mentionnée est principalement en rapport avec cette fonction. Digestion et intimidation ? Nous avons l'impression d'avoir affaire ici à l'organe « multidimensionnel ». D'une part,

l'estomac est une cavité noire, ce qui peut intimider quelqu'un qui sera enfermé là-bas. Donc, la référence à cette action peut être employée comme menace. D'autre part, la locution renferme le symbolisme de l'échelle hiérarchique aussi, qui est généralement marqué sur les caricatures par la différence de taille des personnages. Ainsi peint même notre image la petitesse de taille de la personne que quelqu'un d'autre peut mettre à son estomac, peut manger (la même figure se retrouve dans *On ne te mangera pas*, pour encourager une personne intimidée et apeurée). L'échelle hiérarchique indique ici le pouvoir de la possibilité pour faire mal à quelqu'un. Il se peut aussi que la métaphore remonte à la nature animale où les animaux plus forts tue et / ou mangent les animaux plus faibles.

Avoir qqn aux fesses : en suivant une personne, nous sommes toujours derrière elle. L'image a l'air d'être claire. La formule traduit le dérangement que quelqu'un provoque par sa conduite, par ce qu'il est toujours là, après l'autre personne. Ce secteur du corps doit indiquer tout le derrière du corps, par un processus métonymique, plus exactement la partie pour le tout, puisque les fesses se situent en arrière. L'utilisation de l'espace est en raison de marquer la plus grande proximité comme si l'autre personne était sur le point de pénétrer dans notre corps.

Avoir une dent contre qqn : une rancune gardée à une personne à l'égal de garder les souvenirs agressifs – car la dent symbolise l'agressivité –, les souvenirs d'une dispute, d'un affront si longtemps que les dents dans la bouche.

Avoir qqn sur les bras : la personne représente un fardeau, une charge qu'il faut porter sans arrêt sur nos bras.

Il reste encore deux unités, *avoir qqn à dos* et *avoir qqn sur le poil*. Elles sont des installations d'un être humain à l'intérieur et sur la surface des parties du corps, et elles traduisent les deux la tolérance de la présence, du comportement d'une autre personne. La première locution, « supporter l'hostilité de qqn », utilise de la façon logique le dos. En effet, cette partie renferme symboliquement le fait de supporter des coups et / ou des choses désagréables. A l'occasion de l'emploi de *poil*, nous ne pouvons pas parler d'un rôle emblématique comme dans le cas précédent. Puisque les métaphores du poil sont identiques à celles du cheveu, elles reflètent la proximité, la finesse, l'horripilation, la dispute, le combat – aucune de ces images ne correspond au sens de « devoir supporter qqn, les attaques de qqn ». D'après Rey [REY97, p. 740], le poil est la substitution de la peau humaine à propos des coups reçus.

Parmi les phrasèmes exprimant des **comportements passifs**, nous tombons également sur quelques métaphores impressionnantes. Nos réflexions à propos de ces formules ont été déjà développées.

Les formes de l'autre langue révèlent également quelques curiosités. Il est déductible en général, que les produits langagiers des deux langues de cette catégorie sont analogues. Ce sont les Npdc qui montrent parfois un écart significatif. Les constituants de *avoir qqn aux fesses* – *avoir qqn aux fesses / dans les talons* surgissent sous la même forme et valeur, excepté que le Npdc dans le synonyme hongrois est variable. Les unités de trois paires *avoir qqn dans le nez* – *avoir qqn dans le jabot* (*a begyében van vki*) ; *avoir qqn sur les bras* aussi bien que *avoir qqn sur le poil* – *avoir qqn sur le cou* (*a nyakán van vki*) sont sémantiquement et syntaxiquement homogènes ; la seule différence apparaît dans le domaine des parties du corps. Par surcroît, nous rencontrons un nom de membre animal : le jabot, qui remplace l'appellation de l'estomac humain. Nous avons cité cette formule car, à notre escient, elle est la seule expression avec le verbe *avoir* qui signifie l'intolérance d'une personne. Dans l'autre paire, nous découvrons le cou au lieu des bras. Nous n'avons trouvé

aucun éclaircissement pour ce changement. Mais pour nous, l'image du phrasème contenant le cou fait allusion aux petits enfants qui veulent toujours grimper sur les bras des parents, en se tenant à leur cou. En plus, le cou s'emploie également pour porter des fardeaux.

Avoir qqn à dos – avoir qqn sur le cou (a nyakán van vki) divergent dans le type d'installation de la personne et dans le Npdc utilisé.

Avoir une dent contre qqn – faire le nez pour qqn ; affiler la dent pour qqn (orrol vkire ; feni a fogát vkire) où les éléments hongrois ne sont pas convenables à nos critères ; ils ne se composent pas d'un des moules du verbe « avoir ».

Pour *avoir qqn à l'estomac*, nous n'avons trouvé aucune expression figée dans la langue hongroise. Par conséquent, nous avons marqué le verbe *intimider (megfélemlít)* comme synonyme.

Avoir des yeux dans le dos – avoir des yeux même derrière (hátul is van szeme) : la partie du corps *dos* ne se dévoile pas concrètement dans l'unité hongroise, nous n'avons qu'un renvoi car le mot *derrière* désigne le même secteur du corps. Les deux autres expressions du comportement passif (*avoir qqn à l'œil ; avoir l'œil sur qqn / qqch*) ont des équivalents entièrement convergents : *avoir l'œil sur qqn / sur qqch (rajta van a szeme vkin / vmin)*.

III. 1. 1. 4. Propriétés typiques permettant de caractériser un individu

| Expressions françaises | Équivalents hongrois | Traduction des expressions |
|--|--|---|
| avoir un bandeau sur les yeux | hályog van a szemén ; szemellenzője van | avoir une cataracte sur l'œil ; avoir des œillères |
| avoir un poil dans la main | csak a száját tátja ; lógatja a lábát | ne faire qu'une bouche bée ; laisser pendre les jambes |
| avoir les chevilles qui enflent / gonflent | nagy arca lesz ; megnő az arca ; nagyon a fejébe szállt (a dicsőség) | le visage lui devient grand ; son visage s'accroît ; cela (la gloire) lui est monté tellement à la tête |
| avoir la tête près du bonnet | könnyen felforr az agyvize ; könnyen az arcába szökik a vér ; könnyen a fejébe száll a vér | l'eau du cerveau lui bout facilement ; le sang lui fuit facilement au visage ; le sang lui monte facilement à la tête |
| avoir du poumon | jó torka van | avoir une bonne gorge |
| avoir de l'estomac | szemtelen / arcátlan | ne pas avoir d'œil / de visage |
| avoir du cœur | vér van az ereiben (nem káposztalé) | avoir du sang dans les veines (et pas de saumure de choucroute) |
| avoir un cœur d'artichaut | állhatatlan / szeszélyes szíve van | avoir un cœur changeant / instable / capricieux |
| avoir quelque chose dans le ventre | ügyes / bátor | être habile / courageux |
| avoir du cœur au ventre | vér van az ereiben (nem káposztalé) | avoir du sang dans les veines (et pas de saumure de choucroute) |
| avoir du jus de navet dans les veines | káposztalé / víz van az ereiben | avoir de la saumure de choucroute / de l'eau dans les veines |
| avoir du sang de navet | káposztalé / víz van az ereiben | avoir de la saumure de choucroute / de l'eau dans les veines |
| avoir du sang dans les veines | vér van az ereiben (nem káposztalé) | avoir du sang dans les veines (et pas de saumure de choucroute) |
| avoir qqch dans le sang | a vérében van vmi | avoir qqch dans le sang |
| ne pas avoir les yeux dans | mindenbe beleüti az orrát | se frapper le nez dans tout |

| | | |
|-----------------------------|-------------------------------|--|
| sa poche | | |
| avoir du beurre sur la tête | vaj van a fején / füle mögött | avoir du beurre sur la tête / derrière l'oreille |

La présente catégorie renferme des particularités par lesquelles nous pouvons décrire un être humain. Ces propriétés sont présentes métaphoriquement dans les Npdc ou dans l'image globale fournie.

Reprenons à tour de rôle les membres entrant en scène ici. Les yeux sont attestés dans deux séquences, au prix de leurs rôles symboliques de clairvoyance et de vigilance. Le poil et la main se trouvent dans la même forme où la partie dominante est la main ; elle renvoie aux actions. Le cœur, le ventre et l'estomac ont pour fonction le courage lequel – ou son contraire – est également caractéristique à la veine et au sang. Par contre, le « moteur » du corps y apparaît comme le siège des affections, celui de l'amour aussi. En surcroît, nous pouvons remarquer l'emploi du sang pour désigner « la totalité ». Le poumon signale la voix par un remplacement métonymique. La tête désigne la vraie extrémité.

Une grande variété de la syntaxe s'étale devant nos yeux : avoir + Npdc ; avoir + N + localisation + Npdc ; avoir + Npdc + localisation + Npdc ; avoir + Npdc + complément du nom ; avoir + Npdc + localisation + N.

La première structure est reliée à trois expressions, notamment à *avoir du cœur*, *avoir du poumon* et *avoir de l'estomac*. L'association du sens à la forme, dans la première manifestation aussi bien que dans la troisième, semble évidente : le cœur et l'estomac interviennent ici au moyen de leur valeur historique de courage. L'homme *ayant du poumon* a une voix forte, ce qui s'explique probablement par son origine biologique. En dehors de l'épaisseur des cordes vocales et de l'ampleur de la glotte, l'intensité de la voix dépend encore de l'ampleur des poumons. Rappelons que c'est l'air sortant des poumons au cours de la respiration, qui fait vibrer les cordes vocales et qui conditionne l'augmentation ou la réduction de l'intensité de la voix.

Par rapport à l'installation d'un objet dans / sur un membre, à celle d'une partie du corps dans / sur une autre, nous avons quelques choses à élucider. *Avoir un bandeau sur les yeux* : à première vue, ce phrasème peut nous tromper puisqu'il a l'air d'appartenir aux expressions des dysfonctionnements corporels. Mais dans les types de la première catégorie, tels que « avoir un chat dans la gorge » ou « avoir un cheveu sur la langue », il s'agit réellement d'une sorte de mauvais fonctionnement d'une partie du corps. Dans le cas de la formule en question, ce n'est pas cependant la clairvoyance physique dont nous parlons mais de la clairvoyance intellectuelle, la façon de penser logique. C'est la même raison pour laquelle nous ne l'avons pas mise parmi les défauts – les défauts reflètent une imperfection psychique. Nous rencontrons ce genre de problème à propos de « avoir un poil dans la main ». C'est le sens, ici aussi, qui nous aide à décider. Cette figure couvre l'idée de la paresse. Si nous considérons le poil – d'après la forme – comme une chose empêchant la main dans son travail et comme la source du dysfonctionnement de la main, l'expression aurait un sens comme « maladroit dans une activité manuelle ». Mais parce que le côté sémantique est rattaché à la paresse, que nous tenons pour une propriété humaine, nous avons décidé de mettre ce phrasème dans cette série.

Avoir la tête près du bonnet : installe le siège des réflexions à côté du bonnet pour traduire une mise en colère facile. L'explication de Rey concernant la forme nous semble un peu obscure [REY97, p. 865]. Selon lui, les deux termes concrets donnent deux sens abstraits, notamment « l'esprit, la décision est proche de sa manifestation extérieure (c'est le bonnet qui manifeste la forme de la tête) ». Il est vrai que le bonnet a la valeur de la tête

laquelle est souvent associée à la personne entière, à l'identification de l'individu. Si quelqu'un sort de ses gonds, il est hors de lui-même, alors sort-il de sa propre personnalité. Quand il se met toujours en colère, c'est comme s'il était sans arrêt hors de lui. Or, il est notable que la localisation *près du bonnet* dessine l'extériorité de l'individu de son identité comme celle de la tête de sa place, de son bonnet.

Nous prenons l'unité suivante pour intéressante, étant donné qu'elle modèle le mécanisme du surgissement doublé de la propriété à dessiner. Nous avons déjà mentionné la locution *avoir du cœur* où l'organe est le symbole du courage. Cette séquence émerge dans une autre avec une petite modification, plus précisément avec la localisation du cœur dans une autre partie du corps : *avoir du cœur au ventre*. Nous avons également confirmé ci-dessus la réputation historique « siège du courage » du ventre. Alors, si nous déchiffrons les symboles, nous aurons « avoir du courage au siège du courage », « avoir du courage bien accroché ».

Ne pas avoir les yeux dans sa poche nous pose encore une question. Il pourrait être placé parmi les comportements passifs tels que « avoir des yeux dans le dos ». Nous appelons cependant l'attention sur les significations. Pendant que ce dernier exemple indique la vigilance, la perception de tout, l'expression de cette classe désigne une curiosité très vive. La curiosité est moins traitée d'une attitude que d'une propriété, en raison de sa permanence. Quant à la syntaxe, nous remarquons l'insertion de la litote, en d'autres termes celle de la négation du contraire.

La composition avoir + Npdc + complément du nom est représentée par l'exemple *avoir un cœur d'artichaut*, dans lequel l'organe s'applique au domaine des affections, à l'amour. En effet, c'est le nom de plante qui modifie la valeur du cœur et qui nous pousse à regarder le Npdc d'un autre point de vue. Puisque – c'est vrai que, partant de la signification, nous avons le « cœur des sentiments » - nous recevons un « autre » cœur dès que c'est la forme que nous prenons pour le point de départ : le « cœur des plantes », la partie centrale à laquelle les feuilles sont attachées. La forme développée élucide clairement la liaison entre la plante et l'instabilité : « *cœur d'artichaut, une feuille pour tout le monde* » [REY97, p. 35].

Avoir qqch dans le sang : ce phrasème s'utilise afin d'exprimer la profondeur entière d'incorporation d'une habitude dans la vie de quelqu'un ou le talent de cette habitude mis sur le compte d'une propriété corporelle. Il est généralement adopté que le sang est le véhicule de notre corps et, à travers cela, de notre vie. Dans cette perspective, lorsque nous avons une habitude qui appartient déjà à notre vie et que nous tenons de ce fait pour naturel, nous disons que nous ne pourrions plus « exister » sans le faire. Nous pouvons affirmer par conséquent que le sang est également le véhicule des passions. Vu que le sang circule dans tout notre corps, la passion déterminée prend celui en possession.

Les trois autres phrasèmes avec ce liquide rouge s'attribuent à une même conception. Quand une personne prend la fuite devant le moindre danger, elle n'a pas de courage, nous disons en français qu'elle *a du jus de navet dans les veines* ou tout simplement, elle *a du sang de navet*. Pour exprimer le contraire, nous pouvons parler d'elle comme de quelqu'un qui *a du sang dans les veines*. Il s'agit – dans les trois cas – de la présence ou de l'absence, du remplacement du sang, et à travers cela, de la présence ou de l'absence du courage. A condition que le sang soit le véhicule de la vie, la veine est la route ; c'est elle dans laquelle le sang circule tout au long du corps. Il nous semble que la liaison entre sang et courage soit à ramener à l'ancienne anatomie gréco-latine. Nous avons vu que selon Hippocrate, ce sont quatre humeurs dont l'équilibre assure la bonne santé du corps humain. L'une de ces humeurs est l'humeur sanguine. Il faut encore noter que chaque humeur est en rapport avec un organe ; le liquide en l'occurrence est lié au cœur – et le cœur est le symbole du courage. Evidemment, ce n'est qu'une hypothèse. La cause devrait être aussi le fait que nous

attribuions au sang tout ce qui est noble : le courage passe pour les propriétés nobles. L'introduction du jus de navet, qui est de la couleur blanchâtre, à la place du sang renvoie à l'anémie [REY97, p. 624].

Avoir quelque chose dans le ventre retrace la même propriété, un homme courageux, habile. En général, c'est le cœur qui est le siège des sentiments et des émotions comme celui du courage. Il faut cependant savoir que le ventre prend dans quelques locutions une partie des valeurs de cet autre organe et surgit comme support physiologique des affections (idem, p. 903). En outre, le pronom indéfini *quelque chose* est figé ici, en renvoyant au courage.

Avoir des chevilles qui enflent / gonflent se dit d'une personne qui est devenue prétentieuse. Selon Rey (idem, p. 184 et 865), les chevilles manifestent des métonymies de la tête. En plus, le gonflement est généralement pris pour le symbole de la vanité.

On a encore *avoir du beurre sur la tête* dans lequel c'est pareillement la partie du corps située le plus haut qui apparaît. Cette expression est formulée à l'aide de la localisation du beurre sur la tête, donc de celle de la matière molle sur la surface de la partie du corps. Par suite, nous pouvons penser qu'ici, l'introduction de la tête ne renvoie plus au cerveau mais à la partie du corps concrète. Pour élucider le rapport entre forme et sens (« être couvert de crimes »), adressons-nous à l'argot juif [LAR03] : « Si tu as du beurre sur la tête, ne vas pas au soleil car il fond et il tache. »¹

Les formules hongroises montrent proportionnellement des différences et des ressemblances aux expressions du français. Nous disposons de quelques types syntaxiquement et sémantiquement similaires dans lesquels nous ne trouvons qu'une petite différence formelle, comme par exemple une différence dans le nom placé : *avoir un bandeau sur les yeux* – *avoir une cataracte sur l'œil* (*hályog van a szemén*). De même, les locutions contenant le sang existent dans le hongrois : nous tombons sur *avoir qqch dans le sang* sous la même forme et le même sens aussi bien que sur *avoir du sang dans les veines*, qui apparaît plus fréquemment avec le verbe « couler » et à laquelle nous ajoutons quelquefois la proposition *et pas de saumure de choucroute*. Nous pouvons en déduire que les Hongrois emploient *saumure de choucroute* au lieu de *jus de navet* (*avoir de la saumure de choucroute dans les veines* qui est également plus fréquent avec le verbe « couler »). *Avoir du beurre sur la tête* – *avoir du beurre sur la tête / derrière l'oreille* (*vaj van a fején / a füle mögött*) où le nom de partie du corps est variable.

Nous avons encore des unités qui ne se bornent même pas au nom d'organe quant à la similarité, elles n'engendrent aucun trait commun sauf qu'elles sont regardées comme phrasèmes : *avoir de l'estomac* – *ne pas avoir d'œil / de visage* (*szemtelen / arcátlan*) ; *avoir du cœur* et *avoir du cœur au ventre* – *avoir du sang dans les veines* [*et pas de saumure de choucroute*] (*vér van az ereiben [és nem káposztalé]*) ; *avoir un poil dans la main* – *ne faire qu'une bouche bée / laisser pendre les jambes* (*csak a száját tátja / lógatja a lábát*) ; *avoir les chevilles qui enflent / gonflent* – *le visage lui devient grand / son visage s'accroît / cela [la gloire] lui est monté tellement à la tête* (*nagy arca lesz ; megnő az arca ; nagyon a fejébe szállt [a dicsőség]*) ; *avoir la tête près du bonnet* – *l'eau de cerveau lui bouillit facilement / le sang lui fuit facilement au visage / le sang lui monte facilement à la tête* (*könnyen felforr az agyvize ; könnyen az arcába szökik a vér ; könnyen a fejébe száll a vér*) ; *avoir du poumon* – *avoir une bonne gorge* (*jó torka van*) ; *ne pas avoir les yeux dans sa poche* – *se frapper le nez dans tout* (*mindenbe beleüti az orrát*).

¹ La forme apparaît dans l'argot typique des voleurs juifs. En revanche, un proverbe analogue est attesté en danois aussi : « Celui qui a la tête en beurre ne doit pas s'approcher du four ».

Avoir un cœur d'artichaut – avoir un cœur changeant / instable / capricieux (állhatatlan / szeszélyes szíve van) et avoir quelque chose dans le ventre - être habile / courageux (ügyes / bátor) n'ont pas d'équivalents hongrois en tant qu'expressions figées.

III. 1. 1. 5. Descriptions des états physiques / moraux

| Expressions françaises | Équivalents hongrois | Traduction des expressions |
|---|---|---|
| avoir l'estomac dans les talons | majd kilyukad a gyomra ; kopog a szeme az éhségtől ; majd kiugrik a szeme az éhségtől | l'estomac semble lui trouer ; les yeux lui frappent de faim ; les yeux semblent lui sauter dehors de faim |
| avoir un nœud dans la gorge | csomó van a torkán ; gombóc van a torkában | avoir un nœud sur la gorge ; avoir une boulette dans la gorge |
| avoir un bœuf sur la langue | csomó van a nyelvén | avoir un nœud sur la langue |
| avoir les yeux qui sortent de la tête | vérben forog / úszik a szeme ; majd megöl vkit a szemével | les yeux lui tournoient / nagent dans le sang ; sembler tuer qqn par les yeux |
| avoir qqch sur le bout de la langue / sur le bord des lèvres / sur les lèvres | a nyelvén van vmi | avoir qqch sur la langue |
| avoir le cœur dans la gorge | hányingere van | avoir envie de vomir |
| avoir un trou à l'estomac | majd kilyukad a gyomra | l'estomac semble lui trouer |
| avoir des grenouilles dans le ventre | béka nőtt a hasában ; (ne igyál annyit, mert) béka nő a hasadban | une grenouille lui a crû dans le ventre ; (ne bois pas autant parce qu') une grenouille va te croître dans le ventre |
| avoir un verre dans le nez | kezd a fejébe szállni | cela commence à lui monter à la tête |
| avoir la dent | éhes | avoir faim |
| avoir les glandes | rosszkedvű, aggódik | être en mauvaise humeur, s'inquiéter |
| avoir les foies (blancs) | féli a bőrét ; inába száll a bátorsága | craindre pour sa peau ; le courage lui descend dans le tendon / ligament |
| avoir ses nerfs | ideges | avoir des nerfs |
| avoir les nerfs en boule / en pelote / à fleur de peau | nagyon ideges | avoir bien des nerfs |
| n'avoir plus de jambes | nem érzi a lábát a fáradtságtól ; lejárta a lábát ; alig áll a lábán | ne plus ressentir les jambes à cause de la fatigue ; ~ marcher toutes ses jambes (~ les jambes lui rentrent dans le corps) ; ne plus pouvoir se tenir debout / sur les jambes |
| avoir des fourmis dans les jambes | elzsibbad a lába | ses jambes s'engourdissent |
| avoir la puce à l'oreille | beleültették / beletették a bogarat a fülébe | on lui a mis / implanté l'insecte à l'oreille |
| avoir qqch entre les oreilles | jár vmi a fejében / eszében ; jár az esze / agya vmin | qqch se remue dans sa tête / dans son esprit ; son esprit / son cerveau se remue sur qqch |
| avoir le cœur au bord des lèvres | hányingere van | avoir envie de vomir |
| avoir le couteau sur la gorge | nyakán / torkán a kés | avoir le couteau sur le cou / la gorge |
| avoir la peur au ventre | összeszorul a torka / gyomra | la gorge / l'estomac lui devient serré(e) |
| avoir l'eau à la bouche | csorog érte a nyála ; összefut a nyál a szájában | sa salive coule pour qqch ; la salive se rassemble en courant dans sa bouche |

| | | |
|---|---|---|
| avoir le cœur en marmelade | átgázoltak a lelkén ; darabokban hever a szíve ; darabokra tört a szíve | l'âme lui est écrasée ; le cœur lui repose en morceaux ; son cœur s'est brisé en morceaux |
| avoir le foie en marmelade | félta a bőrét ; inába szállt a bátorsága | craindre pour sa peau ; le courage lui est descendu dans le tendon / ligament |
| avoir les reins en compote | félta a bőrét ; inába szállt a bátorsága | craindre pour sa peau ; le courage lui est descendu dans le tendon / ligament |
| avoir les jambes en coton / en pâté de foie | vatta lábai vannak | avoir des jambes en coton |
| avoir cul par-dessus tête | a feje tetején áll | être debout au sommet de la tête |
| ne pas avoir les mains dans les poches | nem ül ölbetett kézzel | ne pas s'asseoir les bras croisés |
| avoir les yeux plus grands que le ventre | csak a szeme kívánja | ce sont seulement ses yeux qui désirent qqch |
| n'avoir que la peau sur les os | csont és bőr | être de l'os et de la peau |
| avoir qqn dans la peau | majd megbolondul vkiért ; bomlik vki után | sembler devenir fou de qqn ; se dissocier pour qqn |

Les arrangements de cette catégorie manifestent des états physiques ou moraux qui s'accomplissent sous l'influence d'un événement, d'une circonstance, et à travers cela, ils diffèrent des états naturels. Ces états ne sont pas toutefois des conditions stables, durables mais actuelles.

Les Npdc qui jouent un rôle dans cette classe, sont très nombreux. Quelles valeurs sémantiques ces organes recèlent-ils en eux ? *Estomac* garde sa fonction digestive et *talons* représente le point le plus bas de notre corps. *Yeux* apparaissent chaque fois dans leur sens concret, comme l'organe de la vue. Quant à *tête*, nous n'avons plus seulement affaire à la « vraie » partie du corps ; elle se retrouve encore comme partie supérieure des choses et comme siège des réflexions. *Langue* et *lèvres* s'étalent devant nos yeux comme participants au processus de la parole, dont celles-ci sont dans leur sens concret aussi. *Cœur* symbolise le dégoût, l'estomac et les sentiments en général. *Gorge* se montre dans tous les cas comme partie du corps réelle. *Ventre* remplit les fonctions de « support physiologique des manifestations affectives » [REY97, p. 903] et de « siège de l'ingestion et de l'absorption des aliments, des liquides ». *Nez* remplace par métonymie la bouche. *Dent* renvoie à la faim et *glandes* à l'angoisse, à la mauvaise humeur. *Foie* et *rein* reflètent l'idée de la peur. *Nerfs* sont les symboles de l'excitation extérieure et des tensions intérieures. Le nom de *jambe* évoque la partie du corps réelle qui a pour fonction la marche. *Oreille* émerge non seulement comme partie du corps – dans ce cas, elle substitue la tête – mais elle nous fournit la signification de l'attention éveillée, de la méfiance aussi. *Bouche* apparaît également dans son sens concret. *Cul* représente la partie inférieure des choses ou des personnes. *Main* sert d'exprimer les activités, les actions. En dernier lieu, *peau* et *os* se réfèrent ensemble à la maigreur ; mais la première surgissant dans une autre formule aussi, rend les métaphores de l'identification et du corps désiré en même temps.

Voyons les moules syntaxiques entrant en scène : avoir + Npdc + localisation + Npdc ; avoir + N + localisation + Npdc ; avoir + Npdc ; avoir + Npdc + complément du nom ; avoir + Npdc + localisation + N. Il est à y ajouter qu'en comparaison du nombre d'expressions de cette liste, celui des constructions paraît infime. Nous pouvons donc affirmer que nous allons nous occuper maintes fois des moules à la fois sémantiques et syntaxiques.

Les phrasèmes du premier moule contiennent dans l'unité le déplacement d'un organe dans un autre : *avoir l'estomac dans les talons ; avoir les yeux qui sortent de la tête ; avoir le cœur dans la gorge ; avoir le cœur au bord des lèvres ; avoir cul par-dessus tête ; n'avoir que la peau sur les os ; avoir les nerfs à fleur de peau.*

L'organe de la digestion dans la partie postérieure du pied fait allusion à la tellement grande douleur ressentie dans l'estomac comme si nous marchions dessus. Le déplacement dans l'espace intérieur nous fait penser au glissement de l'estomac vers le bas, étant donné qu'il est un viscère, ce qui a l'air contradictoire. Lorsque nous mangeons beaucoup, nous remplissons l'estomac qui devient lourd. De ce fait, son poids peut le tirer en bas. En revanche, l'ordonnance veut traduire une faim extrême, le vide de l'organe qui est alors le plus léger possible.

Les yeux sortant de la tête font le portrait d'une personne dans état colérique. En tant qu'éléments exorbités, ils sont généralement le symbole de la fureur et de la stupéfaction.

Le cœur dans la gorge : nous sommes témoin ici de la remontée de l'estomac vers la bouche qui provoque la sensation du dégoût. La gorge illustre le « chemin », le rapprochement envers la cavité, aussi bien que les lèvres dans *avoir le cœur au bord des lèvres* qui sont déjà tout « près » de la bouche.

Cul par-dessus tête détaille une situation de désordre. A savoir dans un état naturel, c'est la tête qui se situe dans une position supérieure relativement au cul. En utilisant l'unité par rapport à l'homme, elle peut susciter sa chute par terre, ce qui nous offre symboliquement l'image de l'échec.

N'avoir que la peau sur les os : la forme insiste sur une restriction, plus précisément sur la réduction de l'architecture simplifiée du corps humain à la peau et aux os, en enlevant la chair. Aux yeux de l'homme, quand il s'agit du symbolisme et pas de la biologie, le physique se compose de l'os, de la chair et de la peau. Parce que l'os et la peau sont deux éléments statiques dont la taille, la quantité ne sont ni réductibles ni augmentables à rebours de la chair, l'ampleur du corps dépendra de la présence (*être en chair*) ou l'absence (la locution examinée) de cette substance molle.

Avoir les nerfs à fleur de peau : la locution prépositionnelle à *fleur de* veut dire dans d'autres constructions « au niveau même de, sur le même plan, au ras de », et à *fleur de peau* « à la surface de peau ». L'image parle elle-même : les nerfs déplacés de l'intérieur du corps à la surface de peau entrent en relation directe avec l'entourage extérieur et réagissent à la moindre excitation.

Le deuxième moule assure les séquences *avoir un nœud dans la gorge ; avoir un bœuf sur la langue ; avoir qqch sur le bout de la langue / sur le bord des lèvres / sur les lèvres ; avoir un trou à l'estomac ; avoir des grenouilles dans le ventre ; avoir un verre dans le nez ; avoir des fourmis dans les jambes ; avoir la puce à l'oreille ; avoir qqch entre les oreilles ; avoir le couteau sur la gorge ; avoir la peur au ventre ; avoir l'eau à la bouche ; avoir qqn dans la peau.*

En ce qui concerne les deux premiers cas (*avoir un nœud dans la gorge ; avoir un bœuf sur la langue*), il s'agit de la localisation d'une réalité dans ou sur une certaine partie du corps. Il est remarquable que nous mettions l'objet à l'intérieur de la gorge – la gorge elle-même se situe à l'intérieur du cou –, ce qui produit une sensation de resserrement à cause de l'angoisse. L'autre type expose un animal sur la surface de la langue pour des raisons, à notre avis, que la langue est un organe mobile et relativement plat. Si c'était une localisation à l'intérieur de la langue qui se manifestait dans la métaphore de l'expression, cela donnerait plutôt un autre sens à la locution : l'alourdissement de l'organe qui aboutirait à un trouble de langage et pas à son blocage. Bien évidemment, nous ne devons pas laisser en dehors de l'attention sa motivation sémantique non plus. A l'origine, le bœuf se réfère

dans cette forme à une « pièce de monnaie marquée d'un bœuf qui paie le silence » [REY97, p. 86].

On entend par quelque chose, ayant sur le bout de la langue, sur le bord des lèvres ou tout simplement sur les lèvres, un mot, une expression. Le phrasème suggère le processus symbolique de la parole. La formulation des idées à exprimer dans la parole s'accomplit dans le cerveau. L'organe des réflexions stocke en même temps l'image acoustique, l'empreinte linguistique et la signification des signes linguistiques. En plus, c'est cet organe aussi qui dirige tous les organes, toutes les parties du corps en leur « envoyant » des stimulus. Lorsque nous voulons prononcer un mot, une expression, le cerveau « envoie un message contenant la forme acoustique à produire » à la langue qui la réalisera physiquement. Mais si le message du cerveau n'engendre que la signification sans image acoustique et les instructions pour la prononciation, la signification « reste » sur la langue qui veut la former en des sons mais elle n'arrive pas à le faire car l'image acoustique n'a pas à sa disposition. Quant à la localisation sur la surface, elle doit faire partie également de ce symbolisme : c'est le cerveau qui « dépose » les mots, les expressions sur la langue pour les faire produire. Concernant les lèvres, elles participent au processus de la prononciation, à la suite de ces faits, elles sont également le symbole de la parole.

Un trou à l'estomac : quand nous avons faim, nous avons l'impression comme si quelque chose voulait trouser l'estomac. En réalité, c'est l'acide qui attaque les parois de l'estomac.

Les grenouilles dans le ventre peuvent « naître » par l'absorption du liquide dans l'estomac ou l'intestin qui produit une certaine sorte de borborygme. Ce bruit ressemble au coassement des grenouilles. L'emploi de ce nom de secteur est à expliquer par la disposition de l'intestin dans le ventre.

Le verre dans le nez dessine l'ivresse. Une seule question à poser : Pourquoi le verre est-il installé dans le nez, et pas dans la bouche ? L'organe de l'odorat supplante métonymiquement la cavité des aliments. Nous pourrions même parler de la deuxième étape de l'ivresse : bouche – nez – tête. L'alcool est pris par la bouche, puis il commence à monter au nez et enfin, il « s'arrête » dans la tête où il se réalisera intégralement son effet. Le nez n'est donc qu'un stade intercalé : la personne est un peu ivre.

Les fourmis dans les jambes entraînent une conséquence « multidimensionnelle ». Nous ne pouvons pas forcément traiter cet effet d'un dysfonctionnement corporel car le dérangement du fonctionnement des jambes a lieu pendant une courte période ; et parce que cela ne dure que quelques secondes ou minutes, nous pouvons parler d'un état physique actuel. Par contre, cette condition corporelle est évoquée par une insuffisance biologique et accompagnée d'une sensation. Il suffit de nous asseoir pendant quelques instants dans une mauvaise position, et nous ressentirons tout de suite des picotements dans les jambes à cause de la mauvaise circulation sanguine. Cette sensation de picotements fait allusion à un nid de fourmis dans notre corps.

L'inquiétude, la méfiance, l'attention éveillée retentit sur la séquence *avoir la puce à l'oreille*. Elle a l'air historique : à l'époque, cette espèce d'animal a attaqué les campagnes à l'égal des villes, et envahi tous les endroits tels que les vêtements, les lits. Par conséquent, même la haute société avait l'habitude de chercher ces animaux dans le lit avant d'aller coucher, et en plus, tout le monde se grattait sous les habits.

Quelque chose entre les oreilles : nous rencontrons dans ce type un emplacement lequel est réellement une périphrase de l'emplacement déterminé. Si quelqu'un *a quelque chose entre les oreilles*, nous pouvons en déduire qu'il aura quelque chose dans la tête, dans le siège des réflexions.

Le couteau sur la gorge : un délinquant contraint souvent sa victime dans un film criminel, et dans la vie aussi, en lui appuyant un couteau sur la gorge ou un pistolet contre la poitrine ou contre le dos, à faire tout ce qu'il veut.

C'est la peur extrême qui s'offre à notre vue dans le phrasème *avoir la peur au ventre*. Dès lors que la peur y est unanimement présente, c'est la localisation qui exprime l'intensité. Le ventre enveloppe non seulement une valeur historique de courage mais porte en lui-même l'image du support physiologique des manifestations affectives. Ce n'est pas étonnant ; il est généralement admis que les émotions traumatisantes peuvent perturber le fonctionnement digestif. Alors peut-on ressentir la peur même dans le ventre.

Avoir l'eau à la bouche : l'eau illustrant la salive, laisse elle-même entendre l'idée de l'envie ; et bien évidemment, la salive se place dans la bouche. Quelle est la liaison entre eau et salive ? Nous employons l'eau pour symboliser toutes les sécrétions du corps humain. Selon Rey [REY97, p. 337], le liquide est associé « à une image fondamentale qui rattache le milieu humide externe, mer, etc. au milieu organique originel (les *eaux* amniotiques), mais aussi à une prémonition de la vérité scientifique (l'organisme est quantitativement surtout formé d'eau) ». Nous pensons à une chose plus simple : l'eau et la salive se ressemblent – elles sont des liquides sans couleur et odeur.

Avoir qqn dans la peau : nous tenons cette séquence pour intéressante pour traduire le sentiment de l'amour envers un autre individu. La membrane qui recouvre notre corps a pour rôle symbolique l'identification de la personne, la vie, la personne aimée – le corps désiré. La « peau en question » est la peau du sujet qui est amoureux de quelqu'un. Dans ce cas, la personne aimée est installée dans la peau de l'individu aimant, autrement dit dans sa personnalité d'après les symboles. Nous croirions que la personne est tellement amoureuse qu'elle enferme totalement en elle-même la personne aimée, dans sa peau, dans sa propre personnalité. Nous trouverions cependant la formule plus logique avec un inversement de ces deux actants : c'est plutôt l'aimé qui *a* l'aimant *dans la peau* et qui le capture soit par sa personnalité soit par son corps, et l'enferme en employant ceux-ci – symboliquement la peau pour les deux – comme prison.

Le moule suivant donne une place également à plusieurs séquences. Ce sont *avoir la dent* ; *avoir les glandes* ; *avoir les foies (blancs)* ; *avoir ses nerfs* ; *n'avoir plus de jambes*. Toutes ces locutions reflètent la possession de la partie du corps en l'occurrence.

Dent est le symbole de la faim, sa fonction étant rattachée à l'alimentation.

A propos des glandes, elles sont des organes qui produisent des sécrétions. Si nous « en avons », nous serons angoissés, en mauvaise humeur. Nous y voyons un rôle venant de l'anatomie pré-scientifique. Les quatre humeurs qui constituent le corps de l'homme, sont le sang, le phlegme, la bile jaune et la bile noire. Le phlegme est en fait la pituite, la lymphe, les sérosités, le mucus nasal ou intestinal, la salive. Ce sont alors les sécrétions qui assurent l'humeur phlegmatique qui est reliée au cerveau, et dont la prédominance confère un tempérament lymphatique ou flegmatique [HIP03].

La fonction de la possession des foies, n'est claire qu'en sachant que c'est une forme elliptique de « avoir des foies blancs » où la détermination de la couleur porte une importance, puisqu'il est normalement rouge. Dans l'anatomie gréco-latine, c'est cet organe qui fournit le sang. Par conséquent, lorsque nous avons peur, tout le sang s'en échappe à l'égal du visage ; nous blêmissons de peur.

Les nerfs, ils sont des « filaments qui relient un centre nerveux à un organe ou à une structure organique », et ils sont les « supports de l'émotivité, des tensions psychologiques », plus précisément le « miroir » de l'état des « excitations extérieures » ou celui des « tensions intérieures » [LER97, p. 980]. Quand une personne *a ses nerfs* alors, elle aura des supports pour subir des excitations et des tensions, ce qui suggère qu'elle en ait besoin, parce qu'elle n'est pas dans un état psychologiquement « normal », calme.

Le rôle primordial des jambes est la marche. En marchant beaucoup, nous deviendrons fatigués. *N'avoir plus de jambes* renvoie au fait que nous avons marché autant que nos jambes sont devenues usées.

Les structures dans lesquelles les Npdc sont investis d'un complément du nom, dissimulent beaucoup de métaphores intéressantes : *avoir les nerfs en boule / en pelote ; avoir le cœur / le foie en marmelade ; avoir les reins en compote ; avoir les jambes en coton / en pâté de foie*.

Comme nous l'avons développé ci-dessus, les nerfs sont des filaments, longs et fins comme des fils. Ce n'est pas donc par hasard qu'il existe des expressions qui comparent les nerfs aux fils. La boule, la pelote sont des ficelles, des fils enroulés en forme de boule. Pour trouver une explication à la question pourquoi la pelote symbolise la colère, la nervosité, nous avons le sentiment de devoir recourir à la notion de « nœud ». Le nœud est un « enlacement d'une chose flexible (fil, corde, cordage) ou entrelacement de deux objets flexibles qui se resserre si l'on tire sur les extrémités » [LER97, p. 988]. Nous pouvons prendre les excitations, les tensions pour les phénomènes qui tirent les nerfs en en faisant une boule. Par suite, ce « jeu » des supports des tensions psychologiques irrite les nerfs.

Les parties du corps parvenues à un stade analogue à la marmelade, à la compote signalent d'une façon générale leur état meurtri, écrasé, ce qui provient de la préparation des fruits écrasés, en ayant pour résultat ces deux matières molles. Malgré l'uniformité du complément du nom, les phrasèmes portent cependant des significations différentes. *Le cœur* fait le portrait de la souffrance morale, tandis que *le foie en marmelade* et *les reins en compote* amènent à la peur. Les changements de sens sont, bien entendu, attribués aux valeurs symboliques différentes des Npdc : *cœur* – siège des sentiments et des émotions, *foies, reins* – peur.

Avoir les jambes en coton / en pâté de foie : nous avons de nouveau affaire aux parties du corps, aux membres en matières molles. Dans le monde figuré, les matières dures marquent la dureté, la rigidité, la solidité, la force (*main de fer, tête de bois*), l'insensibilité (*cœur de pierre / de marbre / de glace*), alors que les substances molles évoquent la mollesse, l'instabilité, la faiblesse, la manque d'énergie (*cœur en marmelade, mains de beurre, jambes en coton*).

Pour représenter le groupe des parties du corps localisées à un endroit n'étant pas celui un autre secteur du corps, nous n'avons qu'une seule locution : *ne pas avoir les mains dans les poches*. Les mains introduisent le symbole des actions. Si les mains sont dans les poches, elles seront « bloquées », en repos, puisque nous ne les employons pas. Mais l'unité dispose d'une forme de négation, l'insertion de la litote, en d'autres termes celle de la négation du contraire. Ce procédé nous fournit la « négation » de la paresse, de l'inactivité.

Nous closons l'énumération par la locution *avoir les yeux plus grands / plus gros que le ventre* : dans cet exemple, nous rencontrons une comparaison de taille de deux organes, celle des yeux à celle du ventre. En pensant aux secteurs réels, la formule semble ridicule. Il est évident que la taille du ventre est plus grande que celle de l'organe de la vue. Par contre, dans le type mentionné, c'est exactement la figure inverse qui apparaît, et tend à l'absorption de la nourriture. Il arrive que nous n'ayons pas faim mais nous voyions un aliment qui paraît avoir délicieux et qui nous donne, à travers cela, envie de le manger ; ou bien nous mangions quelque chose que nous aimions bien. Nous voulons en manger dans ce cas le plus possible, même si nous n'avons plus faim. Les yeux prennent la fonction d'absorption du ventre : en effet, ce sont les yeux qui sont attirés par la nourriture et pas le ventre.

Que montrent les synonymes hongrois ? Ils impliquent beaucoup de figures qui renferment la même image ou une image semblable que les phrasèmes français. Néanmoins,

il n'est possible de nommer que sept équivalents qui sont très proches de leur paire française : *avoir un nœud dans la gorge – avoir un nœud sur la gorge / avoir une boulette dans la gorge* (*csomó van a torkán / gombóc van a torkában*) dans lesquels la différence se trouve dans la sorte de localisation dans le premier cas et dans le nom d'objet dans le deuxième exemple ; *avoir un bœuf sur la langue – avoir un nœud sur la langue* (*csomó van a nyelvén*) dans lequel c'est un objet au lieu d'un animal qui est placé sur l'organe ; *avoir ses nerfs – avoir des nerfs* (*ideges*) où l'adjectif possessif est remplacé par le déterminant indéfini ; *avoir le couteau sur la gorge – avoir le couteau sur la gorge / le cou* (*nyakán / torkán a kés*) où le Npdc est variable ; *avoir les jambes en coton / en pâté de foie – avoir des jambes en coton* (*vatta lábai vannak*) dont c'est l'une des variantes qui est connue en hongrois ; *avoir qqch sur le bout de la langue / sur le bord des lèvres / sur les lèvres – avoir qqch sur la langue* (*a nyelvén van vmi*) où la localisation de la chose est moins précise, et le Npdc n'a pas de variantes quant à l'expression hongroise. La catégorie propose beaucoup d'expressions dans lesquelles ce ne sont que de petites divergences qui découlent : *avoir un trou à l'estomac – l'estomac semble lui trouver* (*majd kilyukad a gyomra*) où nous sommes témoin d'un verbe d'état et la chose localisée est enrobée sous l'infinitif (résultat du processus versus processus) ; *avoir des grenouilles dans le ventre - une grenouille lui a crû dans le ventre / (ne bois pas autant parce qu') une grenouille va te croître dans le ventre* (*béka nőtt a hasában / [ne igyál annyit, mert] béka nő a hasadban*) où le verbe est dissemblable, aussi bien que dans *avoir la puce à l'oreille - on lui a mis / implanté l'insecte à l'oreille* (*beleültették / beletették a bogarat a fülébe*) où l'espèce d'animal installé se diffère également ; *n'avoir que la peau sur les os – être de l'os et de la peau* (*csont és bőr*) où le verbe support utilisé est *être*.

Dans le reste, nous révélons déjà une grande dissemblance, soit dans la syntaxe soit dans la métaphore offerte. *Avoir les nerfs en boule / en pelote / à fleur de peau - avoir bien des nerfs* (*nagyon ideges*) : les compléments du nom sont tout simplement exprimé par un adverbe. *N'avoir plus de jambes – ne plus ressentir les jambes à cause de la fatigue / ~ marcher toutes ses jambes (~ les jambes lui rentrent dans le corps) / ne plus pouvoir se tenir debout / sur les jambes* (*nem érzi a lábát a fáradságtól / lejárta a lábát / alig áll a lábán*) : le hongrois possède plusieurs variantes, en insérant toujours un autre verbe. *Avoir qqch entre les oreilles - qqch se remue dans sa tête / dans son esprit / son esprit / son cerveau se remue sur qqch* (*jár vmi a fejében / eszében ; jár az esze / agya vmin*) : ce type substitue le verbe *avoir* au *se remuer* (*jár*) et indique la place concrète de la chose. *Avoir le cœur en marmelade - l'âme lui est écrasée / le cœur lui repose en morceaux / son cœur s'est brisé en morceaux* (*átgázoltak a lelkén ; darabokban hever a szíve ; darabokra tört a szíve*) : l'état meurtri et écrasé de l'organe s'éclaircit dans une image contraire ; la partie du corps ne se constitue pas d'une matière molle mais d'une substance dure qui a été brisée. L'âme remplace encore le cœur par métonymie.

Il existe des unités qui se diffèrent tout à fait des synonymes français, mais elles ressortent encore au domaine phraséologique : *avoir l'estomac dans les talons – l'estomac semble lui trouver / les yeux lui frappent de faim / les yeux semblent lui sauter dehors de faim* (*majd kilyukad a gyomra ; kopog a szeme az éhségtől ; majd kiugrik a szeme az éhségtől*) – dans ces exemples le Npdc apparaît en compagnie d'un autre verbe ; mais dans d'autres variantes, même le nom d'organe change et la signification effective y émerge clairement ; *avoir les yeux qui sortent de la tête – les yeux lui tournoient / nagent dans le sang / sembler tuer qqn par les yeux* (*vérben forog / úszik a szeme ; majd megöl vkit a szemével*) qui établissent une autre métaphore ; *avoir un verre dans le nez – cela commence à lui monter à la tête* (*kezd a fejébe szállni*) – l'idée est similaire ; *avoir les foies (blancs) – craindre pour sa peau / le courage lui descend dans le tendon / ligament* (*félta a bőrét ; inába száll a bátorsága*) où ni le Npdc ni la structure ni la figure ne montrent une analogie;

avoir la peur au ventre – la gorge / l'estomac lui devient serré(e) (összeszorul a torka / gyomra) – la sensation comme résultat laquelle est suggérée dans l'image, est convergente ; avoir l'eau à la bouche – sa salive coule pour qqch / la salive se rassemble en courant dans sa bouche (csorog érte a nyála ; összefut a nyál a szájában) – le nom de salive s'annonce concrètement avec un autre verbe ; avoir le foie en marmelade – craindre pour sa peau / le courage lui est descendu dans le tendon / ligament (félti a bőrét ; inába szállt a bátorsága) ; avoir les reins en compote – craindre pour sa peau / le courage lui est descendu dans le tendon / ligament (félti a bőrét ; inába szállt a bátorsága) – toutes ces ordonnances sont entièrement dissemblables ; avoir cul par-dessus tête – être debout au sommet de la tête (a feje tetején áll) ; ne pas avoir les mains dans les poches – ne pas s'asseoir les bras croisés (nem ül ölbetett kézzel) ; avoir les yeux plus grands que le ventre – ce sont seulement ses yeux qui désirent qqch (csak a szeme kívánja) ; avoir qqn dans la peau – sembler devenir fou de qqn / se dissocier pour qqn (majd megbolondul vkiért ; bomlik vki után) – la même idée réalisée par une autre figure.

Enfin, l'énumération a des éléments qui ne sont pas comptés parmi des phrasèmes : *avoir le cœur dans la gorge et avoir le cœur au bord des lèvres – avoir envie de vomir (hányingere van) ; avoir la dent – avoir faim (éhes) ; avoir les glandes – être en mauvaise humeur / s'inquiéter (rosszkedvű, aggódik) ; avoir des fourmis dans les jambes – ses jambes s'engourdissent (elzsibbad a lába).*

III. 1. 2. Expressions figées contenant le verbe « avoir » et un ou plusieurs Npdc dans la langue hongroise

Le tableau suivant renferme des locutions sur lesquelles nous sommes tombée dans plusieurs ouvrages et dictionnaires – G. O. Nagy : *Mi fán terem ?* (2003) et *Magyar szólások és közmondások* (1995) ; É. Ruzsiczky : *Szinonímaszótár diákoknak* (1998) ; S. Eckhardt : *Francia-Magyar Nagyszótár* et *Magyar-Francia Nagyszótár* (1992) ; *Magyar Értelmező Kéziszótár* (1992) ; et nous y avons ajouté celles qui ont été fournies par des locuteurs et nos propres expériences linguistiques.

| Dysfonctionnements corporels | Capacités, qualités, défauts | Comportements actifs ou passifs vis-à-vis d'autrui | Propriétés typiques permettant de caractériser un individu ou une chose | Descriptions des états physiques ou moraux |
|------------------------------|------------------------------|--|---|--|
| lyukas a marka | Capacités, qualités | Comportements actifs | hályog van a szemén | a nyelvén van vmi |
| enyves keze van / enyveskezű | helyén van az esze | markában van vki | szemfüles | lakat van a száján |
| | helyén van a nyelve | sarkában van vki | szemtelen / arcátlan | csomó van a torkán |
| | van esze | szájában van vki | káposztalé / víz van az ereiben | csomó van a nyelvén |
| | eszes / agyas | fenekében van vki | nincs vér az ereiben | gombóc van a torkában |
| | kötélből vannak az idegei | nyakán van vki | vér van az ereiben (nem káposztalé) | van bőr a képén |
| | a kisujjában van vmi | lába alatt van vki | a vérében van | a bőre alatt is pénz van |
| | ami a szívéen, az a száján | benne van a keze vmiben | nyakas | táskák vannak a szeme alatt / táskás a szeme |
| | van szíve | Comportements passifs | torkos | a szíve a torkában van |
| | gerinces | hátral is van szeme | helyén van a szíve | torkán / nyakán a kés |
| | derekas | rajta van a szeme | nem tollas a háta | gyomoridege van |
| | vajszívű | | van veleje vminek / velős | epés |
| | jó szeme van | | nyálás | húsos |
| | jó füle van | | jó torka van | ideges |
| | jó orra van | | botfüle van / botfűlű | cérnából vannak az idegei |
| | jó lelke van | | vaj van a fején / a füle mögött | lelkes |
| | jó gyomra van | | | tenyeres-talpas |
| | Défauts | | | tejfölösszájú |
| | káposztalé / víz | | | vmi van a füle |

| | | | | |
|--|---------------------------------|--|--|---------------------------------|
| | van a fejében | | | mögött |
| | borsónyi / mákszemnyi agya van | | | kukac / zabszem van a fenekében |
| | eszetlen / agyatlan | | | a tojáshéj még a fenekén van |
| | nyúlfarknyi esze van | | | |
| | kő van a szíve helyén / kőszívű | | | |
| | nincs szíve / szívtelen | | | |
| | szőrösszívű | | | |
| | gerinctelen | | | |
| | szolgalelkű | | | |
| | lelketlen | | | |

Nous avons réussi à établir la même classification pour les phrasèmes hongrois que pour les formules françaises. Cela nous montre qu'il n'existe pas de décalage significatif entre les moules sémantiques des Npdc dans les deux langues examinées. La seule divergence réside dans ce que le groupement des propriétés typiques embrasse celles aussi qui caractérisent des choses.

Alors, nous pouvons retrouver ici les mêmes critères de classes que nous avons développés dans la partie des séquences françaises :

1. des figures exprimant des dysfonctionnements corporels ;
2. des unités qui reflètent des capacités, des qualités ou des défauts humains. Ce groupe contient deux sous-groupes représentant les deux extrêmes opposants : les capacités et les qualités qui donnent un « plus » à l'individu, et les défauts qui peuvent être évalués comme dévalorisations chez l'homme ;
3. des expressions dans lesquelles nous dévoilons de divers comportements entre individus : des comportements actifs attribués aux attitudes actionnelles et des comportements passifs dessinant des conduites situationnelles ;
4. des phrasèmes qui « cachent » des propriétés typiques de l'individu ou de la chose ;
5. des locutions qui fournissent des états physiques ou psychiques.

Nous avons rencontré évidemment des problèmes dans cette partie aussi, quant au rangement des formes dans les différentes classes.

► *Cérnából vannak az idegei (avoir les nerfs en fil = s'énerver facilement)* : ce phrasème devrait appartenir en même temps aux dysfonctionnements corporels et aux descriptions d'états moraux. Les nerfs sont des éléments du corps humain qui relient les cellules sensibles et les centres nerveux. Le fait que les nerfs soient en fil, évoque leur dysfonctionnement. Par contre, nous parlons également de l'état nerveux qui est l'état actuel du système nerveux, et associé à l'état psychique de l'individu. Dans ce cas, nous avons une description d'état actuel. Nous avons mis l'expression dans la cinquième catégorie, car nous prenons pour très scientifique la première solution ; il s'y agit des expressions populaires.

► *Van bőr a kápén* (avoir de la peau sur la figure = n'avoir pas honte, être sans vergogne, impudent) : est-ce que cette image intéressante nous fournit une propriété typique ou bien une description d'un état moral ? La question a été déjà posée dans la partie des unités françaises aussi. Pour trouver la solution, il faudrait savoir s'il s'agit d'une caractérisation générale d'un individu ou bien de celle par rapport à un seul événement concret. Nous pourrions plutôt parler ici de la description d'un état moral momentanée.

► *Vaj van a fején / a füle mögött* (avoir du beurre sur la tête / derrière l'oreille = être couvert de crimes) : le dilemme est le même. Est-ce que nous pouvons caractériser une personne par ce qu'elle est couverte de crimes ou c'est une description ? A notre avis, nous utilisons cette séquence pour caractériser quelqu'un

► *Botfüle van / botfülü* (avoir une oreille de bâton = n'avoir pas d'ouïe musicale) : ce n'est pas exactement un dysfonctionnement corporel car le phénomène décrit un bon sens musical. En revanche, la locution ne peut pas être considérée comme description d'un état non plus puisque c'est un état constant. Alors avons-nous pris l'unité pour une caractéristique.

De la même manière que dans la partie française, chacune des classes a un tableau à trois colonnes : la première colonne renferme évidemment les phrasèmes hongrois rangés dans le groupement en question ; dans la deuxième, nous avons installé leur traduction littéraire, et les formes équivalentes françaises se retrouvent dans la troisième partie.

Il est à y ajouter ici aussi que nous n'avons noté comme équivalents français, où c'était possible, que des phrasèmes au verbe *avoir* qui contiennent – bien entendu – des Npdc.

III. 1. 2. 1. Dysfonctionnements corporels

| Expressions hongroises | Traduction des expressions | Equivalents français |
|------------------------------|-----------------------------------|---------------------------|
| lyukas a marka | avoir un trou au creux de la main | avoir des mains de beurre |
| enyves keze van / enyveskezű | avoir de la glu aux mains | voleur |

Comme nous l'avons vu concernant les phrasèmes français, la première classe contient les figures dont les Npdc reflètent des dysfonctionnements corporels. Ce mauvais fonctionnement s'évoque par des matières, des phénomènes différents qui sont installés sur la surface de la partie du corps.

Les Npdc d'ici sont très fréquemment employés dans la vie quotidienne : *tenyer* (creux de la main) et *kéz* (main) qui sont les symboles des actions, de la préhension et de la prise de possession.

Quant aux structures syntaxiques, nous tombons sur la composition [N + suffixe -s] + [Npdc + suffixe possessif].

Lyukas a marka et *enyves keze van / enyveskezű* (avoir un trou au creux de la main = avoir des mains de beurre et avoir de la glu aux mains = voleur) : ces deux expressions – bien qu'elles viennent de la même construction syntaxique – exhibent quelques curiosités dans la forme. Le verbe d'existence « van » se retrouve dans le deuxième type qui possède en plus deux formes. Comme nous l'avons déjà expliqué, ce sont des structures équivalentes au verbe « avoir » français, et il arrive que certaines formules aient plusieurs compositions. Ces compositions différentes reçoivent soit le même sens soit de divers sens. Dans le cas échéant, les deux formes signifient également « voleur ». Par rapport à l'émergence du verbe d'existence, il faut noter que dans le hongrois, le verbe d'existence est à effacer « aux troisièmes personnes du présent de l'indicatif dans toutes les manifestations de la relation

d'attribution », puisque ces formes (van, vannak – est, sont) sont « réservées à l'expression de l'existence » [NYE88, p. 53 – 54]. Ces deux séquences et leurs images sont entièrement claires : lorsqu'il existe un trou au creux de la main de quelqu'un, il laissera tomber tout ce qu'il essaiera de tenir, de garder dans la main. De même, si une personne a de la glu à la main, tout s'attachera à sa main comme à la main d'un voleur.

Les équivalents français ? *Lyukas a marka* (avoir un trou au creux de la main) et son équivalent *avoir des mains de beurre* n'indiquent aucune similitude, ni dans la syntaxe ni dans la forme (noms de partie du corps, noms des objets). La formule de *enyves keze van / enyveskezű* (avoir de la glu aux mains) – voleur ne possède pas du tout des expressions figées. Nous avons trouvé des équivalents français concernant la deuxième unité – comme *avoir les mains crochues* ; *avoir de la glu aux doigts* ; *avoir de la poix aux mains* ou *il n'a pas les mains engourdies* [ECK92, p. 33] – mais parce qu'ils ne sont pas retrouvables dans le dictionnaire de Rey, nous les prenons pour non-pertinents ou archaïques.

III. 1. 2. 2. Capacités, qualités, défauts

| Expressions hongroises | Traduction des expressions | Equivalents français |
|---------------------------------|---|--|
| Capacités, qualités | | |
| helyén van az esze | avoir l'esprit à sa place | avoir la tête sur les épaules |
| helyén van a nyelve | avoir la langue à sa place | ne pas avoir sa langue dans sa poche |
| van esze | avoir de l'esprit | avoir de la tête / de l'intelligence |
| eszes / agyas | avoir de l'esprit / du cerveau | avoir de la tête / de l'intelligence |
| kötélből vannak az idegei | avoir les nerfs en corde | avoir les nerfs solides |
| a kisujjában van vmi | avoir qqch dans le petit doigt | connaître / savoir qqch sur le bout du doigt |
| ami a szívéen, az a száján | ce qu'il a sur le cœur, a sur la bouche | avoir le cœur sur la bouche |
| van szíve | avoir du cœur | avoir de l'âme / bon cœur |
| gerinces | avoir de la colonne vertébrale | avoir une fermeté de caractère |
| derekas | avoir de la taille | être brave |
| vajszívű | avoir un cœur de beurre | être au cœur trop tendre / mou |
| jó szeme van | avoir un bon œil | avoir le compas dans l'œil |
| jó füle van | avoir une bonne oreille | avoir de l'oreille |
| jó orra van | avoir un bon nez | avoir du nez |
| jó lelke van | avoir une bonne âme | être une bonne âme |
| jó gyomra van | avoir un bon estomac | avoir l'estomac bien accroché |
| Défauts | | |
| káposztalé / víz van a fejében | avoir de la saumure de choucroute / de l'eau dans la tête | avoir du yaourt dans la tête |
| borsónyi / mákszemnyi agya van | avoir une cervelle de petit pois / de grain de pavot | avoir un pois chiche / un petit pois dans la tête |
| eszetlen / agyatlan | ne pas avoir d'esprit / de cerveau | tête sans cervelle |
| nyúlfarknyi esze van | avoir un esprit de queue de lièvre | avoir l'esprit court ; avoir une mémoire de lièvre |
| kő van a szíve helyén / kőszívű | avoir une pierre à la place du cœur / avoir un cœur de pierre | avoir un cœur de glace / de pierre / de marbre |
| nincs szíve / szívtelen | ne pas avoir de cœur / sans | sans cœur |

| | cœur | |
|-------------|------------------------------------|--|
| szőrösszívú | avoir du poil sur le cœur | avoir un cœur de marbre / de pierre / de glace ; sans cœur |
| gerinctelen | ne pas avoir de colonne vertébrale | ne pas avoir de fermeté de caractère ; paillasse |
| szolgalelkű | avoir une âme d'esclave | être une âme d'esclave |
| lelketlen | ne pas avoir d'âme | sans cœur ; cœur sans âme |

Les séquences de cette catégorie sont très nombreuses et – comme les phrasèmes français appartenant à cette même classe – renferment l'idée de valorisations (capacités, qualités) et de dévalorisations (défauts) de certaines compétences ou incompétences humaines dans les formes. Par conséquent, nous avons ici aussi deux sous-groupes dont le premier contient plus de figures.

Capacités, qualités : les noms de parties du corps montrent une échelle très large : *ész* (*esprit*), *agy* (*cerveau*), *nyelv* (*langue*), *idegek* (*nerfs*), *kisujj* (*petit doigt*), *szív* (*cœur*), *száj* (*bouche*), *gerinc* (*colonne vertébrale*), *derék* (*taille*), *szem* (*œil*), *fül* (*oreille*), *orr* (*nez*), *lélek* (*âme*), *gyomor* (*estomac*). Dans la plupart des cas, ils s'inscrivent dans leurs rôles symboliques. Il est évident de trouver des expressions avec *ész* (*esprit*), *agy* (*cerveau*) et *szív* (*cœur*) dans cette série. Les deux premiers noms symbolisent les réflexions rationnelles, l'intelligence, et le dernier est le siège des sentiments, des émotions. Nous n'avons pas encore eu l'occasion de mentionner le nom de *lélek* (*âme*) jusqu'à présent : il remplit les mêmes fonctions figurées que *szív* (*cœur*). En ce qui concerne le nom de *idegek* (les nerfs), il est également associé à la nature psychique de l'homme, il est plus précisément le « miroir » de l'état d'« excitations extérieures » ou celui de « tensions intérieures » [LER97, p. 980]. Les parties du corps le plus fréquemment utilisées dans la vie quotidienne, telles que *nyelv* (*langue*), *szem* (*œil*), *fül* (*oreille*), *gyomor* (*estomac*) ou *orr* (*nez*), y apparaissent à cause de leur exceptionnellement « bon fonctionnement » : bonne capacité de parler, appréciation exacte d'une mesure à l'œil, très bonne ouïe musicale, très forte résistance au dégoût.

Ce n'est que le nez qui fait exception à cet ordre – l'intuition est son rôle symbolique mais nous ne pouvons pas faire dépendre cette capacité du bon fonctionnement de l'organe.

Il faudrait encore ranger la bouche (*száj*) dans cette énumération. C'est un organe fréquemment employé aussi (l'organe de la parole). En revanche, dans l'expression dans laquelle il se retrouve, il ne constitue pas une métaphore autonome mais partielle, qui n'est complète qu'avec le nom de *szív* (*cœur*) ensemble.

Quant à l'émergence de *gerinc* (*colonne vertébrale*), nous pouvons nous reporter de nouveau au symbolisme. Dans la langue hongroise, cette partie du corps a un sens figuré de « fermeté de caractère ». C'est le rôle symbolique dont nous pouvons parler par rapport aux noms de *derék* (*taille*) et de *kisujj* (*petit doigt*) aussi qui touchent à la bravoure et au savoir.

Les structures syntaxiques n'expliquent pas l'uniformité : [N + suffixe possessif + suffixe spatial] + verbe d'existence « van » + [Npdc + suffixe possessif] ; verbe d'existence « van » + [Npdc + suffixe possessif] ; [Npdc + suffixe -s] ; [N + suffixe de matière -ból / -ből] + verbe d'existence « van » + [Npdc + suffixe possessif] ; N + verbe d'existence « van » + [Npdc + suffixe possessif + suffixe spatial / postposition] ; [Npdc + suffixe -s + Npdc + suffixe -s] ; [Adj *jó*] + [Npdc + suffixe possessif] + verbe d'existence « van » ; [N + Npdc + suffixe -ű / -ű].

Si nous regardons les aptitudes du point de vue physique – psychique, nous pouvons fixer que les deux sortes sont attestées mais c'est la supériorité morale qui prédomine.

Le premier type renferme deux unités : *helyén van az esze* (avoir l'esprit à sa place = avoir la tête sur les épaules) et *helyén van a nyelve* (avoir la langue à sa place = ne pas avoir sa langue dans sa poche), où les deux reflètent une supériorité psychique. De même, le deuxième (*van esze* = avoir de la tête / de l'intelligence ; *van szíve* = avoir de l'âme / bon cœur) et troisième arrangements (*eszés / agyas* = avoir de la tête / de l'intelligence ; *gerinces* = avoir une fermeté de caractère ; *derekas* = être brave) décrivent la moralité. Les expressions *kötélből vannak az idegei* (= avoir les nerfs solides) et *a kisujjában van* (= connaître / savoir qqch sur le bout du doigt) – qui représentent leurs types de structure – cachent également des qualités psychiques, comme l'unité *ami a szívé, az a száján* (= avoir le cœur sur la bouche) laquelle ne constitue pas un moule syntaxique. A propos de *vajszívű* (= être au cœur trop tendre / mou), c'est encore le psychisme qui émerge dans la forme.

Par contre, le dernier arrangement assume plus de phrasèmes : ce type nous permet d'observer non seulement les excellences psychiques mais les excellences physiques aussi. *Jó szeme van* (= avoir le compas dans l'œil) exprime par exemple l'aptitude corporelle alors que *jó orra van* (= avoir du nez) ; *jó lelke van* (= être une bonne âme) dessinent de nouveau les qualités morales.

Helyén van az esze (avoir l'esprit à sa place = avoir la tête sur les épaules) et *helyén van a nyelve* (avoir la langue à sa place = ne pas avoir sa langue dans sa poche) : ces deux locutions donnent témoignage non seulement d'une analogie sémantique mais d'une analogie syntaxique aussi. La seule différence se produit dans le Npdc.

Il faut mentionner comme curiosité la démonstration de la qualité dans l'image. Quand une personne est intelligente, réfléchit rationnellement ou bien a une facilité de parler, consiste dans ce que les organes employés sont à leur place. Les métaphores nous semblent logiques car le contraire est souvent exprimé par le vide de la tête, par l'absence de l'esprit, et par le découpage de la langue, son avalement ou son arrachement avec les dents, ce qui veut dire que les organes ne sont plus à leur place.

Van esze (avoir de l'esprit = avoir de la tête / de l'intelligence), *van szíve* (avoir du cœur = avoir de l'âme / bon cœur) : dans ces unités, l'appesantissement sur la possession des parties du corps en question est observable. Nous venons de développer la production de la figure contraire par le manque d'esprit ; il n'en est autrement par rapport au manque de sentiments, d'émotions. Nous disons tout simplement que quelqu'un n'a pas de cœur.

Eszés / agyas (avoir de l'esprit / du cerveau = avoir de la tête / de l'intelligence), *gerinces* (avoir de la colonne vertébrale = avoir une fermeté de caractère), *derekas* (avoir de la taille = être brave) : dans ces exemples, nous parlons des personnes munies, dotées d'esprit / de cerveau, de colonne vertébrale et de taille. La séquence avec l'esprit et le cerveau est claire. Quant à la colonne vertébrale, l'illustration a l'air concevable aussi. Ce sont les besoins fondamentaux de la moralité qui sont projetés sur les besoins fondamentaux du corps. La colonne vertébrale est l'axe articulé qui se sert à soutenir le squelette du corps humain. Dans le domaine de la morale, cette fonction est remplie par le caractère. Sans caractère, l'homme n'a pas de fermeté de personnalité, comme sans colonne vertébrale, le corps humain n'a pas de fermeté physique.

Concernant l'expression avec *derék* (taille), la relation de la partie du corps à la bravoure nous a cependant posé des problèmes. Pourquoi aurons-nous de la taille si nous sommes braves ? Malheureusement, nous n'avons trouvé aucune référence pour cette locution, et nous n'avons pas d'hypothèses non plus.

Les nerfs sont des « filaments qui relient un centre nerveux à un organe ou à une structure organique », et ils sont les « supports de l'émotivité, des tensions psychologiques » [LER97, p. 980]. Parce qu'ils sont des filaments, nous les rendons visibles comme si notre capacité de support de la tension intérieure dépendait de l'épaisseur de ces fils. Cette figure

apparaît dans *kötélből vannak az idegei* (avoir les nerfs en corde = avoir les nerfs solides). La matière des nerfs, qui trahit déjà l'épaisseur, détermine en effet tout le sens de l'expression.

D'après une ancienne croyance, nous pouvons apprendre certaines choses de notre doigt. Plusieurs langues possèdent des expressions figées avec le doigt qui prouvent cette affirmation. Par exemple dans la langue allemande, nous tombons sur *Mein kleiner Finger hat es mir gesagt* qui a un équivalent français *Mon petit doigt me l'a dit*. Un exemple hongrois est *a kisujjában van vmi* (avoir qqch dans le petit doigt = savoir / connaître qqch sur le bout du doigt). Alors, le doigt a reçu le symbole de savoir. Nous voyons encore la localisation du concept à l'espace intérieur du petit doigt, ce qui paraît évident car il s'agit toujours d'un concept et ceci ne peut pas être installé sur une surface.

Ami a szívéen, az a száján (Ce qu'il a sur le cœur, a sur la bouche. = avoir le cœur sur la bouche) : nous avons affaire ici à une locution laquelle se compose de deux propositions ; d'une proposition subordonnante et d'une proposition subordonnée relative dans une ordre inverse. Elles sont déictiques les deux puisqu'il leur manque de verbe d'existence « van ». L'image nous rend concrètement l'idée de franchise : tout ce que nous ressentons, le disons aussi. L'installation des choses est sur la surface dans les deux cas. Les sentiments, les émotions se trouvent toutefois à l'intérieur du cœur. L'émergence de la surface du cœur peut être probablement motivée par la consonance.

Vajszívű (avoir un cœur de beurre = être au cœur trop tendre / mou) : nous traduisons généralement le contraste dureté-tendresse par des matières dures et rigides – par des matières molles (*kőszívű* – avoir un cœur de pierre = avoir un cœur de pierre / de marbre ; *kő van a szíve helyén* – avoir une pierre à la place du cœur). La matière molle de l'unité mentionnée est le beurre qui est le complément du nom *cœur*. En fait, c'est justement cette substance qui change le sens de la composition. Alors, lorsqu'une personne a un cœur en un corps mou, elle aura des sentiments trop tendres, sera très sensible, indulgente, elle se fondra facilement.

Les séquences du dernier moule se forment à l'aide du qualificatif *jó* (= bon) pour manifester la bonne aptitude soit physique soit morale. Les significations de *jó szeme van* (avoir un bon œil = avoir le compas dans l'œil), de *jó füle van* (avoir une bonne oreille = avoir de l'oreille) et *jó lelke van* (avoir une bonne âme = être une bonne âme) sont toutes en rapport avec les parties du corps que les formes comportent. Les organes des trois autres se présentent toutefois comme des associations métaphoriques : *jó orra van* (avoir un bon nez = avoir du nez) – l'intuition, *jó gyomra van* (avoir un bon estomac = avoir l'estomac bien accroché) – support des choses écœurantes.

Les équivalents français sont en majorité discordants. *Helyén van az esze* (avoir l'esprit à sa place = avoir la tête sur les épaules) : nous remarquons qu'il s'agit dans les deux types d'une localisation, mais ni le Npdc ni l'endroit ne coïncident. *Helyén van a nyelve* (avoir la langue à sa place = ne pas avoir sa langue dans sa poche) : nous avons, outre la localisation, le même nom d'organe et la formule française est une forme de négation. *Van esze* (avoir de l'esprit = avoir de la tête / de l'intelligence), *van szíve* (avoir du cœur = avoir de l'âme / bon cœur), *eszés / agyas* (avoir de l'esprit / du cerveau = avoir de la tête / de l'intelligence) : les présentes expressions montrent une analogie syntaxique, nous découvrons par contre des décalages dans les Npdc ; nous dirions que c'est chaque fois une différence métonymique (esprit, cerveau – tête, intelligence ; cœur – âme). *Ami a szívéen, az a száján* (Ce qu'il a sur le cœur, a sur la bouche. = avoir le cœur sur la bouche) : ce sont ici les mêmes organes avec une localisation, mais les syntaxes sont tout à fait différentes. En ce qui concerne les nerfs, la détermination de la sorte, de l'épaisseur de substance est remplacée par sa consistance, par suite, le complément du nom est changé par un adjectif : *kötélből vannak az idegei* (avoir les nerfs en corde = avoir les nerfs solides). *Jó szeme van* (avoir un bon œil = avoir le compas dans l'œil), *jó füle van* (avoir une bonne oreille = avoir de l'oreille), *jó lelke van* (avoir une

bonne âme = être une bonne âme), *jó orra van* (avoir un bon nez = avoir du nez), *jó gyomra van* (avoir un bon estomac = avoir l'estomac bien accroché) : c'est uniquement le nom d'organe qui est similaire dans le premier et le dernier phrasème. Le reste de ce moule indique une grande ressemblance, l'adjectif *jó* est supprimé dans les figures de la langue française. A part que la composition contenant *lélek* (âme), laquelle recourt au verbe support *être*, ne s'intègrent pas entièrement à l'énumération.

Il nous reste encore quatre locutions auxquelles nous n'avons pas pu associer des formes avec *avoir* ou aucune expression figée. *A kisujjában van vmi* (avoir qqch dans le petit doigt = savoir / connaître qqch sur le bout du doigt), *gerinces* (avoir de la colonne vertébrale = avoir une fermeté de caractère), *derekas* (avoir de la taille = être brave) et *vajszívű* (avoir un cœur de beurre = être au cœur trop tendre / mou).

Les tournures de **défauts** font également la lumière sur les imperfections comme la catégorie de « dysfonctionnements corporels », mais – tandis que celle-ci traite les mauvais fonctionnements physiques – nous ne nous occupons ici que des insuffisances mentales, morales, sentimentales.

Ce sont *fej* (tête), *agy* (cerveau), *ész* (esprit), *szív* (cœur), *gerinc* (colonne vertébrale) et *lélek* (âme) que nous rencontrons dans cette série. Excepté le nom de *gerinc*, leur apparence d'ici n'est pas étonnante parce que chacun accompagne le domaine psychologique. Voire nous comprendrons l'émergence de la partie *gerinc* aussi si nous fixons qu'elle se retrouve parmi les manques dans un rôle symbolique, notamment dans le rôle de fermeté de caractère.

N + verbe d'existence + [Npdc + suffixe possessif + suffixe spatial / postposition] ; [N + suffixe de quantité -nyi] + [Npdc + suffixe possessif] + verbe d'existence « van » ; [Npdc + suffixe privatif -atlan / -etlen, -talan / -telen] ; [N + Npdc + suffixe -ű / -ű] ; [Npdc + suffixe -s + Npdc + suffixe -ű / -ű] – autant de variations structurelles.

Káposztalé / víz van a fejében (avoir de la saumure de choucroute / de l'eau dans la tête = avoir du yaourt dans la tête) : l'installation d'un liquide quelconque dans l'espace intérieur de la tête veut dire toujours le manque d'esprit, de cerveau. Car la tête symbolise la boîte osseuse de ces organes, qui se trouvent à l'intérieur, l'emploi de cette sorte de localisation semble tout à fait logique. Pourquoi justement de la saumure de choucroute et de l'eau ? Nous ne pouvons pas répondre à cette question. Il se peut que ce phénomène prélève des héritages culturels.

La deuxième construction nous fournit deux assemblages où ce sont encore *ész* (esprit) et *agy* (cerveau) qui reçoivent un quantificateur, celui-ci portant sur leur petitesse : *borsónyi* (comme un petit pois = du volume d'un pois) / *mákszemnyi* (comme une graine de pavot = « un grain de ») ; *nyúlfarknyi* (comme une queue de lièvre = « un bout de »).

Comme nous l'avons expliqué plus haut, Rey montre dans son dictionnaire que les deux premières métaphores reposent sur l'illustration du « grelot qui va et vient dans une tête vide » [REY97, p. 745]. Quant à la queue du lièvre, elle est vraiment petite.

Pour traduire l'insensibilité, nous traitons le cœur – le siège des sentiments et des émotions – d'une matière dure, rigide. Un exemple pour cela est la découverte de la pierre à la place du cœur : *kő van a szíve helyén / kőszívű* (avoir une pierre à la place du cœur / avoir un cœur de pierre = avoir un cœur de glace / de pierre / de marbre). Par contre, *szőrösszívű* (avoir du poil sur le cœur = avoir un cœur de marbre / de pierre / de glace ; sans cœur) évoque la même métaphore, la personne coriace, indifférente, insensible. Cette séquence extraordinaire doit désigner des petits poils piquants comme s'ils étaient des épines. Par conséquent, personne ne peut toucher au cœur, aux sentiments tendres, personne ne peut réchauffer ce cœur froid.

La forme syntaxique intégrant le suffixe privatif trahit déjà sa valeur sémantique – la personne est privée d’une certaine partie du corps, ce qui indique par son propre fait un défaut, pour autant que nous parlions d’une partie « rattachée » à la psychologie. Ainsi a-t-on des arrangements *eszetlen / agyatlan* (*ne pas avoir d’esprit / de cerveau = tête sans cervelle*), *szívtelen / nincs szíve* (*ne pas avoir de cœur = sans cœur*), *lelketlen* (*ne pas avoir d’âme = sans cœur, cœur sans âme*), *gerinctelen* (*ne pas avoir de colonne vertébrale = ne pas avoir de fermeté de caractère*).

Lorsque quelqu’un a une âme d’esclave (*szolgalelkű*), il n’a pas de colonne vertébrale (*gerinctelen*). Les deux expressions sont synonymes. La personne en question n’a pas donc de caractère, elle est une conciliatrice, elle s’humilie toujours à l’autorité des autres ; comme les esclaves devaient se comporter à l’ancienne époque !

Dans cette section, nous possédons des paires d’équivalents de deux langues examinées qui montrent une coïncidence mais également celles dont l’élément français n’est même pas considéré comme expression figée.

Káposztalé / víz van a fejében (*avoir de la saumure de choucroute / de l’eau dans la tête*) = *avoir du yaourt dans la tête* : nous sommes témoin d’une structure symétrique, en d’autres termes de la localisation d’une matière molle à l’intérieur de la tête. La substitution du cerveau par du liquide renvoie dans chaque cas au vide de la boîte crânienne. Le seul décalage consiste dans la sorte de liquide.

Borsónyi / mákszemnyi agya van (*avoir une cervelle de petit pois / de grain de pavot*) = *avoir un pois chiche / un petit pois dans la tête* : nous trouvons ici deux solutions très intéressantes. A première vue, les deux métaphores ont l’air d’exposer l’absence du cerveau dont la place est comblée par des grains. Une petite différence nuancée est cependant remarquable, en outre par rapport au remplacement. Dans la formule hongroise, il ne s’agit pas d’une substitution mais de la petitesse du cerveau comparée à la petitesse des grains, alors que l’image française « met » les grains dans le vide de la tête. A la suite de ces faits, une divergence se montre dans la structure aussi : la possession d’une petite cervelle – la localisation d’un grain dans la tête. L’apparition du petit pois est présente dans les deux variations.

Nyúlfarknyi esze van (*avoir un esprit de queue de lièvre*) = *avoir l’esprit court ; avoir une mémoire de lièvre* : il existe deux expressions françaises avec le verbe support « avoir » pour peindre la mémoire faible. L’une insère également le nom du même animal mais l’aptitude de se souvenir au lieu de la partie du corps. L’autre n’est pas regardée comme expression figée mais contient le même Npdc qui s’accompagne d’un adjectif.

Kő van a szíve helyén / kőszívű (*avoir une pierre à la place du cœur / avoir un cœur de pierre*) = *avoir un cœur de pierre / de glace / de marbre* : ce type hongrois a deux formes dont la deuxième a un équivalent français exact. Par contre, le nom de substance peut être varié dans la locution française.

Eszetlen / agyatlan (*ne pas avoir d’esprit / de cerveau*) = *tête sans cervelle*, *szívtelen / nincs szíve* (*ne pas avoir de cœur / sans cœur*) = *sans cœur*, *lelketlen* (*ne pas avoir d’âme*) = *sans cœur, cœur sans âme*, *gerinctelen* (*ne pas avoir de colonne vertébrale*) = *ne pas avoir de fermeté de caractère* : nous avons quatre unités syntaxiquement homogènes, ce qui ne peut pas se dire des équivalents. Il est à constater que ce ne sont que les membres d’une seule paire qui convergent (*szívtelen* [= *ne pas avoir de cœur / sans cœur*] – *sans cœur*) ; par contre, cette similarité est observable entre deux locutions dont les structures ne répondent pas à nos exigences (*avoir* + Npdc). Les locutions des deux premières paires incluent le même Npdc ; l’unité française de la troisième utilise *cœur* au lieu de « âme » que nous tenons pour un glissement de sens métonymique, dans le domaine des expressions figurées. La dernière composition n’a pas d’équivalent figé dans l’autre langue.

Le décalage entre *avoir une âme d'esclave (szolgalelkű)* et *être une âme d'esclave* réside dans le verbe support (avoir – être).

III. 1. 2. 3. Comportements actifs ou passifs vis-à-vis d'autrui

| Expressions hongroises | Traduction des expressions | Equivalents français |
|-------------------------------|--|--|
| Comportements actifs | | |
| a markában van vki | avoir qqn au creux de la main | avoir qqn en son pouvoir |
| a sarkában van vki | avoir qqn dans le talon | avoir qqn à dos ; être / marcher sur les talons de qqn |
| a szájában van vki | avoir qqn dans la bouche | être tout près |
| a fenékében van vki | avoir qqn aux fesses | avoir qqn aux fesses |
| a nyakán van vki | avoir qqn sur le cou | avoir qqn à dos ; avoir qqn sur les bras |
| lába alatt van vki | avoir qqn sous la jambe / sous le pied | être dans les jambes de qqn |
| benne van a keze vmiben | avoir la main dans qqch | être complice dans une action qui cause du dommage à qqn |
| Comportements passifs | | |
| hátul is van szeme | avoir des yeux même derrière | avoir des yeux dans le dos |
| rajta van a szeme vkin / vmin | avoir l'œil sur qqn / qqch | avoir l'œil sur qqn / qqch |

Nous arrivons de nouveau à une catégorie composée de deux sous-classes. Nous y avons rangé les séquences dont le nom ou la combinaison de plusieurs noms, de partie du corps surgit comme association métaphorique à un comportement actif ou passif de l'homme envers un autre individu. Les deux sous-groupes s'appliquent alors à ces deux sortes de conduites. Les manières actives entraînent une action qui suscite une relation directe avec une autre personne. La conduite passive introduit le contraire : il s'agit d'un rapport indirect.

Les Npdc du **comportement actif** portent témoignage sur une « multicolorité ». Nous mettons la main sur des noms aussi que nous n'avons pas encore vus jusqu'à présent. Nous détenons des arrangements avec *marok* (*creux de la main*), *sarok* (*talon*), *száj* (*bouche*), *fenék* (*fesses*), *nyak* (*cou*), *láb* (*jambe / pied*), *kéz* (*main*). Nous avons l'impression que ces noms portent déjà en eux la notion du rapport direct quelque part, et plus particulièrement si nous les regardons dans leur propre contexte, ensemble avec leur localisation.

Le creux de la main (*marok*) symbolise la possession, le pouvoir et la main (*kéz*) l'activité. Le talon (*sarok*) se réfère à la proximité, à la poursuite, tandis que nous avons dans cette série *jambe* (*láb / pied*) aussi qui est le symbole de la marche. La bouche (*száj*) et les fesses (*fenék*) signalent unanimement la proximité immédiate. Le cou (*nyak*) apparaît comme endroit à porter la charge.

Ce qui nous saute aux yeux tout de suite à propos des ordonnances syntaxiques, est le trait commun de la localisation, l'ampleur de la ressemblance des formes. Deux dispositions entrent en ligne de compte : [Npdc + suffixe possessif + suffixe spatial / postposition] + verbe d'existence + N et verbe d'existence + [Npdc + suffixe possessif] + [N + suffixe spatial]. Cette construction-ci n'a qu'une seule forme (*benne van a keze vmiben = avoir la main dans qqch*). Dans le premier moule le Nom est identique à l'élément *vki / vmi* (*qqn / qqch*). En plus,

il faut savoir que dans la langue hongroise, le constituant emphatisé passe en tête de la phrase. Alors peut-on constater que la place de ce composant facultatif n'est même pas figée.

Bien que nous ayons six locutions du même moule syntaxique en notre possession, leur valeur sémantique se varie selon le Npdc et la position de la personne ou de la chose rapportée à celui.

Dans *markában van vki* (avoir qqn au creux de la main = avoir qqn en son pouvoir), la partie de la main désigne clairement la prise de possession, le pouvoir. Nous recourons à ce nom dans le langage quotidien lorsque nous tenons une petite chose quelconque à la main, nous sentons néanmoins une légère nuance entre le maintien d'une chose à la main et le fait d'être au creux de la main. Dans ce dernier cas, nous ne tenons que des choses tellement petites que nous pouvons les enfermer dans le poing, et il faut les serrer un peu pour ne pas les laisser tomber. Si cette hypothèse est pertinente, nous pourrions observer dans l'expression le symbolisme de l'échelle hiérarchique aussi qui est généralement marqué sur les caricatures par la différence de taille des personnages. Ainsi peint même notre image la petitesse de taille de la personne que quelqu'un d'autre tient en son pouvoir.

A l'occasion de la marche, c'est toujours le talon qui est le point le plus en arrière à chaque pas. De ce fait, quand quelqu'un vient après nous, il sera le plus proche s'il fait ses pas justement après notre talon. Il est intéressant par contre de regarder le type de localisation : *sarkáBAN van vki* (avoir qqn DANS le talon). La personne qui suit est mise à l'intérieur de la partie du corps. Il est présumable que l'installation dans l'espace intérieur se réfère à ce que cette personne est déjà dans le point le plus en arrière possible de notre corps.

Quelle expression est plus mystérieuse que *szájában van vki* (avoir qqn dans la bouche = qqn est tout près) ? Elle exprime la grande proximité – déjà gênante – des gens dans une foule. Mais pourquoi utilise-t-on la bouche ? Il est vrai qu'il n'y a rien de plus proche de nous que des choses qui, pour ainsi dire, pénètrent dans notre corps. Cette intrusion peut arriver facilement à travers des cavités du corps dont la plus grande est sans doute l'organe de la parole. En plus, chaque individu est identifié par son visage, par sa tête ; il n'est pas par hasard que nous employons souvent, au cours d'un processus métonymique, la tête pour désigner la personne entière. Or, dans une foule, nous ne voyons rien d'autre que des dos, des têtes qui sont tout près de la nôtre, où se trouve bien entendu notre bouche. Nous pourrions donc affirmer que nous avons failli avoir la tête de la personne – qui est devant nous – dans la bouche.

Fenekében van vki (avoir qqn aux fesses = avoir qqn aux fesses) : la formule traduit le dérangement que quelqu'un produit par son comportement, par le fait qu'il est toujours là, après l'autre personne. Ce secteur du corps doit indiquer tout le derrière du corps, par un processus métonymique, plus exactement la partie pour le tout. L'utilisation de l'espace a pour raison le même phénomène que dans les cas précédents, pour marquer la plus grande proximité comme si l'autre personne était sur le point de pénétrer dans son corps.

Nyakán van vki (avoir qqn sur le cou = avoir qqn sur les bras ; avoir qqn à dos) : le cou symbolise le support de charge. La localisation nous semble logique aussi car nous portons la charge sur la surface du corps.

Lába alatt van vki (avoir qqn sous la jambe / sous le pied¹ = être dans les jambes de qqn) : c'est une nouvelle position de l'individu créant des difficultés qui apparaît dans cette séquence - il est *sous la jambe*. Cet emplacement résulte probablement de la perturbation de la marche, du déplacement ou des activités en général. En effet, lorsque nous nous retrouvons

¹ Nous remarquons dans la traduction de l'expression la jambe et le pied à la fois, parce que les Hongrois ne distinguent pas forcément ces parties du corps. Ils utilisent toujours le nom de *láb* (jambe) et y ajoutent *lábfej* (pied) s'ils veulent préciser l'endroit en question.

tout le temps une chose sous la jambe, sous le pied n'importe où où nous voulons mettre le pied, ce phénomène nous empêche dans nos activités.

La figure de l'autre moule mentionné, *benne van a keze vmiben* (avoir la main dans qqch = avoir la main dans qqch), renvoie à la complicité dans une action laquelle cause du dommage à quelqu'un. La forme demande tout de même une explication : *benne* (dedans) souligne la sorte de localisation.

Du côté des équivalents français, il n'existe qu'une seule paire de locutions dont les membres sont tout à fait similaires : *fenekében van vki* – avoir qqn aux fesses. Ensuite nous en avons trois paires où l'unité française donne une place soit à un autre nom d'organe soit à un autre verbe. Ce sont 1. *sarkában van vki* (avoir qqn dans le talon) – avoir qqn à dos ; être / marcher sur les talons de qqn 2. *nyakán van vki* (avoir qqn sur le cou) – avoir qqn sur les bras ; avoir qqn à dos 3. *lába alatt van vki* (avoir qqn sous la jambe) – être dans les jambes de qqn. Le premier « couple » reconnaît deux synonymes dont le premier se distingue par le Npdc, et le deuxième par le verbe employé et la localisation. Ce n'est pas autrement dans la deuxième « paire » qui renferme également deux équivalents : l'un se sépare dans le Npdc et l'autre dans le nom d'organe et la localisation. Le phrasème français de la troisième se présente en utilisant le verbe *être*, en plus, la personne dérangement est mise à l'intérieur des jambes.

Il nous reste encore trois couples de substituts. Dans ces types, nous n'avons trouvé aucune expression figurée française. *Markában van vki* (avoir qqn au creux de la main) – avoir qqn en son pouvoir ; *szájában van vki* (avoir qqn dans la bouche) – être tout près ; *benne van a keze vmiben* (avoir la main dans qqch) – être complice dans une action qui cause du dommage à qqn.

Esquissons également les relations situationnelles, les **comportements passifs**.

Ce sont deux expressions qui sont adjointes à ce groupe : *hátul is van szem* (avoir des yeux même derrière = avoir des yeux dans le dos) et *rajta van a szem* (avoir l'œil sur qqn / qqch = avoir l'œil sur qqn / qqch). Nous avons affaire à deux structures différentes contenant le même Npdc, notamment celui de *szem* (œil), lequel symbolise la perception, la surveillance, la vigilance.

La construction de la première séquence est la suivante : Adverbe de lieu + la particule *is* (= aussi, même) + verbe d'existence + [Npdc + suffixe possessif]. C'est l'adverbe de lieu *hátul* (derrière) qui est accentué dans la phrase. Il se réfère au dos puisque nous rapportons le « derrière » à notre propre corps.

L'autre structure : adverbe de lieu + verbe d'existence + [Npdc + suffixe possessif] où l'adverbe introduit l'installation sur la surface (*rajta* - dessus). Il remplit la fonction d'emphase. Cette localisation-ci arrive concrètement aux yeux, alors que la précédente ne détermine que la direction de déplacement de l'organe.

Les formes d'équivalents montrent une grande ressemblance. L'une substitue l'appellation de la localisation concrète à sa direction (*hátul* = derrière – dans le dos). L'autre formule est entièrement convergente.

III. 1. 2. 4. Propriétés typiques permettant de caractériser un individu ou une chose

| Expressions hongroises | Traduction des expressions | Equivalents français |
|-------------------------------------|---|---|
| hályog van a szemén | avoir une cataracte sur l'œil | voir un bandeau sur les yeux |
| szemfüles | avoir de l'œil-oreille | malin, dégourdi |
| szemtelen / arcátlan | ne pas avoir d'œil / de visage | avoir de l'estomac |
| káposztalé / víz van az ereiben | avoir de la saumure de choucroute / de l'eau dans les veines | avoir du jus de navet dans les veines |
| nincs vér az ereiben | ne pas avoir de sang dans les veines | ne pas avoir de sang dans les veines |
| vér van az ereiben (nem káposztalé) | avoir du sang dans les veines (et pas de saumure de choucroute) | avoir du sang dans les veines |
| a vérében van vmi | avoir qqch dans le sang | avoir qqch dans le sang |
| nyakas | avoir du cou | avoir de la tête ; avoir la tête dure / de bois / de fer |
| torkos | avoir de la gorge | être sur sa bouche |
| helyén van a szíve | avoir le cœur à sa place | avoir le cœur bien placé / bien accroché ; avoir du cœur au ventre |
| nem tollas a háta | ne pas avoir de plumes sur le dos | ne pas être naïf ; ne pas se laisser tromper |
| van veleje vminek / velős | qqch a de la mœlle | qqch a de la substance ; de l'essentiel |
| nyálas | avoir de la salive | être tout miel ; être tout miel tout sucre ; faire le (la) sucré(e) |
| jó torka van | avoir une bonne gorge | avoir du poumon |
| botfüle van / botfülű | avoir une oreille de bâton | n'avoir pas d'oreille |
| vaj van a fején / a füle mögött | avoir du beurre sur la tête / derrière l'oreille | avoir du beurre sur la tête |

Ce classement recueille les caractères, les qualités propres à un individu ou à une chose en général. Nous n'avons pas divisé cette catégorie en deux sous-groupes parce qu'elle contient deux manifestations concernant les inanimés, notamment *van veleje vminek / velős* (qqch a de la mœlle = qqch a de la substance ; de l'essentiel) et *nyálas* (avoir de la salive = être tout miel ; être tout miel tout sucre ; faire le (la) sucré(e)), dont la seconde peut également désigner un être humain.

Nous disposons d'un grand répertoire de Npdc, nous pouvons dire que nous en avons de toutes les régions du haut du corps : *szem* (œil), *fül* (oreille), *arc* (visage), *ér* (veine), *vér* (sang), *nyak* (cou), *torok* (gorge), *szív* (cœur), *hát* (dos), *velő* (mœlle), *nyál* (salive), *fej* (tête). Tous ces noms équivalent métaphoriquement à une propriété humaine, sans exclure la possibilité que quelques-uns d'entre eux peuvent entrer en scène dans diverses significations puisqu'ils possèdent plusieurs rôles symboliques. *Szem* (œil) et *fül* (oreille) sont des sens de perception dont l'organe de la vue représente dans quelques cas la perception psychologique et l'arrogance, et l'organe de l'ouïe le sens musical. De même, *arc* (visage) a trait à l'allure provocante. *Vér* (sang) sert du symbole de courage, et c'est *ér* (veine) qui assure le chemin pour l'écoulement du sang. Le précédent tend également à la totalité. *Nyak* (cou) a l'air de prendre la place de la tête, et renvoie à l'obstination, à l'entêtement. *Torok* (gorge) donne corps à la gourmandise et au symbole de la voix. *Szív* (cœur) surgit comme le siège du courage, et *hát* (dos), à notre avis, dans le sens du torse, du corps. *Velő* (mœlle) annonce la

massivité, la substantialité d'une rédaction, d'une parole, d'un texte. La sécrétion *nyál* (*salive*) dessine un certain style, un certain type d'homme. La tête enveloppe l'extrémité concrète.

Cette catégorie ne se fonde guère sur un seul moule syntaxique. Elle introduit les combinaisons N + verbe d'existence + [Npdc + suffixe possessif + suffixe spatial / postposition] ; [(Npdc +) Npdc + suffixe -s] ; [Npdc + suffixe privatif] ; [N + suffixe possessif + suffixe spatial] + verbe d'existence « van » + [Npdc + suffixe possessif] ; [N + suffixe -s] + [Npdc + suffixe possessif] ; verbe d'existence + [Npdc + suffixe possessif] ; Adj « jó » + [Npdc + suffixe possessif] + verbe d'existence ; [N + Npdc + suffixe possessif] + verbe d'existence « van ».

Hályog van a szemén (*avoir une cataracte sur l'œil = avoir un bandeau sur les yeux*) : l'inclusion de cette locution dans un groupe nous a posé un problème. Sans réfléchir, nous dirions qu'elle fait penser à un dysfonctionnement corporel, car s'il existe une cataracte sur l'œil, celui ne fonctionnera sûrement pas bien. Après un peu de réflexions, nous changerions d'idée : ce n'est pas l'œil qui ne fonctionne pas bien mais la valeur sémantique est en rapport avec la psychologie ; nous la mettrions donc plutôt parmi les défauts. Mais il faut avouer qu'elle ne passe pas pour cette classe non plus. Il ne s'agit pas d'un défaut, et surtout pas d'une insuffisance psychologique mais du manque de la lucidité d'esprit logique. C'est pour cette raison que nous l'avons rangée parmi les propriétés typiques. Quant à sa forme, le maniement de l'organe de la vue peut se mettre en contact avec son symbolisme de « connaissance », de « conscience morale », de « lumière ». C'est le contraire de cette image que nous pouvons révéler ici. A savoir une cataracte sur les yeux aboutit à une opacité, à des troubles de la vision. Cette opacité éveille une sensation comme si nous avions une voile devant les yeux.

Le deuxième moule syntaxique engendre plusieurs locutions : *szemfüles* (*avoir de l'œil – oreille = malin, dégourdi*), *nyakas* (*avoir du cou = avoir de la tête ; avoir la tête dure / de bois / de fer*), *torkos* (*avoir de la gorge = être sur sa bouche*), *velős* (*avoir de la mælle = avoir de la substance, de l'essentiel*), *nyálas* (*avoir de la salive = être tout miel ; être tout miel tout sucre ; faire le (la) sucré(e)*). La première forme est un peu différente des autres parce qu'elle contient deux Npdc coordonnés. La possession des deux organes de perception nous donne à entendre que la personne en question voit et entend tout, elle fait attention à tout ce qui se passe autour d'elle, et elle profite tout de suite les possibilités qui s'offrent.

L'expression avec le cou nous a faite beaucoup réfléchir. Nous avons une séquence à la disposition laquelle peint un individu ayant « un attachement excessif à ses décisions, à ses opinions » [DIC97, p. 421], que nous pourrions associer à la tête, au symbole des réflexions ; par contre, c'est le cou qui émerge dans la séquence. En effet, nous avons déduit que nous appelons cette personne en général *fafejű*, *keményfejű* (*avoir une tête de bois, une tête dure*) ; tantôt nous pouvons parler d'une métonymie – parce que c'est le cou qui tient la tête et qui la joint aux épaules –, tantôt il est question du besoin d'un cou, d'un cou assez résistant et rigide pour tenir cette tête dure et lourde.

Lorsque quelqu'un *a de la gorge* (*torkos*), il est gourmand. La gorge participe au processus du manger, elle est la cavité intérieure du cou à travers laquelle la nourriture descend à l'estomac.

L'autre séquence avec le même organe ne se sépare pas totalement – dans l'optique formelle – de la précédente : l'homme *ayant une bonne gorge* (*jó torka van*), a une voix forte, ce qui s'explique probablement par son origine biologique. En dehors de l'épaisseur des cordes vocales et de l'ampleur des poumons, l'intensité de la voix dépend encore de l'ampleur de la glotte, qui se situe dans la gorge. Rappelons que c'est l'air sortant des poumons au cours de la respiration, qui fait vibrer les cordes vocales – qui se trouvent également à l'intérieur de l'organe en question – et qui conditionne l'augmentation ou la réduction de l'intensité de la

voix. Mais il peut arriver aussi que la gorge soit aisément utilisée comme métonymie des cordes vocales.

Une chose, plutôt un texte, une parole, un livre ou une affaire, peut *avoir de la moëlle* quand elle est riche en idées, ne parle pas à côté, ne comporte que ce qui est essentiel par rapport au sujet. En réalité, la moëlle se trouve à l'intérieur des os.

Nyálas (*avoir de la salive = être tout miel ; être tout miel tout sucre ; faire le (la) sucré(e)*) : cet arrangement extraordinaire marque une sorte de musique, un habillement, un caractère humain – surtout chez les hommes – prêtés à un certain style ; celui se caractérise d'un air doucereux, d'une faiblesse de caractère, des épanchements de cœur. Lorsque cette affirmation se dirige sur un homme, elle veut retracer également son comportement émasculé. Cela tire son origine des portraits communément admis des deux sexes, d'après quoi l'homme est viril, courageux, dur, énergique, décidé, respectueux, et la femme est belle, fragile, gracieuse, pleine de sentiments et de tendresses. Pourquoi recourt-on à cette sécrétion ? Il se peut que nous fassions allusion au chien qui, pour exprimer ses sentiments doux envers l'homme, pour flatter, le lèche.

Szemtelen / arcátlan (*ne pas avoir d'œil / de visage = avoir de l'estomac*) : se dit de quelqu'un qui se permet tout, ce qui devient offensant, provoquant. Nous supposons que cet individu *n'a pas d'œil* parce que l'œil est le symbole de la perception ; par conséquent, il n'aperçoit pas quel comportement répond aux exigences sociales, aux exigences d'une situation actuelle, et ce qui dérange les autres. Relativement au visage, il est propre et typique à chacun des êtres humains. Une personne n'ayant pas de visage est regardée comme si elle n'était pas un être humain, c'est pourquoi elle ne sait pas quelle conduite est admise.

Les expressions contenant *ér* (*veine*) et *vér* (*sang*) se fonde sur la métaphore du courage – sauf une formule dans laquelle le liquide rouge véhicule une habitude devenue partie de la nature personnelle. *Káposztalé / víz van az ereiben* (*avoir de la saumure de choucroute / de l'eau dans les veines = avoir du jus de navet dans les veines*) ; *nincs vér az ereiben* (*ne pas avoir de sang dans les veines = ne pas avoir de sang dans les veines*) ; *vér van az ereiben (nem káposztalé)* (*avoir du sang dans les veines (et pas de saumur de choucroute) = avoir du sang dans les veines*) ; *a vérében van vmi* (*avoir qqch dans le sang = avoir qqch dans le sang*) : ce dernier phrasème met en lumière une chose qui remonte à la physionomie constitutionnelle ou bien une habitude qui est déjà devenue la nature de l'individu. Parce que le sang circule dans notre corps entier, dans tout l'organisme s'acquittant de fonctions essentielles, nous considérons les habitudes qui font partie de notre vie comme celles qui coulent dans le sang – nous ne pouvons plus « exister » sans elles. Les trois autres assemblages se bornent à la possession ou à l'absence du courage, que nous « rejoignons » par la possession ou l'absence du sang. La liaison de la présence du sang dans les veines au courage doit être mise sur le compte de l'ancienne physionomie. Dans la perspective d'Hippocrate, les quatre humeurs – le sang, le phlegme ou lymphé, la bile jaune produite par le foie et la bile noire ou atrabile qui est la sécrétion de la rate – sont chacune en rapport avec un organe. Le liquide rouge est lié au cœur – et le cœur est le symbole du courage. Mais la raison devrait être également le fait que nous attribuons au sang tout ce qui est noble ; et le courage compte traditionnellement parmi les propriétés nobles.

Quand une personne n'a pas de courage, nous suggérons l'image soit de l'inexistence du sang soit de son remplacement par un autre liquide, sans couleur et valeur, tel que *l'eau* (*víz*) ou *la saumure de choucroute* (*káposztalé*).

Helyén van a szíve (*avoir le cœur à sa place = avoir le cœur bien placé / bien accroché ; avoir du cœur au ventre*) nous offre une figure sémantiquement semblable. Cet organe représente le courage. Concernant la forme, elle insiste sur le non-déplacement de la partie du corps – qui, chemin faisant, indique encore une localisation –, en d'autres termes elle accentue

que le « moteur du corps » est bien à sa place. Nous pouvons en déduire que nous pourrions produire l'effet contraire, la peur, par loger le cœur dans un autre secteur.

Nem tollas a háta (ne pas avoir de plumes sur le dos = ne pas être naïf ; ne pas se laisser tromper) : cette ordonnance porte en elle-même l'image des oiseaux. Pour le rédiger plus concrètement, nous refusons que quelqu'un veuille nous prendre pour un oiseau, pour naïfs, qu'il veuille nous tromper. Dans le monde figuré, l'oiseau est bête et naïf par sa nature. En revanche, nous ne dénommons pas exactement l'espèce d'animal présumée bête ; nous renvoyons seulement à sa caractéristique qui est la plume. L'apparence du dos (*hát*) peut se rapporter à celui de l'oiseau qui est couvert de plumes.

Botfüle van / botfülü (avoir une oreille de bâton = n'avoir pas d'oreille) : l'unité enveloppe l'idée d'un mauvais sens musical. La raison de l'utilisation du bâton pour désigner le mauvais sens doit être mise en relation avec un autre produit langagier : *botlábú / botlába van* (avoir une jambe de bâton) qui désigne une personne qui ne sait pas danser à cause d'un mauvais sens musical.

Vaj van a fején / a füle mögött (avoir du beurre sur la tête / derrière l'oreille = avoir du beurre sur la tête) : il est difficile à comprendre la motivation de la forme. Une manifestation de l'argot juif cependant, qui offre l'unité complète, rendra la métaphore plus claire : « Si tu as du beurre sur la tête, ne vas pas au soleil car il fond et il tache. » L'autre variante avec *fül*, qui est identifiée avec un petit coin caché car il s'agit de la dissimulation d'avoir fait des crimes, doit déjà remonter à l'invention du peuple.

Examinons les synonymes de l'autre langue. Quatre expressions françaises ont la même valeur syntaxique et sémantique que les phrasèmes hongrois convenables : *nincs vér az ereiben* – ne pas avoir de sang dans les veines ; *vér van az ereiben* – avoir du sang dans les veines ; *a vérében van vmi* – avoir qqch dans le sang ; *vaj van a fején / a füle mögött* – avoir du beurre sur la tête (sauf que dans ce dernier cas, le Npdc hongrois avec la localisation est variable). Ce sont les réalités localisées aux parties du corps chez deux types qui montrent un décalage : *hályog van a szemén* (avoir une cataracte sur l'œil) – avoir un bandeau sur les yeux ; *káposztalé / víz van az ereiben* (avoir de la saumure de choucroute / de l'eau dans les veines) – avoir du jus de navet dans les veines. *Helyén van a szíve* (avoir le cœur à sa place) – avoir le cœur bien placé / bien accroché ; avoir du cœur au ventre : les deux premiers exemples français reflètent la même idée. En tout cas, c'est la constitution des « endroits », où le cœur est localisé, qui est différente. L'une est un groupe nominal prépositionnel, et l'autre se compose d'un adverbe et d'un participe passé. Le troisième exemple renferme l'installation de l'organe dans une autre partie du corps. *Botfüle van / botfülü* (avoir une oreille de bâton) – n'avoir pas d'oreille : le Npdc des deux phrasèmes est indifféremment l'oreille puisque le symbole de l'ouïe est uniquement cet organe. *Nyakas* (avoir du cou) – avoir la tête dure / de bois / de fer : ni la syntaxe ni le Npdc ne coïncident, aussi bien que dans le cas de *szemtelen / arcátlan* (ne pas avoir d'œil / de visage) – avoir de l'estomac. Dans le cas de *torkos* (avoir de la gorge) – être sur sa bouche, non seulement la syntaxe et le nom de l'organe se diffèrent mais le verbe utilisé aussi ; et pour l'autre exemple de cette partie du corps, *jó torka van* (avoir une bonne gorge) – avoir du poumon, l'approchant vient également de la structure de possession de l'organe, il intègre cependant un autre secteur. Les équivalents du type *nyálas* (avoir de la salive) – être tout miel ; être tout miel, tout sucre ; faire le (la) sucré(e) –, bien qu'ils soient des phrasèmes, ne nous agrément pas à propos de nos critères : leurs formes ne disposent ni du verbe avoir ni d'un Npdc. Le reste des séquences n'a pas d'équivalent français qui est regardé comme locution. Ce sont *szemfüles* (avoir de l'œil - oreille) – malin, dégourdi ; *nem tollas a háta* (ne pas avoir de plumes sur le dos) – ne pas être naïf, ne pas se laisser tromper ; *velős / van veleje vminek* (avoir de la mælle) – avoir de la substance, de l'essentiel.

III. 1. 2. 5. Descriptions des états physiques / moraux

| Expressions hongroises | Traduction des expressions | Equivalents français |
|--|--|--|
| a nyelvén van vmi | avoir qqch sur la langue | avoir qqch sur le bout de la langue / sur le bord des lèvres / sur les lèvres |
| lakat van a száján | avoir un cadenas sur la bouche | avoir un bœuf sur la langue |
| csomó van a torkán | avoir un nœud sur la gorge | avoir un nœud dans la gorge ; avoir la gorge serrée |
| csomó van a nyelvén | avoir un nœud sur la langue | avoir un bœuf sur la langue |
| gombóc van a torkában | avoir une boulette dans la gorge | avoir un nœud dans la gorge ; avoir la gorge serrée |
| van bőr a képén | avoir de la peau sur la figure | ne pas avoir honte |
| a bőre alatt is pénz van | avoir de l'argent même sous la peau | avoir des écus à remuer à la pelle |
| táskák vannak a szemek alatt / táskás a szemek | avoir des sacs sous l'œil / à l'œil | avoir les yeux cernés / cerclés de bistre |
| a szíve a torkában van | avoir le cœur dans la gorge | avoir la gorge serrée |
| nyakán / torkán a kés | avoir le couteau sur le cou / sur la gorge | avoir le couteau sur / sous la gorge |
| gyomoridege van | avoir du nerf dans l'estomac | avoir la dyspepsie nerveuse |
| epés | avoir de la bile | bilieux, fielleux, acrimonieux |
| húsos | avoir de la chair | être en chair / bien en chair |
| ideges | avoir des nerfs | avoir ses nerfs ; avoir les nerfs en boule / en pelote / à fleur de peau |
| cérnából vannak az idegei | avoir les nerfs en fil | avoir les nerfs fragiles |
| lelkes | avoir de l'âme | avoir du cœur à l'ouvrage |
| tenyeres-talpas | avoir du creux de la main-de la plante du pied | lourdaud, pataud |
| tejfölösszájú | avoir de la crème fraîche sur la bouche | Si on lui pressait / tordait le nez il en sortirait encore du lait ; blanc-bec |
| valami van a füle mögött | avoir quelque chose derrière l'oreille | cachez qqch, dissimuler qqch |
| kukac / zabszem van a fenekében | avoir un ver / un grain d'avoine dans les fesses | être dans ses petits souliers |
| a tojáshéj még a fenekén van | avoir encore la coque d'œuf sur les fesses | Si on lui pressait / tordait le nez il en sortirait encore du lait ; blanc-bec |

Les arrangements de cette catégorie rendent visible un état physique ou moral qui est différent de l'état naturel. Nous n'avons pas affaire aux conditions stables, durables mais aux états actuels qui sont provoqués dans la majorité par des circonstances.

Il est remarquable que cette liste recueille des noms d'organe de toutes les régions du corps. *Száj* (bouche) et *nyelv* (langue) apparaît comme organe de la parole. *Bőr* (peau) représente par métonymie le visage et – dans une autre unité – la totalité. Quant à *fül* (oreille), l'organe de l'ouïe symbolise un coin caché, alors que l'organe de la vue, *szem* (œil), se trouve dans son sens concret ici. *Szív* (cœur) dessine la peur et *torok* (gorge) apparaît comme partie du corps réelle. *Gyomor* (estomac) correspond au support physiologique des manifestations affectives. *Ideg* (nerf) est le symbole des tensions psychologiques. La *bile* (epe) appartient à la métaphore de l'amertume, de la malice. *Hús* (chair) annonce la corpulence, l'embonpoint. *Lélek* (âme) donne l'idée de l'enthousiasme. *Tenyér* (creux de la main) et *talp* (plante du pied)

décrit le physique d'un certain type de personne. *Száj* (*bouche*) tend à l'âge aussi bien que *fenék* (*fesses*) qui est encore le siège de l'agitation et renvoie à la turbulence.

Nous sommes témoin de plusieurs structures de syntaxe aussi : N + verbe d'existence + [Npdc + suffixe possessif + suffixe spatial / postposition] ; Npdc + verbe d'existence + [N + suffixe possessif + suffixe spatial] ; Npdc + verbe d'existence + [Npdc + suffixe possessif + suffixe spatial] ; [N + suffixe -s] + [Npdc + suffixe possessif] ; [Npdc + suffixe -s] ; [N + suffixe de matière -ból / -ből] + verbe d'existence + [Npdc + suffixe possessif] ; [N + suffixe -s + Npdc + suffixe -ù / -ű].

A nyelvéen van vmi (*avoir qqch sur la langue = avoir qqch sur le bout de la langue / sur le bord des lèvres / sur les lèvres*) : la chose posée sur cet organe est identifiée avec un mot, une expression dont nous avons « un souvenir vague sans être capable de le ou la retrouver » [REY97, p. 532]. Nous voyons dans l'image le processus symbolique de la parole. C'est effectivement dans le cerveau où nous formons nos idées que nous voulons exprimer dans notre parole. L'organe des réflexions stocke en même temps l'image acoustique, l'empreinte linguistique et la signification des signes linguistiques. En plus, c'est cet organe aussi qui dirige tous les organes, toutes les parties du corps, en leur « envoyant » des stimulus. Lorsque nous voulons prononcer un mot, une expression, le cerveau « envoie un message contenant la forme acoustique à produire » à la langue qui la réalisera physiquement. Mais si le message du cerveau n'engendre que la signification sans image acoustique et les instructions pour la prononciation, la signification « reste » sur la langue qui veut la former en des sons mais elle n'arrive pas à le faire car l'image acoustique n'a pas à sa disposition. Quant à la localisation sur la surface, elle fait partie également de ce symbolisme : c'est le cerveau qui « dépose » les mots, les expressions sur la langue pour les faire produire.

Lakat van a száján (*avoir un cadenas sur la bouche = avoir un bœuf sur la langue*) : bien que la figure soit intéressante, elle rend son sens clairement visible. La personne, ayant un cadenas sur la bouche, est incapable de parler. L'apparence de la localisation sur la surface de la bouche semble tout à fait évidente : le cadenas sert à fermer une ouverture ; il ne serait pas donc logique de l'employer dans l'espace intérieur de l'ouverture puisqu'elle reste ouverte dans ce cas.

Les deux locutions suivantes sont formellement, syntaxiquement analogues, c'est seulement le Npdc qui montre une différence. Par contre, *csomó van a torkán* (*avoir un nœud sur la gorge = avoir un nœud dans la gorge ; avoir la gorge serrée*) et *csomó van a nyelvéen* (*avoir un nœud sur la langue = avoir un bœuf sur la langue*) ont des sens divergents. Celui-ci dessine le fait de ne pas parler à cause de quelque chose, de garder un silence, tandis que celui-là décrit une sensation dans la gorge provoquée par la peur, l'angoisse. Les nœuds sont « placés » sur la surface des parties du corps. Il se conçoit dans l'exemple avec la langue. Mais en ce qui concerne la gorge, la sensation du nœud se manifeste à l'intérieur. Il n'est pas impossible que nous puissions faire dépendre cet usage de l'endroit de la sensation. C'est vrai que nous sentons le nœud à l'intérieur de la gorge, il faut cependant noter que nous le sentons en haut de la gorge, directement au-dessous du menton. Nous dirions alors que cette surface renvoie à celle qui se trouve à l'intérieur de l'organe, à celle du « bout supérieur » de la gorge.

Une forme semblable est *gombóc van a torkában* (*avoir une boulette dans la gorge = avoir un nœud dans la gorge ; avoir la gorge serrée*). Cette unité a beaucoup d'analogie à l'exemple précédent : la même structure syntaxique, le même Npdc, la même signification. La divergence se montre dans le nom de l'objet installé dans l'organe et dans la manière de localisation. En effet, le nom de l'objet (*gombóc = boulette*) produit du même effet que le nœud. Car les deux objets sont des produits en forme de boule qui « serrent » la gorge. Nous croyons pouvoir nommer ces deux unités des synonymes. A propos de la localisation, nous pouvons déjà remarquer l'apparition de l'objet dans l'espace.

Van bőr a képén (avoir de la peau sur la figure = ne pas avoir honte de faire qqch) : la formule s'applique au même phénomène que les séquences de la classe précédente (*szemtelen / arcátlan* – ne pas avoir d'œil / de visage = avoir de l'estomac), à la réserve d'une petite différence nuancée. Les locutions déjà examinées manifestent une propriété générale de l'individu concernant tout tandis que l'arrangement en question est en rapport avec un seul événement, une seule action. Cette situation n'est donc pas durable, elle est plutôt concrétisée. A propos de la figure, une autre forme nous a rapprochée de la compréhension de celle-ci et nous a donné des idées. C'est *van pofája vmihez* (avoir de la gueule pour qqch), les deux métaphores étant utilisées ironiquement, étant marquées d'un point d'interrogation si la personne a de la peau sur la figure, si elle a de la gueule pour faire la chose dont il s'agit. Alors, la peau sur la figure se profile comme visage. Il est notable que dans le cas où quelqu'un aurait honte, il essaye de se cacher. Si c'est impossible, il cache d'une manière quelconque son visage, il baisse la tête, couvre son visage de ses mains. Quand la personne n'a pas honte dans une situation où il devrait en avoir, elle ne cache pas par suite son visage – elle « a du visage pour ce qu'il fait », sans en avoir honte.

A bőre alatt is pénz van (avoir de l'argent même sous la peau = avoir des écus à remuer à la pelle) : *bőr* (peau) est pris ici pour totalisateur. L'individu a de l'argent partout, il ne peut même plus trouver une place pour le déposer. Il en met alors à tous les endroits de sa propriété, même où il est impossible d'installer un objet, de l'argent. C'est son propre corps. Pour traduire le garnissage du moindre coin, de la plus petite place par l'argent, nous employons le lieu au-dessous de la peau.

Le phrasème avec *fül* (*valami van a füle mögött* – avoir quelque chose derrière l'oreille = cacher qqch, dissimuler qqch) unit l'organe de l'ouïe au symbole d'un lieu caché. Dans ce cas, la chose placée reste indéterminée, donc *valami* (quelque chose) est un élément figé.

Táskák vannak a szeme alatt / táskás a szeme (avoir des sacs sous l'œil / à l'œil = avoir les yeux cernés / cerclés de bistre) : la fatigue se peint sur le visage qui a un trait typique des yeux cernés. Si cette partie est encore un peu gonflée, nous dirions que ce sont des sacs qui apparaissent sous les yeux. L'organe de la vue entre ici en scène dans son sens concret, c'est l'objet placé au-dessous qui change son état naturel.

A szíve a torkában van (avoir le cœur dans la gorge = avoir la gorge serrée) : le déplacement du cœur s'opère dans ce type. Nous nous souvenons encore que nous avons étudié une séquence dans la partie précédente – notamment par rapport au phrasème *helyén van a szíve* (avoir le cœur à sa place = avoir le cœur bien placé / bien accroché ; avoir du cœur au ventre) où c'était justement son non-déplacement qui était insisté. Nous en avons déduit que pour produire l'effet contraire, la peur, l'angoisse ou l'inquiétude, il suffit de loger le cœur dans un autre secteur. Voilà l'exemple pour ce phénomène. Mais nous avons la possibilité de regarder la figure d'un autre point de vue : le cœur, la partie du corps concrète, remonte dans la gorge, dans la partie du corps concrète, qui a pour effet une sensation de serrement.

Torkán / nyakán a kés (avoir le couteau sur la gorge / le cou = avoir le couteau sur / sous la gorge) : nous voyons souvent dans un film criminel – et c'est attesté malheureusement dans la vie quotidienne aussi – que le délinquant contraint sa victime, en lui appuyant un couteau sur la gorge ou un pistolet contre la poitrine ou contre le dos, à faire tout ce qu'il veut. L'image nous semble claire.

Gyomoridege van (avoir du nerf dans l'estomac = avoir la dyspepsie nerveuse) : sous l'effet d'un état irrité, d'une excitation extérieure ou des tensions intérieures, c'est une certaine sorte d'agitation qui s'opère même dans l'estomac. Cet organe de la digestion a une valeur de support physiologique des manifestations affectives ; ce qui n'est pas étonnant, puisqu'il est vrai que les émotions traumatisantes peuvent perturber son fonctionnement, aussi bien que le fonctionnement de l'intestin.

Epés (avoir de la bile = bilieux, fielleux, acrimonieux) : nous avons déjà été témoin plusieurs fois de l'apparition de l'ancienne anatomie gréco-latine dans les locutions toujours vivantes. Le présent type éclaircit que la prédominance de la *bile* jaune (*epe*) dans notre corps – selon Hippocrate – produit l'humeur colérique, « amère ».

Húsos (avoir de la chair = être en chair / bien en chair) : l'idée de la corpulence, de l'embonpoint doit résulter de l'architecture simplifiée du corps humain. L'homme laïque la trouve comme une composition de l'os, de la chair et de la peau. Le premier et la dernière sont deux éléments statiques dont la taille, la quantité ne sont ni réductibles ni augmentables. En revanche, celles de la chair sont variables ; au prix de ce fait, l'ampleur du corps dépendra de la présence de la chair qui est indiquée dans la formule en l'occurrence, et l'inverse, la maigreur de l'absence de la chair qui est représentée dans des séquences telles que *csont és bőr (être de l'os et de la peau = n'avoir que la peau sur les os)*.

Ideges (avoir des nerfs = avoir ses nerfs ; avoir les nerfs en pelote / en boule / à fleur de peau) : ce sont les nerfs qui sont symboliquement attaqués par les excitations extérieures et qui subissent les tensions intérieures.

De même, *cérnából vannak az idegei (avoir les nerfs en fil = avoir les nerfs fragiles)* : parce qu'ils sont des filaments, nous les rendons visibles comme si notre capacité de support de la tension intérieure dépendait de l'épaisseur de ces filaments. Cette figure apparaît dans *kötélből vannak az idegei (avoir les nerfs en corde = avoir les nerfs solides)*. Tandis que *les nerfs solides* sont dessinés par *la corde*, *les nerfs fragiles* se produisent bien évidemment du *fil*. Ce contraste rend parfaitement visible la mesure de la capacité de support de la tension intérieure.

Lelkes (avoir de l'âme = avoir du cœur à l'ouvrage) : comme c'était développé plus haut, *lélek (l'âme)* remplace souvent le cœur. Dans ce produit langagier, il expose d'une façon succincte l'émotion de l'enthousiasme.

Tenyeres-talpas (avoir du creux de la main – de la plante du pied = lourdaud, pataud) : l'expression renferme deux parties du corps coordonnées qui s'identifient comme extrémités des membres supérieurs et inférieurs. Se dit d'une personne robuste qui « emploie » son corps déformé lentement et malaisément, pesamment. Les deux parties du corps allèguent vraisemblablement l'utilisation maladroite des membres.

Tejfölösszájú (avoir de la crème fraîche sur la bouche = Si on lui pressait / tordait le nez il en sortirait encore du lait ; blanc-bec) : l'unité nous permet de penser que les enfants boivent beaucoup de lait et de crème fraîche. La localisation est convenablement sur la surface de la bouche, en illustrant les traces de ces substances – qui se situent à la place de la moustache, celle nous rappelant à la virilité, à l'âge adulte – autour d'elle.

L'autre expression pour la jeunesse *a tojáshéj még a fenekén van (avoir encore la coque d'œuf sur les fesses = si on lui pressait / tordait le nez il en sortirait encore du lait ; blanc-bec)* fait référence aux petits oiseaux.

Kukac / zabszem van a fenekében (avoir un ver / un grain d'avoine dans les fesses = être dans ses petits souliers) décrit un individu qui ne peut pas rester sans bouger, qui veut toujours faire quelque chose. La cause de la turbulence consiste dans la présence d'un animal, qui, d'ailleurs, s'agit sans arrêt ou tout simplement d'un objet à l'intérieur des fesses.

Jetant un coup d'œil sur les synonymes français, nous n'avons que très peu de paires, notamment une seule, dont les éléments sont parfaitement convergents : *torkán / nyakán a kés – avoir le couteau sur / sous la gorge*. Le phrasème hongrois porte cependant une variabilité sur le Npdc. La liste dispose de quelques équivalents aussi dans lesquels ne s'annonce qu'une petite différence : dans la paire *a nyelvén van vmi (avoir qqch sur la langue) – avoir qqch sur le bout de la langue / sur le bord des lèvres / sur les lèvres*, nous pouvons apercevoir un décalage dans la place nommée dans les expressions françaises. Ce n'est pas seulement le

Npdc qui se distingue par ci par là mais ces locutions déterminent avec précision la place de la localisation (*sur le bout, sur le bord*). Dans trois paires, nous pouvons parler d'une différence de localisation (*csomó van a torkán [avoir un nœud sur la gorge] – avoir un nœud dans la gorge ; avoir la gorge serrée*) et d'une différence d'objet placé (*gombóc van a torkában [avoir une boulette dans la gorge] – avoir un nœud dans la gorge / avoir la gorge serrée ; csomó van a nyelvéen [avoir un nœud sur la langue] – avoir un bœuf sur la langue*). Même les deux premières expressions hongroises sont des synonymes. Puis *ideges (avoir des nerfs) – avoir ses nerfs, avoir les nerfs en boule / en pelote / à fleur de peau* dévoile une variation à propos du déterminant qui se change en un adjectif possessif. *Cérnából vannak az idegei (avoir les nerfs en fil) – avoir les nerfs fragiles* : l'assemblage français s'accorde avec l'expression hongroise sauf qu'il supplée le complément du nom à un adjectif, celui-ci indiquant la consistance des nerfs et pas la matière. En fait, le reste retrace des séquences françaises prises pour expressions figurées mais qui ne sont pas convenables à notre étude ou bien celles qui ne ressortent pas au domaine phraséologique. Ainsi découvrons-nous des locutions dans les couples *a bőre alatt is pénz van (avoir de l'argent même sous la peau) – avoir des écus à remuer à la pelle ; a szíve a torkában van (avoir le cœur dans la gorge) – avoir la gorge serrée* qui éclairent une curiosité car la même unité existe dans la langue française aussi mais avec un autre sens ; *húsos (avoir de la chair) – être en chair / bien en chair ; lelkes (avoir de l'âme) – avoir du cœur à l'ouvrage ; tejfölösszájú (avoir de la crème fraîche sur la bouche) et a tojáshéj még a fenekén van (avoir encore la coque d'œuf sur les fesses) – si on lui pressait / tordait le nez il en sortirait encore du lait ; kukac / zabszem van a fenekében (avoir un ver / un grain d'avoine dans les fesses) – être dans ses petits souliers. Lakat van a száján (avoir un cadenas sur la bouche) – avoir un bœuf sur la langue, où, bien qu'il s'agisse de la même syntaxe, ni l'objet placé ni le Npdc ne coïncident. Finalement, ce sont six équivalents qui ne sont pas considérés comme phrasèmes : *van bőr a képén (avoir de la peau sur la figure) – ne pas avoir honte ; táskák vannak a szemem alatt / táskás a szemem (avoir des sacs sous l'œil / à l'œil) – être fatigué ; gyomoridege van (avoir du nerf dans l'estomac) – avoir la dyspepsie nerveuse ; epés (avoir de la bile) – être bilieux, fielleux, acrimonieux ; tenyeres-talpas (avoir du creux de la main – de la plante du pied) – lourdaut, pataud ; valami van a füle mögött (avoir quelque chose derrière l'oreille) – cacher qqch, dissimuler qqch.**

III. 1. 3. Expressions françaises versus expressions hongroises

Les deux typologies ont conduit aux mêmes moules sémantiques, ce qui rend notre analyse comparative plus facile. La seule différence se manifeste dans la quatrième classe qui touche non seulement aux propriétés de l'homme mais également à celles de la chose dans la langue hongroise.

La classe des **dysfonctionnements corporels** n'identifie qu'un nombre de séquences très limité dans les langues. Toutefois, ces quelques unités – trois dans le français, deux dans le hongrois – porte un trait commun quant aux Npdc : les mains sont présentes dans les deux cas. Il existe une grande dissemblance à propos des réalités installées à l'intérieur ou sur la surface des organes et des matières qui changent la consistance des secteurs et, à travers cela, leur efficacité dans leur fonctionnement. Le français utilise des noms d'animaux (chat), une autre partie du corps (cheveu) et une matière molle et glissante (beurre), tandis que dans les unités hongroises, ce sont le trou et une matière collante (glu) qui entrent en scène.

Nous tenons encore pour très intéressant que les structures syntaxiques ne montrent guère une grande variabilité. Nous disposons de quatre structures parmi lesquelles deux peuvent être reliées comme équivalents : avoir + N + localisation + Npdc dont l'équivalent hongrois est la construction [N + suffixe -s] + [Npdc + suffixe possessif]. Les autres arrangements français : avoir + Npdc + complément du nom ; avoir + Npdc + localisation + Npdc.

La deuxième classe intitulée comme **capacités, qualités et défauts**, est une des énumérations les plus nombreuses dans chaque langue examinée. Elle a été divisée en deux sous-groupes conformément au titre.

Les Npdc des **perfections** se situent sur une échelle large où nous dévoilons des divergences. La similarité consiste dans l'emploi des noms de *langue, yeux, oreilles, nez, cœur* et *bouche*. Les Hongrois utilisent par contre presque chaque fois l'esprit ou le cerveau là où les Français disent « tête ». Ensuite, une petite variante nuancée surgit par rapport aux doigts ; dans la langue hongroise, c'est le petit doigt qui est mis en valeur et accompagné d'un autre sens. Nous avons encore d'autres noms de secteurs tels que la main, les épaules et les lèvres pour exprimer les qualités françaises, et les nerfs, la colonne vertébrale, la taille et l'âme pour les valorisations hongroises. Cette culture-ci n'a pas de phrasèmes avec les lèvres – dans les cadres de nos critères –, et celle-là ceux avec la colonne vertébrale et la taille. Il est à noter que les expressions portant des noms d'organes communs ne coïncident dans la majorité ni du point de vue syntaxique ni du point de vue métaphorique (*avoir le compas dans l'œil* – *jó szeme van = avoir un bon œil ; avoir des doigts* – *a kisujjában van vmi = avoir qqch dans le petit doigt*). Bien évidemment, il existe le cas contraire aussi où ces séquences peignent les mêmes images – ou une figure semblable – et / ou résultent des moules syntaxiques synonymes (*avoir de l'oreille / du nez* – *jó füle / jó orra van = avoir une bonne oreille / un bon nez ; ne pas avoir la langue dans sa poche* – *helyén van a nyelve = avoir la langue à sa place*). Nous croyons que ces ressemblances et dissemblances peuvent être mises au compte des rôles symboliques pas toujours analogues des Npdc.

Nous constatons que dans la plupart des cas, il s'agit de la possession de l'organe, de la localisation de la partie du corps dans une autre partie ou dans une réalité ou d'une réalité placée dans un secteur du corps dans la langue française. En hongrois, c'est également la possession de la partie du corps qui est le plus souvent attestée mais quelquefois accompagnée de la marque d'une qualification supérieure, notamment en compagnie de l'adjectif « jó » (« bon »). Les formes de cette catégorie permettent alors plusieurs ordonnances syntaxiques. Dans le français : avoir + Npdc – dont les équivalents hongrois sont [Adj jó] + [Npdc + suffixe possessif] + verbe d'existence « van », [Npdc + suffixe -s] et verbe d'existence « van » + [Npdc + suffixe possessif] - ; avoir + N + localisation + Npdc – également dans le hongrois, N + verbe d'existence « van » + [Npdc + suffixe possessif + suffixe spatial / postposition] - ; avoir + Npdc + localisation + N – dont le synonyme est [N + suffixe possessif + suffixe spatial] + verbe d'existence « van » + [Npdc + suffixe possessif] – et avoir + Npdc + localisation + Npdc. Dans le hongrois encore : [N + suffixe de matière -ból / -ből] + verbe d'existence « van » + [Npdc + suffixe possessif] ; [N + Npdc + suffixe -ű / -ű]. Il existe donc des convergences combinatoires dans ces types. En revanche, nous aimerions bien attirer l'attention sur les types de localisations. En fait, le déplacement d'une partie du corps dans une autre n'est pas traité d'un moule productif dans la langue finno-ougrienne, nous dirions même, il n'assied pas un moule. Alors que dans l'autre langue, c'est un des moules lesquels fournissent des phrasèmes d'une quantité infinie. L'autre sorte d'installation est celle d'une réalité dans une partie du corps dont quelques unités françaises sont léguées ici, mais dont nous ne révélons pas beaucoup au sein du hongrois. Dans les expressions de cette langue-ci, qui sont attribuées à cette structure dans ce groupe, les choses localisées sont en

général variables, non-figées, par conséquent, les unités ne sont pas forcément comparables aux séquences de l'autre langue, du point de vue sémantique.

Les **imperfections** ne varient pas tellement les Npdc : ce sont la tête, le cerveau et le cœur qui sont admis dans les deux cultures, en plus le hongrois introduit l'esprit, le poil, la colonne vertébrale et l'âme. Comme nous l'avons déjà mentionné, les Français ne parlent généralement guère de l'esprit mais uniquement de la tête ou du cerveau. De toute façon, l'apparition des noms d'organes collectifs rapporte souvent la preuve d'une syntaxe et / ou d'une image similaire (*avoir du yaourt dans la tête – káposztalé / víz van a fejében = avoir de la saumure de choucroute / de l'eau dans la tête ; avoir un pois chiche / un petit pois dans la tête – borsónyi / mákszemnyi agya van = avoir une cervelle de petit pois / de grain de pavot ; avoir un cœur de pierre – kőszívű = avoir un cœur de pierre*). Pour mettre en parallèle ces séquences, regardons les formes et les valeurs sémantiques en même temps. Dans les exemples du déplacement d'un objet dans la partie du corps, ce sont toujours la tête et le cerveau qui sont découvrables. La divergence de ces deux organes n'a pas beaucoup d'importance puisque, nous l'avons vu, ils sont en relation métonymique. Concernant les objets, les Français y « déposent » des animaux (araignée), des objets (vélo), des matières molles (yaourt), des graines de plantes (petit pois, pois chiche), tandis que les Hongrois reflètent l'idée de l'absence du cerveau par des matières molles (saumure de choucroute, eau) et par des graines de plantes (petit pois, grain de pavot). Nous voyons clairement la coïncidence des métaphores globales, et celle des réalités qui peuvent se varier à l'intérieur du champ sémantique (Ex. yaourt, saumure de choucroute, eau). L'autre structure des noms d'organes communs – plus précisément celle du cœur – se compose de avoir + Npdc + complément du nom = [N + Npdc + suffixe -ű / -ű]. Dans les deux langues, le cœur est « fabriqué » d'une substance dure et rigide, de la pierre qui est variable dans le français (encore marbre, glace).

Quant à la syntaxe, quelques arrangements communs s'imposent incontestablement : avoir + N + localisation + Npdc = N + verbe d'existence + [Npdc + suffixe possessif + suffixe spatial / postposition] = [N + suffixe -s + Npdc + suffixe -ű / -ű] ; et nous tombons encore sur une séquence française à la structure de avoir + Npdc + complément du nom à laquelle nous pouvons associer la construction [N + Npdc + suffixe -ű / -ű]. En dehors de cela, [N + suffixe de quantité -nyi] + [Npdc + suffixe possessif] + verbe d'existence « van » et [Npdc + suffixe privatif -atlan / -etlen, -talan / -telen] se retrouvent dans la sous-classe hongroise.

Comportements actifs et passifs vis-à-vis d'autrui : le nombre de phrasèmes rangés ici n'est pas grand, ils s'offrent à notre vue en deux sous-groupes.

Les conduites **actives** sont représentées par *estomac, nez, fesses, dent, bras, dos* et *poil* dans la langue néo-latine, et par *creux de la main, talons, bouche, cou, jambes, mains* et *fesses* dans la langue finno-ougrienne. La ressemblance unique consiste dans l'apparence des fesses. Nous croyons pouvoir affirmer que c'est dans cette catégorie que le décalage des rôles symboliques associés aux Npdc des deux cultures perce de la façon la plus saillante. La figure de la poursuite proche, par exemple, s'unit aux fesses chez les Français, et aux fesses, au talon chez les Hongrois ; ou celle de devoir supporter qqn au dos, aux bras et au poil dans la première langue, alors que la même idée est retracée par le cou dans la deuxième.

Syntaxe : nous n'avons que trois constructions françaises et deux ordonnances hongroises à notre disposition parmi lesquelles une paire affleure, avoir + N + localisation + Npdc = N + verbe d'existence + [Npdc + suffixe possessif + suffixe spatial / postposition]. Les deux autres variations du français sont avoir + Npdc ; avoir + Npdc + localisation + Npdc ; et le groupement du hongrois qui est le suivant : verbe d'existence + [Npdc + suffixe possessif] + [N + suffixe spatial].

Les attitudes **passives** contiennent quelques expressions – trois dans le français et deux dans le hongrois. Ce qui est intéressant de savoir que ce sont uniquement les yeux qui y apparaissent, et le dos dont le nom est concrètement dit dans l'unité française, et son image est cachée dans la séquence hongroise. Sans parler du fait que remontent toutes ces locutions à l'inspiration de la vigilance, de la surveillance.

En ce qui concerne les structures de cette langue-là, nous avons affaire à tous les types de localisations : avoir + N + localisation + Npdc ; avoir + Npdc + localisation + N et avoir + Npdc + localisation + Npdc. En contre-coup, le sous-groupe hongrois manifeste pour les deux expressions une seule syntaxe qui ne constitue pas un moule : Adverbe de lieu + la particule *is* (= *aussi, même*) + verbe d'existence + [Npdc + suffixe possessif]. La deuxième séquence n'insère pas la particule.

Propriétés typiques permettant de caractériser un individu (ou une chose) : bien que les locutions de cette classe soient nombreuses dans les langues analysées, elles donnent une place à plusieurs Npdc communs, qui sont *yeux, sang, veines* et *cœur*. Sans les compter, les Français nomment des propriétés humaines à l'aide de la main, du poil, du ventre, des chevilles, du poumon et de la tête, et les Hongrois au moyen des oreilles, du visage, du cou, de la gorge, du dos. Les caractéristiques concernant des inanimés recueillent la moëlle et la salive. Nous découvrons des noms de secteurs lesquels nous ne rencontrons guère soit dans l'une soit dans l'autre langue, au cours de ce travail ; dans le français – visage, moëlle, salive, et dans le hongrois – chevilles, poumon. Quant aux parties collectives, nous sommes témoin d'une analogie entière de toutes les expressions – en dehors de celles du cœur –, dans des optiques syntaxique et métaphorique (*avoir un bandeau sur les yeux – hályog van a szemén = avoir une cataracte sur l'œil ; avoir du jus de navet dans les veines – káposztalé / víz van az ereiben = avoir de la saumure de choucroute / de l'eau dans les veines ; avoir du sang dans les veines – vér van az ereiben = avoir du sang dans les veines*). Comme nous venons de le dire, il existe même une analogie dans les images fournies : le dépôt des objets solides (*bandeau* versus *cataracte*), des liquides (*jus de navet* versus *saumure de choucroute / eau*) qui bougent à l'intérieur du même domaine. Ces variations sont probablement évaluées comme héritages culturels. C'est pour cette même raison que les formules, syntaxiques et métaphoriques aussi, avec le cœur s'écartent, car le « moteur » du corps, ou plutôt son déplacement, a gardé quelques rôles symboliques qui ont l'air historiques dans la langue française mais qui ne se retrouvent pas dans la langue hongroise (Ex. cœur au ventre pour le courage, tandis que le hongrois signale cette propriété à la faveur de l'image contraire, par exemple *helyén van a szíve = avoir le cœur à sa place*).

Ce qui est caractéristique des combinaisons syntaxiques : chaque construction hongroise a un équivalent français mais chaque arrangement français n'a pas d'équivalent hongrois. Nous possédons alors les paires de 1. avoir + Npdc = verbe d'existence + [Npdc + suffixe possessif] = [(Npdc +) Npdc + suffixe –s] et pour exprimer le contraire, en d'autres termes la forme de négation est [Npdc + suffixe privatif] ; de 2. avoir + N + localisation + Npdc pour les structures hongroises de = N + verbe d'existence + [Npdc + suffixe possessif + suffixe spatial / postposition] = [N + suffixe –s] + [Npdc + suffixe possessif] ; de 3. avoir + Npdc + localisation + N pour l'ordonnance de [N + suffixe possessif + suffixe spatial] + verbe d'existence « van » + [Npdc + suffixe possessif] ; de 4. avoir + Npdc + complément du nom = [N + Npdc + suffixe –ű / -ű]. La structure française sans paire est avoir + Npdc + localisation + Npdc.

Descriptions des états physiques et moraux : c'est l'un des classements qui renferment le plus de locutions. Les Npdc viennent de tous les secteurs possibles du corps. Ainsi avons-nous décidé de n'énumérer que les parties du corps convergentes : *estomac, yeux,*

cœur, gorge, ventre, nerfs, oreilles, langue, peau, bouche, cul. Les noms que le français n'englobe guère : *bile, chair, plante du pied* ; les organes absents dans les locutions hongroises : *foie, glandes, reins, dent, os*. Par rapport à l'utilisation des mêmes noms d'organes, nous remarquons plus de divergences que convergences. Bien entendu, nous tombons sur des formules tout à fait, ou presque tout à fait, similaires (*avoir le couteau sur la gorge – nyakán / torkán a kés = avoir le couteau sur la gorge / sur le cou ; avoir qqch sur le bout de la langue – a nyelvén van vmi = avoir qqch sur la langue*), mais ce ne sont pas celles qui sont en majorité. Nous devons ensuite souligner une expression qui fait partie de cette section, et qui est la seule dans tout ce travail qui ait un équivalent hongrois complètement coïncident tant du côté syntaxique que métaphorique, par contre ils se fondent sur deux valeurs sémantiques différentes (*avoir le cœur dans la gorge – szív a torkában van = avoir le cœur dans la gorge*, où la locution française implique la nausée et le phrasème hongrois renvoie à l'angoisse, à la peur).

Comparant les moules syntaxiques, sauf une seule construction française (avoir + Npdc + complément du nom), les autres engendrent des paires : avoir + Npdc + localisation + Npdc = Npdc + verbe d'existence + [Npdc + suffixe possessif + suffixe spatial] où il est à y ajouter que ce moule hongrois n'est pas très productif et il se borne à cette catégorie ; l'arrangement déjà connu avoir + N + localisation + Npdc, auquel nous attribuons plusieurs synonymes = N + verbe d'existence + [Npdc + suffixe possessif + suffixe spatial / postposition] = [N + suffixe -s] + [Npdc + suffixe possessif] = [N + suffixe -s + Npdc + suffixe -ű / -ű] ; la paire suivante est avoir + Npdc = [Npdc + suffixe -s] ; et finalement, avoir + Npdc + localisation + N = Npdc + verbe d'existence + [N + suffixe possessif + suffixe spatial].

III. 2. Approche sémasiologique : étude de quelques structures (syntaxiques, sémantiques) productives en français et en hongrois

Si nous changeons de perspective et nous essayons d'aborder ces phrasèmes en se basant sur la démarche sémasiologique, nous recevrons d'autres classifications. Nous allons suggérer l'image de ce système à travers de quelques exemples.

En composant, par exemple, les moules syntaxiques et le sémantisme des noms de réalités employés dans les métaphores, nous pouvons obtenir une catégorisation qui suit :

1. avoir + N + localisation + Npdc

a. Noms d'animal

avoir un chat dans la gorge ; avoir un bœuf sur la langue ; avoir des grenouilles dans le ventre ; avoir une araignée dans la tête / le cerveau ; avoir des fourmis dans les jambes ; avoir la puce à l'oreille

b. Noms d'un objet concret, solide

avoir un nœud dans la gorge ; avoir le compas dans l'œil ; avoir un verre dans le nez ; avoir un (petit) vélo dans la tête ; avoir un pois chiche / un petit pois dans la tête ; avoir un bandeau sur les yeux ; avoir le couteau sur la gorge

c. Noms d'une matière molle, de liquide

avoir du yaourt dans la tête ; avoir l'eau à la bouche ; avoir du jus de navet dans les veines ; avoir du beurre sur la tête

2. avoir + Npdc + complément du nom

a. Noms de légumes

avoir un cœur d'artichaut ; avoir du sang de navet

b. Noms d'une matière molle

avoir le cœur / le foie en marmelade ; avoir les reins en compote ; avoir des mains de beurre ; avoir les jambes en coton ; avoir les jambes en pâté de foie

c. Noms d'une matière dure

avoir un cœur de pierre / de marbre / de glace

Regardons ces groupes dans l'autre langue :

1. N + verbe d'existence + [Npdc + suffixe possessif + suffixe spatial / postposition]

a. Noms d'animal

kukac van a fenekében (avoir un ver dans les fesses = être dans ses petits souliers)

b. Noms d'un objet concret, solide

lakat van a száján (avoir un cadenas sur la bouche = ne pas devoir parler de qqch) ; csomó van a torkán (avoir un nœud sur la gorge = avoir un nœud dans la gorge) ; csomó van a nyelvén (avoir un nœud sur la langue = avoir un bœuf sur la langue) ; gombóc van a torkában (avoir une boulette dans la gorge = avoir un nœud dans la gorge) ; hályog van a szemén (avoir une cataracte sur l'œil = avoir un bandeau sur les yeux) ; táskák vannak a szem alatt (avoir des sacs sous les yeux = être fatigué) ; torkán / nyakán a kés (avoir le couteau sur la gorge / le cou = avoir le couteau sur la gorge) ; zabszem van a fenekében (avoir un grain d'avoine dans les fesses = être dans ses petits souliers) ; a tojáshéj még a fenekén van (avoir encore la coque d'œuf sur les fesses = si on lui pressait le nez il en sortirait encore du lait)

c. Noms d'une matière molle, de liquide

káposztalé / víz van a fejében (avoir de la saumure de choucroute / de l'eau dans la tête = avoir du yaourt dans la tête) ; káposztalé / víz van az ereiben (avoir de la saumure de choucroute / de l'eau dans les veines = avoir du jus de navet dans les veines) ; vaj van a fején / a füle mögött (avoir du beurre sur la tête / derrière l'oreille = avoir du beurre sur la tête)

2. [N + Npdc + suffixe -ű / -ű]

a. Noms d'une matière dure

botfülü (avoir une oreille de bâton = n'avoir pas d'oreille) ; kőszívű (avoir un cœur de pierre = avoir un cœur de pierre)

b. Noms d'une matière molle

vajszívű (avoir un cœur de beurre = être un cœur trop tendre / mou)

Qu'est-ce que nous avons appris en effet de cet alignement ? De quelles informations disposons – nous à présent ? Nous pouvons examiner quels types de réalités, de substantifs s'emploient dans le domaine des phrasèmes, et à quels Npdc ils sont soudés. Nous ne nous procurons cependant aucune information concernant l'utilisation des Npdc, leurs rôles symboliques, et surtout – bien que nous puissions dévoiler les moules syntaxiques – aucun renseignement sur les ressemblances et dissemblances entre leurs champs sémantiques dans les deux langues en question.

III. 3. La réception des expressions figées en français et en hongrois

Nous avons mené trois enquêtes, dont l'une est française et les deux autres hongroises, parmi les locuteurs natifs. Nous prenions pour importante l'acquisition directe des renseignements, en nous adressant aux informateurs. A savoir, les dictionnaires utilisés ne nous avaient pas donné des éclaircissements satisfaisants sur la fréquence d'utilisation, la « survivance » ou la désuétude éventuelle des expressions, et nous n'avions pas vu quelquefois clairement la signification des phrasèmes dans les explications fournies non plus. En contre-coup, les enquêtes menées nous ont aidée à trouver les solutions à ces problèmes.

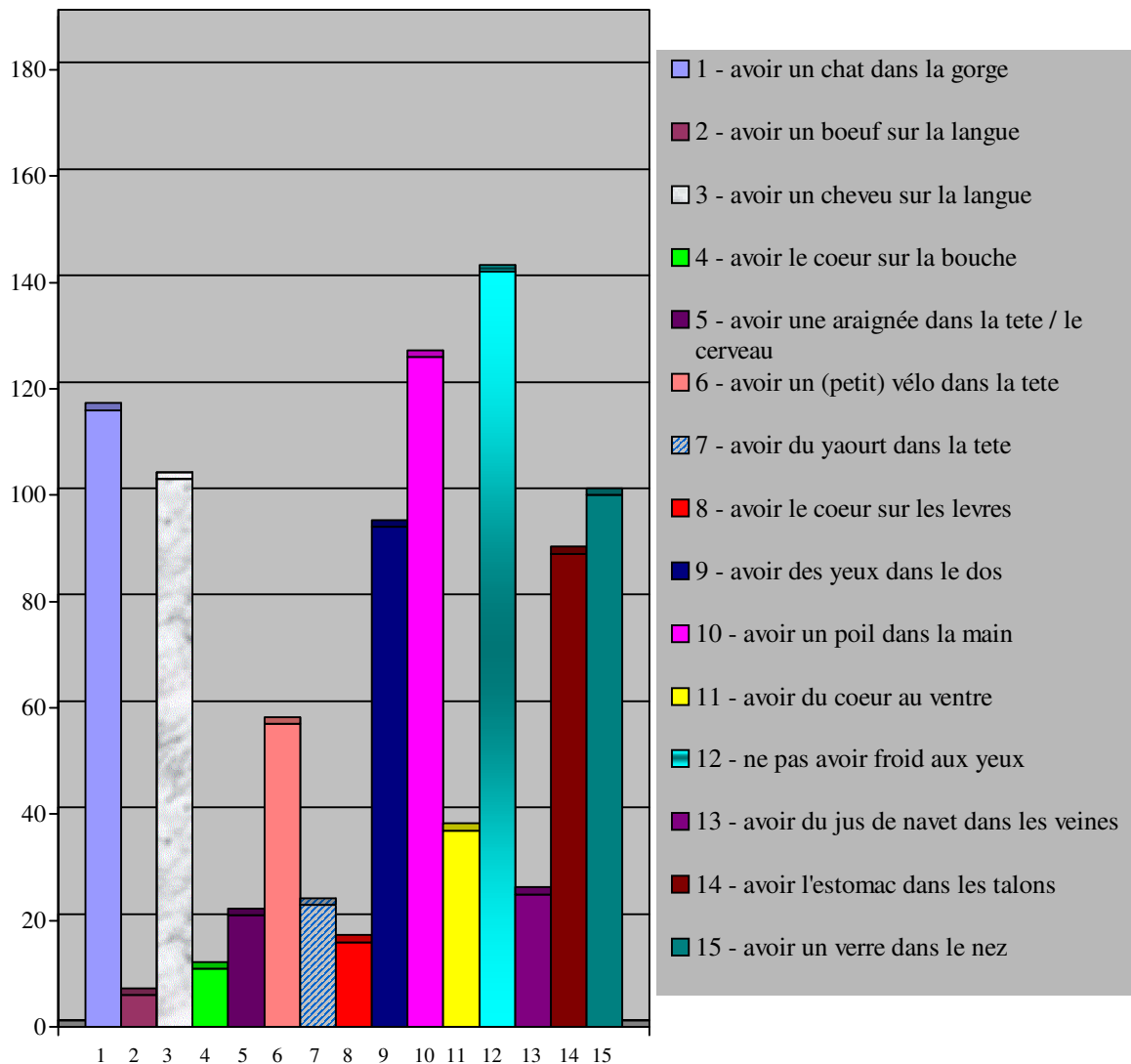
Pourquoi avons-nous eu besoin de recourir aux locuteurs hongrois par deux sondages ? La réponse est à chercher au niveau des ouvrages. Nous avons préparé le premier questionnaire en recueillant les locutions énumérées dans les ouvrages différents. Mais au cours de notre travail, nous nous sommes heurtée à des difficultés et des lacunes qui s'étaient imposées en raison de l'insuffisance des phrasèmes employés. Partant, nous avons encore tenté d'ajouter des tournures typiques et souvent dites à la liste déjà faite, en nous basant sur l'aide des locuteurs mêmes, de la télévision et de notre propre intuition linguistique. C'est ce que contient le deuxième sondage.

Nous nous étions fixée plusieurs objectifs à atteindre à travers ces sondages. Nous voulions avant tout élucider la fréquence d'utilisation des diverses manifestations dont nous avons eu l'occasion de dégager la conclusion de la question de désuétude aussi. Nous avons eu ensuite l'intention de tester le degré de connaissance qu'ont les locuteurs de certaines expressions et de leur motivation. Finalement, ils nous ont fourni des exemples pour les contextes d'emploi dans lesquels les occurrences sont utilisées.

A partir de ces buts, nous avons divisé les questionnaires en deux grandes sections. Dans la première, nous avons nommé quelques séquences pour lesquelles nous avons sollicité des informations détaillées telles que la fréquence d'utilisation dans le langage du locuteur, le contexte d'emploi et la connaissance de motivation, tandis que dans la deuxième, les locuteurs ne devaient que signaler le degré de fréquence d'utilisation générale des expressions en question.

Nous allons illustrer la fréquence d'utilisation au moyen des diagrammes, et représenter le résultat détaillé des descriptions.

III. 3. 1. Enquête - 1



1 – 1. diagramme Fréquence d'utilisation des expressions françaises dans le langage des locuteurs

Ce questionnaire français a été rempli par trente-huit locuteurs. En général, les significations données pour les phrasèmes le plus fréquemment émergents convergent (*ne pas avoir froid aux yeux ; avoir un poil dans la main ; avoir un chat dans la gorge ; avoir un cheveu sur la langue ; avoir un verre dans le nez*). En ce qui concerne les locutions moins connues (telles que *avoir un petit vélo dans la tête ; avoir du cœur au ventre ; avoir du jus de navet dans les veines ; avoir du yaourt dans la tête*) ou déjà vieilles (*avoir un boeuf sur la langue ; avoir le cœur sur la bouche ; avoir le cœur sur les lèvres*), nous avons plusieurs

descriptions différentes qui sont parfois même contradictoires. Dans ce cas – à l'égal de celui des motivations sémantiques –, il ne s'agit plutôt que de suppositions.

■ *Avoir un chat dans la gorge* : la figure est considérée – à partir de la fréquence d'emploi – comme l'une des formes les plus fréquentes. Dans la majorité, les explications reflètent l'idée de la gorge enrouée ou le fait que quand nous devons nous éclaircir notre voix, quand nous avons du mal à parler. Comme contextes d'emploi, les locuteurs nous ont fourni les types suivants : « en cours, par exemple, quand je suis enrouée, c'est une bonne occasion de leur apprendre une expression », « ça raclé au fond de la gorge, par exemple, avec les allergies au pollen ('le coton', fleurs de peuplier) », « suite à un repas où on avale de travers ». Dans tous les exemples, nous avons affaire au sens effectif, notamment au problème de la voix rauque. Quant à la motivation, tout le monde a essayé de mettre le phénomène en relation avec le miaulement ou le ronronnement du chat, et encore avec une chose coincée dans l'organe : « peut-être que ça vient d'une maladie génétique des cordes vocales, qui donne l'impression que la personne miaule quand elle parle », « bruit du chat qui ronronne », « sensation d'avoir un truc coincé dans la gorge (mais un chat ?) ». L'expression *avoir la gorge enrouée* était nommée son équivalent.

■ *Avoir un bœuf sur la langue* : il est à remarquer qu'il n'y avait que deux locuteurs, parmi les trente-huit, qui connaissaient cette formule. Nous pouvons alors en déduire qu'elle est vieillie. Nous n'avons reçu qu'une seule explication de sens qui n'équivaut pas en plus au sens réel – « quelqu'un qui se plaint tout le temps ».

■ *Avoir un cheveu sur la langue* : l'expression est très connue des locuteurs. Les réponses concordantes renvoient au « zozotement », au « problème d'orthophonie », à « la difficulté pour articuler les sifflantes », « quand quelqu'un a un défaut de prononciation des sons du type 's' ». Par contre, certains nous ont offert des éclaircissements un peu différents tels que « lorsqu'on en a un (télévision, dans la rue...) », « ne pas bien s'exprimer, 'il ne parle pas distinctement' ». Les hypothèses émises concernant la motivation semblent évidentes. Puisqu'un cheveu sur la langue ne se voit pas mais peut empêcher de prononcer correctement les sons, gêner la parole. Ce que les gens ne comprennent pas dans la plupart des cas, est ce pourquoi c'est exactement un cheveu !

■ *Avoir le cœur sur la bouche* : excepté cinq réponses, personne n'a entendu cette unité. Par suite, elle est désuète. Quelques idées tendant à la signification : « peut-être que c'est ce qui se passe juste après avoir 'rendu' l'âme », « quelqu'un qui ne peut pas garder un secret », « ne pas cacher ses émotions : pas de décalage entre ce qu'on ressent et ce qu'on laisse transparaître (autre expression : être à fleur de peau ?) », « beau parleur ». Nous n'avons aucune indication à la motivation, en revanche, beaucoup de monde a trouvé pour synonyme *avoir le cœur sur la main*. Nous croyons pouvoir parler ici d'un peu de confusion en raison de beaucoup de types de déplacements du cœur.

■ *Avoir une araignée dans la tête / dans le cerveau* : ce phrasème est moins connu mais pas encore tout à fait vieilli. Les gens l'utilisent pour une personne « bête », « folle », « qui n'est pas claire », « qui ne va pas bien mentalement ». Un locuteur voit la source sémantique dans l'image de « la tête qui est tellement vide qu'une araignée peut y tisser sa toile ». Les synonymes sont *avoir une araignée dans le plafond* ; *avoir une araignée au plafond* ; *avoir un grain*.

■ *Avoir un (petit) vélo dans la tête* : moins connu et compte parmi les phrasèmes auxquels beaucoup de sens extrêmes sont attribués. Un grand nombre de personnes affirment la similarité de cette manifestation avec le type précédent (*avoir une araignée dans la tête / dans le cerveau*), en d'autres termes elle veut retracer un individu qui est « simple d'esprit », « fou », « dérangé ». D'autres y associent le fait de ne pas réfléchir, par exemple « avant d'agir dans le sens où il a une attitude inconsciente, irresponsable ». Encore selon d'autres, l'expression décrit le contraire : une personne qui « ne cesse de penser », « réfléchit trop », « a beaucoup d'idées », « a beaucoup de projets en tête », « raisonne » ; quand « il y a quelque chose qui nous trotte dans notre tête ». D'après un locuteur : « certains fois, on utilise cette expression pour les personnes qui se font des idées, s'imaginent des choses qui n'existent pas ». Les équivalents : *avoir un pois chiche dans la tête* ; *avoir une case en moins* ; *avoir un boulon dans la tête*.

■ *Avoir du yaourt dans la tête* : il n'existe que très peu de personnes (dix sur trente-huit) qui sont au courant de son existence. Il se peut que cette occurrence aussi, elle ait pris le chemin qui mène à la désuétude. Nous avons des significations telles que « ne pas avoir grand chose dans la tête », « être étourdi, tête en l'air », « quelqu'un qui ne réfléchit pas », mais également « le même sens [que « *avoir une araignée dans la tête* et *avoir un vélo dans la tête* »] avec en plus idée de mélange (!), ça ne tourne pas complètement à vide, mais il y a un problème de clarté, de logique » et « lorsque quelqu'un pense n'importe quoi, ou formule très mal ses phrases ». Synonymes : *avoir du fromage blanc dans la tête* ; *avoir du yaourt à la place de la cervelle*.

■ *Avoir le cœur sur les lèvres* : sauf sept cas, l'expression entièrement inconnue. Nous sommes de nouveau témoin de l'une des sortes de localisations du cœur qui donne une place aux erreurs. C'est ce qui se réfléchit dans les réponses affleurées ici : « envie de vomir », « quand on parle romantiquement », « Quand on est sur le point de montrer, exprimer ses sentiments. Très fort, c'est plutôt utilisé dans un contexte négatif, ça traduit plutôt une envie de pleurer ou même de rendre. », « quelqu'un d'honnête », « être généreux, donner facilement ». Les synonymes donnés : *avoir le cœur sur la main* ; *avoir le cœur sur la bouche*.

■ *Avoir des yeux dans le dos* : locution assez souvent employée. Nous avons rencontré généralement le sens de « voir tout, savoir tout ce qui se passe derrière soi ». Bien évidemment, nous avons quelques explications divergentes : « marcher les yeux fermés, face à une personne qui n'arrête pas de se cogner », « j'utilise cette expression uniquement quand la personne ne peut pas voir physiquement parlant car elle est retournée, jamais au sens figuré », « je l'utilise surtout quand je suis énervée et que le fait de ne pas avoir vu quelque chose est embêtant ». La source sémantique était expliquée dans la majorité par ce que nous ne pouvons pas voir ce qui est dans notre dos.

■ *Avoir un poil dans la main* : cette séquence prend la deuxième place parmi les expressions le plus souvent utilisées. Par conséquent, aucune description contradictoire ou complètement différente n'est intervenue. Les mots « paresseux » et « fainéant » surgissent dans presque toutes les réponses. L'inspiratrice sémantique suggérée s'évoque indifféremment dans la même image : « le travail use les poils, quand on ne travaille pas ils peuvent pousser » ou « on dit un poil parce que ça gênerait pour se servir des mains ! » Nous avons reçu les variantes suivantes : *avoir un gros poil dans la main* ; *être palmé*.

■ *Avoir du cœur au ventre* : moins connu. La plupart des éclaircissements sont en rapport avec le courage, mais nous avons encore trouvé « être gentil », « qui ne se soucie pas

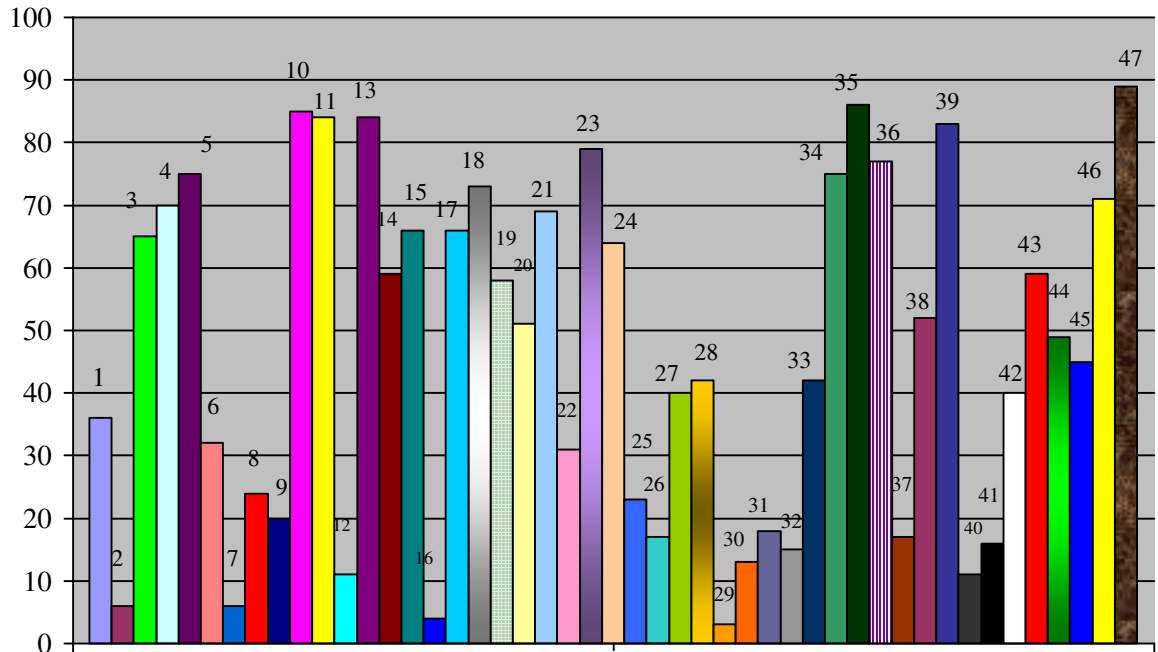
de son sort », « la personne a beaucoup de volonté », « soit être motivé ou alors avoir des tripes. Enfin il y a une motivation qui vient d'en bas, ça se sent... ». Synonymes : *le cœur à l'ouvrage* ; *avoir du cœur à l'ouvrage* ; *mettre du cœur à l'ouvrage* ; *avoir la peur au ventre*.

■ *Ne pas avoir froid aux yeux* : nous sommes arrivées à la locution la plus répandue. Les définitions homogènes sont unies à « ne pas avoir peur » et à « courage ». En outre, nous pouvons mettre le doigt sur « quelqu'un qui aime le danger », « prendre des risques », « ne pas hésiter », « je l'utilise quand quelqu'un me surprend, quand j'en crois pas mes yeux », « garder les yeux ouverts devant le danger ». Selon un locuteur, la formule possède plusieurs utilisations : « pour une femme – être plutôt conquérante et difficilement choquable, rapport à la sexualité ». Comme motivation, nous avons « le froid fait cligner les yeux », « je pense que la détermination se lit dans le regard, les détails sur la température sont peut-être analogues à ceux qui ont le sang chaud. », « garder les yeux ouverts coûte que coûte ».

■ *Avoir du jus de navet dans les veines* : cette unité a commencé à descendre la pente (en dehors de onze cas, elle est prise pour inconnue). Les références tenues pour probables à la signification démontrent les diverses perspectives des locuteurs : « être peureux ? », « idée de calme exagéré ? », « être mou », « personne insensible », « être pleutre, ne pas prendre ses responsabilités », « ne pas faire face, manquer d'énergie dans l'opposition physique ».

■ *Avoir l'estomac dans les talons* : en regard de ce que la locution s'emploie assez fréquemment, les interprétations soulèvent une surprise. Elles renferment non seulement des excès mais également des sens tout à fait discordants : « avoir faim », « avoir très faim », « être angoissé », « être nerveux avant de passer un entretien de recrutement par exemple », « quand j'ai bien mangé, on a l'impression que l'estomac est lourd... et qu'il tombe (jusque dans les talons) », « avoir envie de vomir », « être malade, fatigué », « avoir peur ». A propos de la motivation, nous avons mis la main sur des solutions intéressantes : « l'escargot a l'estomac dans son organe propulseur », « à chaque pas, une douleur atroce déchire le ventre, de telle sorte que l'on croit se marcher sur l'estomac... ». Les équivalents mentionnés sont *avoir la dalle* ; *avoir une de ces dalles* ; *une faim de loup* ; *avoir les crocs*.

■ *Avoir un verre dans le nez* : apparaît souvent dans le langage des locuteurs. Les commentaires communs sont « être soûl » et « avoir trop bu », nous avons encore trouvé le sens de « quelqu'un qui est perturbé ou préoccupé par des soucis », ou d'« avoir des problèmes d'équilibre, en raison d'un verre de trop... », et une question se pose « ce ne serait pas plutôt 'avoir un vers dans le nez' ? ». La source sémantique étant généralement associée au nez rouge ; ou « l'image me semble appropriée, un verre dans le nez, un coup dans le gosier ». Les synonymes fournis : *avoir un coup dans le nez* ; *être pompette* ; *être rond*.



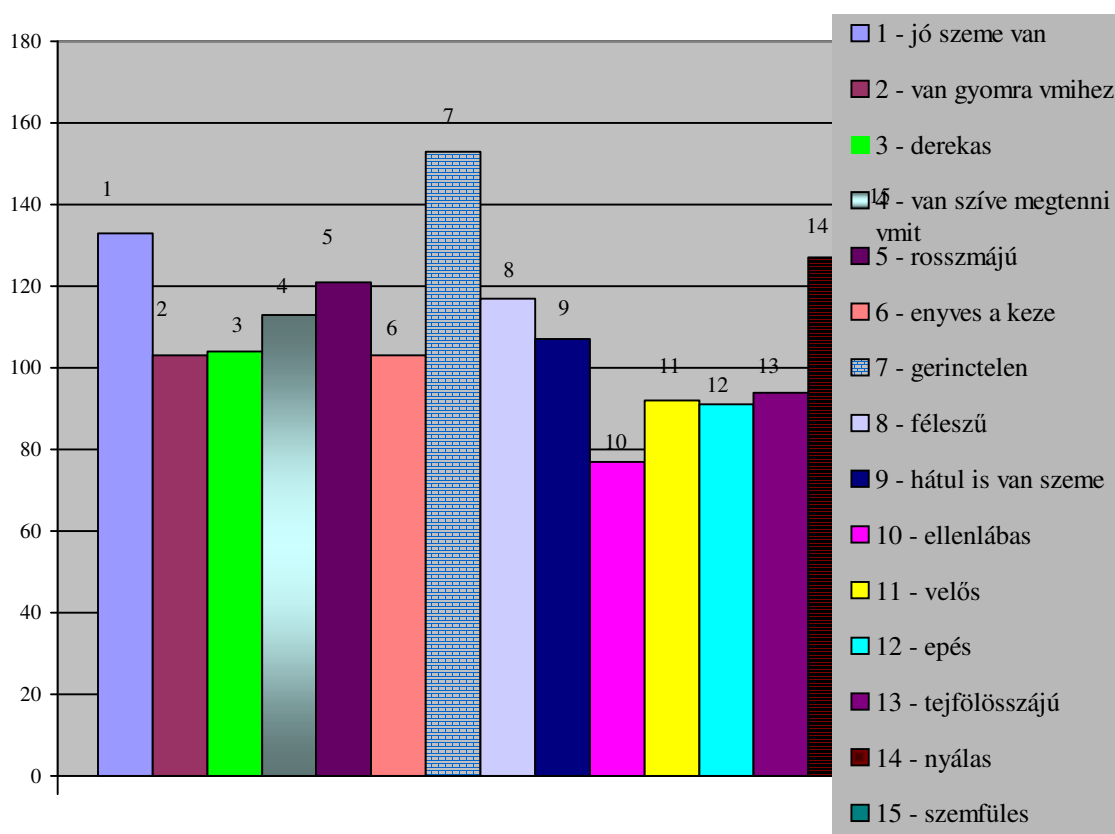
- 1 - avoir un noeud a la gorge
- 2 - avoir des / les mains de beurre
- 3 - avoir le compas dans l'oeil
- 4 - avoir de l'oreille
- 5 - avoir du nez
- 6 - avoir (de) la main
- 7 - avoir des doigts
- 8 - avoir de la tete
- 9 - avoir de l'estomac
- 10 - avoir le coeur sur la main
- 11 - avoir la tete sur les épaules
- 12 - avoir la parole a la main
- 13 - ne pas avoir la langue dans sa poche
- 14 - avoir un pois chiche / un petit pois dans la tete
- 15 - avoir un coeur de glace / de pierre / de marbre
- 16 - avoir du beurre sur la tete
- 17 - avoir qqn a l'oeil
- 18 - avoir l'oeil
- 19 - avoir qqn dans le nez
- 20 - avoir la dent dure
- 21 - avoir une dent contre qqn
- 22 - avoir un bandeau sur les yeux
- 23 - avoir du coeur
- 24 - avoir un coeur d'artichaut
- 25 - avoir du sang dans les veines
- 26 - avoir du sang de navet
- 27 - ne pas avoir les yeux dans la poche
- 28 - avoir les yeux qui sortent de la tete
- 29 - avoir le coeur dans la gorge
- 30 - avoir un trou a l'estomac
- 31 - avoir des grenouilles dans le ventre
- 32 - avoir les foies (blancs)
- 33 - avoir ses nerfs
- 34 - n'avoir plus de jambes
- 35 - avoir des fourmis dans les jambes
- 36 - avoir la puce a l'oreille
- 37 - avoir le coeur au bord des levres
- 38 - avoir le couteau sur la gorge
- 39 - avoir l'eau a la bouche
- 40 - avoir le coeur / le foie en marmelade
- 41 - avoir cul par-dessus tete
- 42 - avoir les reins en compote
- 43 - avoir la peur au ventre
- 44 - avoir les doigts dans le nez
- 45 - avoir les jambes en coton / en paté de foie
- 46 - n'avoir que la peau et les os
- 47 - avoir les yeux plus gros que le ventre

1 – 2. diagramme Fréquence d'utilisation générale des expressions françaises selon les locuteurs

Nous n'avons l'intention ici que de signaler quelques équivalents – ou corrections – marquées par des locuteurs à propos des locutions en question.

Plusieurs personnes ont signalé *avoir les nerfs* au lieu de « *avoir ses nerfs* » ; de même, *avoir le couteau sous la gorge* au lieu de « *avoir le couteau sur la gorge* ». Ensuite, nous avons des renvois à des équivalents, et à d'autres variantes dans certains cas : *avoir un nœud dans la gorge* → *avoir la gorge nouée* ; *avoir les reins en compote* → *avoir le dos en compote* ; *avoir les jambes en coton / en pâté de foie* → *uniquement les jambes en coton* ; *n'avoir que la peau et les os* → *n'avoir que la peau sur les os* ; *avoir cul par-dessus tête* → *être cul par-dessus tête / tomber cul par-dessus tête* ; *avoir les doigts dans le nez* → *faire qqch les doigts dans le nez / se mettre les doigts dans le nez* ; *avoir de la main* → *uniquement aux jeux de cartes* ; *avoir de la tête* → *ne pas avoir de tête / ne plus avoir de tête* ; *avoir un trou à l'estomac* → *avoir un creux à l'estomac*.

III. 3. 2. Enquête - 2



2 – 1. diagramme Fréquence d'utilisation des expressions hongroises dans le langage des locuteurs

Trente-neuf locuteurs natifs ont été soumis aux questions du sondage hongrois en l'occurrence. Nous constatons que les expressions, choisies au hasard, sont toutes plus ou moins fréquemment utilisées. En tout cas, aucune unité ne peut être regardée comme inconnue, plutôt soit comme très répandue soit comme moins répandue. A la suite de ces faits, les interprétations ne représentent pas des excès ou des décalages énormes, nous dirions

même que – abstraction faite des exceptions en nombre réduit qui, interviennent toujours – les déterminations ont l’air totalement analogues, elles ne diffèrent que sur des points de détail. Concernant la source sémantique, ce sont des conjectures ici aussi – et pas les affirmations solides – sur lesquelles reposent les commentaires.

■ *Jó szeme van (avoir un bon œil = avoir le compas dans l’œil)* : c’est la deuxième des expressions qui apparaissent le plus souvent dans le langage des gens demandés. Ceux-ci nous ont fourni beaucoup d’explications, plusieurs contextes d’emploi dont nous ne citons que quelques exemples : « van érzéke hozzá » (« avoir le goût de qqch »), « jó ítélőképességgel rendelkezik » (« avoir un jugement droit »), par exemple « Jó szeme van az autókhoz, az építéshez, a lakberendezéshez. » (« Avoir un bon œil pour les voitures, pour les travaux de construction, pour l’ameublement. ») ; « hamar észrevesz dolgokat » (« remarquer vite des choses ») ; « minden apró dolgot észrevesz » (« remarquer toutes les petites choses, chaque détail ») ; « mindent meglát, azt is, amit nem kéne » (« apercevoir tout, même ce qu’il ne faudrait pas ») ; « amikor valakinek meggyőződom az éleslátásáról » (« quand je me persuade de la perspicacité de quelqu’un »). Nous croyons en revanche découvrir une petite désorganisation résultant de l’inattention : il existe une autre séquence, plus précisément *van szeme vmihez / jó szeme van vmihez (avoir de l’œil pour qqch / avoir un bon œil pour qqch)* qui ne correspond pas à la locution mentionnée. Elles ne sont pas synonymes.

Nous n’avons pas d’information sur la motivation, mais sur des équivalents : *szemfüles (avoir de l’œil – oreille)* ; *sasszeme van / sasszemű (avoir de l’œil d’aigle)*.

■ *Van gyomra vmihez (avoir de l’estomac pour qqch = avoir l’estomac bien accroché « pour qqch »)* : ce phrasème s’emploie assez souvent. Les commentaires communs sont rapprochés de « képes megtenni olyan dolgokat, melyek a jó ízlés határán túlmutatnak » (de la « capacité de faire également des choses qui dépassent les limites du bon genre ») ; de « jól bírja a gusztustalan, erkölcstelen dolgokat » (de « supporter bien des choses dégoûtantes, immorales ») ; de « módszerekben nem válógató, mások számára etikailag kifogásolt dolgokat fenntartás nélkül végrehajt » (de « en ne sélectionnant pas des moyens, mettre des choses, sans restriction, à exécution qui sont critiquées par d’autres du point de vue éthique »). Par contre, nous avons encore des réponses divergentes telles que « amikor valaki mindent megeszik » (« lorsque quelqu’un mange tout ») ; « jó étvágya van » (« avoir un bon appétit ») ; « igénytelen » (« modeste »). Beaucoup de monde a essayé de trouver la motivation « correcte » : « az undorító dolgok rosszul élményt okoznak, de nem mindenkinek » (« les choses dégoûtantes provoquent un malaise mais pas à tout le monde ») ; « a hányingerrel van kapcsolatban » (« c’est en rapport avec la nausée ») ; « a jól működő gyomrú ember mindent megemész, de az átlagtól eltérő, különleges emésztés kell hozzá » (« l’homme avec un estomac bien fonctionnant digère tout, mais pour cela, il a besoin d’une digestion particulière qui est différente de la moyenne »). Les synonymes émergents sont *gyomor kell vmihez / jó gyomor kell vmihez (avoir besoin de l’estomac / d’un bon estomac pour qqch)* ; *ezt már nem veszi be a gyomra (son estomac ne l’accepte plus / ne pouvoir plus le digérer = ne pas pouvoir l’avalier)* ; *nem fordul fel tőle a gyomra (l’estomac ne lui est pas bouleversé = écœurer qqn)*.

■ *Derekas (avoir de la taille = être brave)* : est assez souvent dit comme le précédent. Il faut cependant y ajouter que nous réfléchissions beaucoup comment nous pourrions résumer le sens de cette locution et quelle pourrait être sa motivation. Les éclaircissements attestés dans les questionnaires nous ont beaucoup aidés. Regardons le résultat. Quant à la définition : « kiveszi a részét a munkából » (« prendre part au travail ») ; « hősiesen / példásan helyt áll » (« tenir ferme d’une manière courageuse / d’une manière exemplaire ») ; « alapos a

munkában, a legnagyobb teljesítményt nyújtja » (« être précis dans le travail, offrir le maximum de rendement ») ; « egyenes, becsületes ember » (« homme d'honneur ») ; « elismerésre méltó módon old meg egy problémát » (« résoudre un problème d'une manière appréciable »). La majorité ont relié la forme au travail manuel du moissonnage, certains tout simplement au travail en général – « a derék a munka folyamán hajlik » (« la taille est pliée au cours du travail ») ; « a derékre nehezedik akármilyen fizikai munka » (« n'importe quel travail physique pèse sur la taille »), encore selon d'autres, la taille est le symbole du « vrai homme ». Un locuteur y voit l'image du combat, de la lutte, et un autre fait remonter la séquence au chariot ancien : « Úgy tudom, a szekérderekből származik, ami két vastag rúd volt, tulajdonképpen az fogta össze a szekeret. » (« Je crois savoir qu'elle tire son origine du corps de chariot [en hongrois 'taille de chariot'] qui se composait de deux barres épaisses ; c'était en fait lui qui retenait le chariot. »).

■ *Van szíve megtenni vmit (avoir du cœur de faire qqch = être capable de faire qqch)* : se dit assez souvent. Résumant les définitions, le phrasème dessine une personne – dans un sens péjoratif – qui « est insensible » (« érzéketlen ») ; « décide ou agit en passant outre à ses sentiments, émotions » (« érzelmein túltéve magát dönt vagy cselekszik ») ; « être impitoyable » (« nem érez szánalmat ») ; « ne pas être emphatique » (« nem együttérző ») ; « déployer une force, malgré la motivation interne, pour achever une tâche, faire qqch éventuellement contre son propre intérêt » (« vmilyen feladat megoldására a belső motiváció ellenére erőt fejt ki, esetleg saját érdeke ellenére is megtesz vmit ») ; « avoir de la force d'âme pour le faire » (« van lelki ereje hozzá »). Les sources additionnées : « a szív az érzelmek szimbóluma, mindig ott gondolták a lélek helyét » (« le cœur est le symbole des sentiments, des émotions, on y voyait toujours le siège de l'âme ») ; « az érzelmi jóság a szívből ered » (« la bonté affective vient du cœur »). Les locuteurs prennent pour ses synonymes les formules *van bőr a képén (avoir de la peau sur la figure = ne pas avoir honte)* ; *vastag arca van (avoir le visage épais)* ; *szívtelen (sans cœur)*.

■ *Rossz a mája / rosszmájú (avoir un mauvais foie = être malicieux)* : compte parmi les locutions les plus répandues. Les expressions en question ne sont pas forcément des formes concurrentes. La première peint la maladie réelle tandis que la deuxième représente un sens figuré. Notamment, celle reflète la malice, la méchanceté, la jalousie envers d'autrui, dissimule des remarques péjoratives d'une voix provocante, des intrigues. Nous avons deux sortes de motivations possibles suggérées : « régen a májat tartották a szervezet központjának » (« auparavant, c'était le foie qui était tenu pour le centre de l'organisme ») et « a máj, ha beteg, az a rosszindulat, a gyűlölködés szimbóluma » (« le foie malade symbolise la malice, l'animosité »). Des tournures sémantiquement similaires : *epés (avoir de la bile = être bilieux, acrimonieux)* et *kákán is csomót is keres (chercher du nœud même sur le scirpe = chercher le poil sur l'œuf)*.

■ *Enyves keze van / enyveskezű (avoir de la glu aux mains = voleur)* : assez fréquent dans le langage des locuteurs. Il est à noter que tout le monde a installé sans exception la métaphore du vol, de la kleptomanie, en l'expliquant par ce que la glu est collante. Quelques types à y ajouter : *olyan, mint a szarka (être comme la pie)* ; *ragad a keze (avoir les mains collantes)*.

■ *Gerinctelen (ne pas avoir de colonne vertébrale = ne pas avoir de fermeté de caractère)* : cette manifestation se situe en tête de la liste de fréquence. Par conséquent, il existe beaucoup de sortes de rédactions pour rendre le sens du même phénomène, dont les plus précises sont : « jellemtelen » (« sans caractère ») ; « nem meri vállalni a véleményét, saját magát mások előtt » (« ne pas oser soutenir, assumer son opinion, soi-même devant

d'autres ») ; « kétszínű » (« de deux couleurs » = « personne à deux visages ») ; « nincs szilárd belső tartása, értékrendje » (« ne pas avoir de tenue interne solide, d'ordre de valeurs ») ; « köpönyegforgató ember » (« celui qui retourne de vestes ») ; « nincs erkölcsi tartása, nincsenek elvei » (« ne pas avoir de tenue morale, de principes ») ; « a 'gerinces' embernek 'tartása' van – e kifejezés épp ennek hiányát fejezi ki » (« l'homme 'vertébré' a de la 'tenue' – cette expression décrit exactement l'absence de cela ») ; « csúszó-mászó » (« reptile ») ; « könnyen hajlítható erkölcsű, mint a gerinc nélküli élőlények » (« homme d'une moralité facilement flexible comme les êtres sans colonne vertébrale »). Il n'est pas donc surprenant que la majorité des locuteurs fassent naître la figure de la sphère de la nature animale : « hajlékony, mint a csiga – hátgyenge » (« flexible comme l'escargot – faible de dos ») ; « a gyűrűsférgék hasonlóságából az, aki ide-oda hajlik » (« par analogie aux annélides, l'homme qui balance, qui plie de côté et d'autre ») ; ou de la sphère de l'architecture du corps humain : « a gerinc biztosítja az egyenes tartást, ha nem lenne, összecsuplanánk » (« c'est la colonne vertébrale qui nous assure la tenue droite, si nous n'en avions pas, nous nous désarticulerions, s'écroulerait »).

■ *Féleszű* (avoir une moitié d'esprit = simple d'esprit) : surgit assez souvent dans le langage. L'occurrence se borne à un individu « fou », « bête », « écervelé », « distrait » mais également à un déficient mental. Les locuteurs ont donné à la locution des motivations suivantes : « nem használja az eszét rendesen, mintha nem lenne neki » (« il n'utilise pas son cerveau comme il faut, comme s'il n'en avait pas ») ; « félig értelmes = az agy a tudati hozzáállás bölcsője » (« être intelligent à moitié = le cerveau est le berceau de l'adhésion de conscience »). Les synonymes joints : *agyalágyult* (avoir un cerveau amolli) ; *tökkelütött* (être frappé d'une citrouille) ; *nincs ki a négy kereke* (ne pas avoir toutes les quatre roues) ; *nincs esze* (ne pas avoir d'esprit).

■ *Hátul is van szeme* (avoir des yeux même derrière = avoir des yeux dans le dos) : assez fréquemment dit. Les définitions traduisent la métaphore de quelqu'un qui s'aperçoit tout, voit tout, même ce qu'il ne faudrait pas, qui est particulièrement attentif. Nous avons des notes intéressantes concernant la source sémantique : « olyan, mint Faunus – kétarcú isten a római mitológiában » (« être comme Faunus – dieu à deux visages dans la mythologie romaine ») ; « a harmadik szem mitológiája » (« la mythologie du troisième œil »). Equivalents : *szemfüles* (avoir de l'œil-oreille) ; *résen van* (être sur la brèche = être sur la brèche).

■ *Ellenlábás* (avoir un contre-pied = prendre le contre-pied) : ce phrasème est le moins employé parmi les séquences énumérées. Par contre, les descriptions sont évidentes, elles se mettent en relation avec la figure de « adversaire », « concurrent ». La forme résulte, selon les locuteurs, de l'action de tomber par-dessus quelqu'un, du changement de pas au cours de la marche, autrement dit nous n'allons pas du même pied, ce qui est le contraire du symbole de la solidarité ; ou même, l'image du contraste des pieds droite et gauche peut encore peindre l'idée.

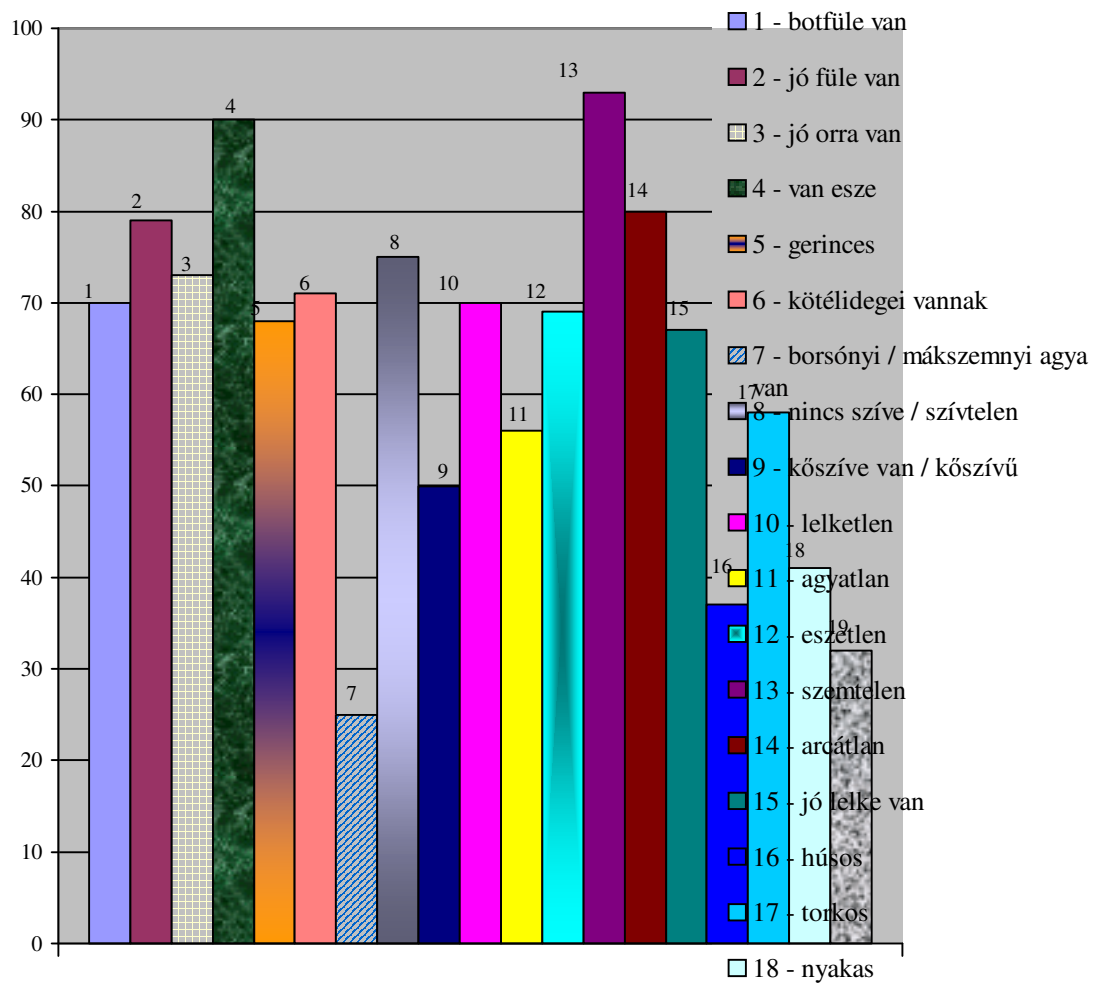
■ *Van veleje vminek* (avoir de la mælle = avoir de la substance, de l'essentiel) : ne s'emploie pas fréquemment. Il s'agit d'une chose qui a de la substance, de l'essentiel, quelque chose à dire. Cette chose est en général un discours, un film, un livre, qui peut contenir des éléments essentiels. Les gens ont soudé à cette tournure la substance cérébrale comme le siège de l'intelligence et comme « quelque chose d'essentiel », et encore la mælle de l'os.

■ *Epés* (avoir de la bile = être fielleux, bilieux, acrimonieux) : cette locution peut caractériser un individu mais elle est plutôt attestée comme qualificatif des « observations », des « opinions », dans le sens de « malin », de « piquant, mordant, cynique ». Puisque, d'après tout le monde, la bile est amère.

■ *Tejfölösszájú* (avoir de la crème fraîche sur la bouche = si on lui pressait le nez il en sortirait encore du lait) : les commentaires unanimes renferment des mots-clef tels que jeune, débutant, sans expérience. Equivalents : *a tojáshéj még a fenekén van* (avoir encore la coque d'œuf sur les fesses), *zöldfülű* (avoir de l'oreille verte), *tacskó* (basset).

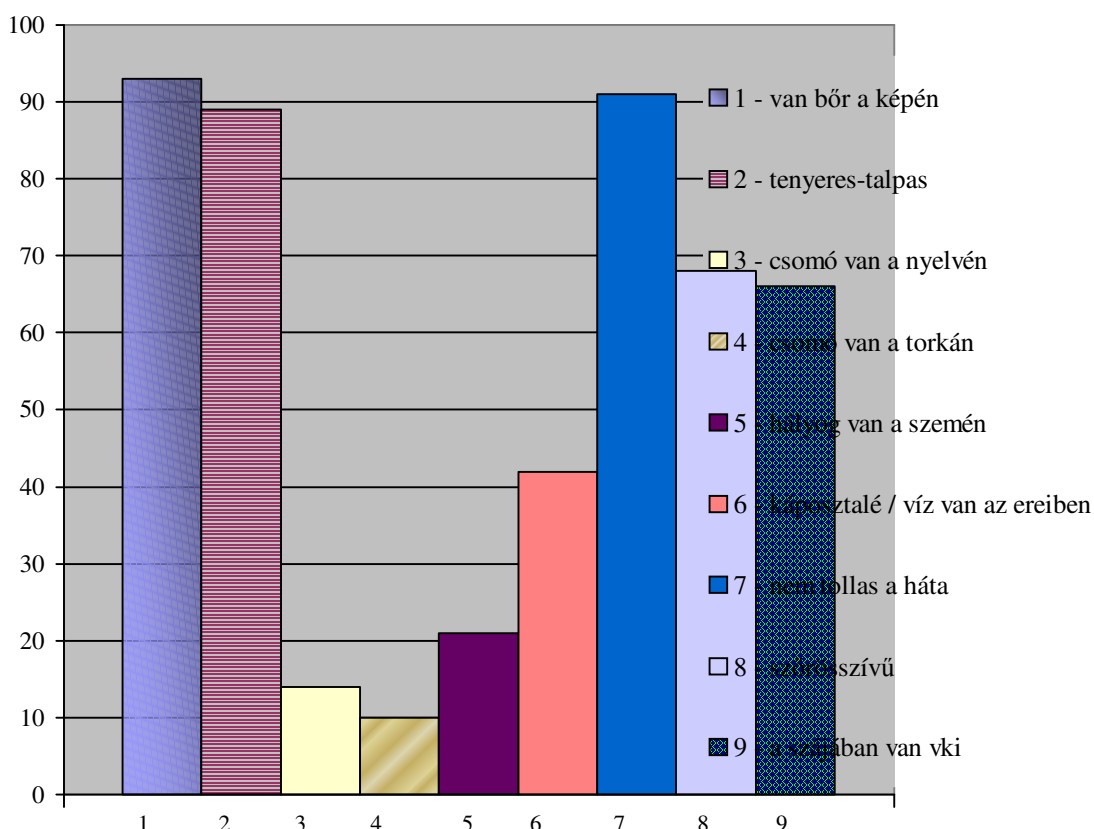
■ *Nyálas* (avoir de la salive = être tout miel, tout sucre) : est très répandu, surtout dans le cercle de la jeunesse. Nous avons rencontré une grande diversité des descriptions : « *hízelkedő* » (« flatteur ») ; « *ézelgős* » (« affecté ») ; « *jellemgyenge* » (« faible de caractère ») ; « *csöpögős, ömlengős* » (« exubérant ») ; « *túlontúl érzelmes egyén, akinek ez a ruházatában is megjelenik* » (« individu trop affecté, ce qui se manifeste également dans l'habillement ») ; « *mindig a legújabb divat szerint öltözködő, agyonparfümözött, a legfrissebb slágereket hallgató kirakatemberke, vagy az ehhez a stílushoz tartozó öltözködés, zene* » (« personne d'étalage qui s'habille toujours selon la dernière mode, elle est pleinement parfumée et écoute les nouveautés toutes chaudes de la musique ou bien l'habillement, la musique qui appartiennent à ce style). Il est à signaler que ce sont avant tout des hommes qui sont dessinés par cette expression.

■ *Szemfüles* (avoir de l'œil-oreille = malin, dégourdi) : nous avons de nouveau affaire à une unité très fréquemment dite. Elle a déjà été plusieurs fois citée comme synonyme, alors ne rentrons pas dans les détails. Les renseignements admis sur l'occurrence renvoient à l'attention particulière, au fait de tout s'apercevoir, et de vite voir les possibilités, de vite réagir et d'en profiter. Les locuteurs prennent pour source l'utilisation globale des sens primordiaux – de l'œil et de l'oreille –. Les synonymes fournis : *résen van* (être sur la brèche = être sur la brèche) ; *talpraesett* (tombé sur les pattes).



2 – 2. diagramme Fréquence d'utilisation générale des expressions hongroises selon les locuteurs

III. 3. 3. Enquête – 3



3 – 1. diagramme Fréquence d'utilisation des expressions hongroises dans le langage des locuteurs

Cette sorte de questionnaire n'a été remplie que par vingt Hongrois puisque nous avons recueilli les phrasèmes énumérés à l'aide d'eux, en d'autres termes au moyen des locuteurs, de la télévision et de nos propres connaissances linguistiques. Nous pouvons dire alors que nous nous sommes adressée directement au milieu utilisateur, à la vie quotidienne.

L'incohérence des fréquences est fort visible ; c'est un « mélange » des unités vieilles et très répandues qui s'étalent devant nos yeux. Il en résulte que la désuétude a introduit une confusion au domaine de la signification. Nous n'avons reçu que très peu de renseignements sur la source sémantique dans ces sondages.

■ *Van bőr a képén* (avoir de la peau sur la figure = ne pas avoir honte de faire qqch) : nous avons tout de suite la locution le plus souvent attestée à notre disposition. Dans la plupart des cas, des synonymes ont été fournis pour déterminer la valeur sémantique de la figure : *szemtelen* (ne pas avoir d'œil) ; *arcátlan* (ne pas avoir de visage) ; *pofátlan* (ne pas avoir de gueule) qui évoquent l'impertinence, l'arrogance et l'insolence. « Az egyén meg mer tenni valamit (tudatosan vagy tudattalanul), amiről tudja, hogy az az adott szituációban nem elfogadott, és esetleg ellenszenvet válthat ki másokból » (« L'individu ose faire quelque chose (consciemment ou inconsciemment) dont il sait qu'elle n'est pas admise dans la situation donnée, et éventuellement, elle peut inspirer de la répugnance aux autres. »). Un exemple pour la motivation : « Az arcot, mint mimikus központot és érzelelkifejező eszközt összeköti a cselekedetek iránt tanúsított érzelmekkel, így azok akik szokatlan, el nem fogadható cselekedeteket tesznek érzelem (vö. szégyen) nélkül, az arcbőr vastagságára, tehát érzelmi minőséget fizikai jellemzőkre vezet vissza. » (« Elle [la locution] relie le visage, comme

centre mimique et moyen pour exprimer les sentiments, aux sentiments, aux affections manifestés envers les actions ; ainsi, chez ceux qui font des actions insolites, inadmissibles sans affections (cf. honte), ce phénomène est ramené à l'épaisseur de la peau de visage, alors des qualités affectueuses aux caractères physiques. »)

■ *Tenyeres-talpas* (avoir du creux de la main – de la plante du pied = grand lourdaud, pataud) : est également considéré comme l'une des formules le plus fréquemment émergentes. Elle fait en effet le portrait d'un physique typique de l'homme : « nagy darab ember, aki formátlan » (« un homme puissant qui est déformé ») ; « kis bumfordi » (« petit lourdaud ») ; « bárdolatlan » (« homme des bois ») ; « ősemberes » (« comme l'homme préhistorique ») ; « mackó » (« ourson ») ; « népies » (« populaire »). Nous n'avons pas de référence aux équivalents mais une seule supposition pour la source sémantique : « A tenyeres talpas valószínűleg korai, a cipő nélkül járó, kézzel dolgozó embereket jelölte. » (« Le avoir du creux de la main – de la plante du pied devait désigner les gens de l'époque qui ne portaient pas des chaussures et faisaient des travaux manuels. »).

■ *Csomó van a nyelvén* (avoir un nœud sur la langue = avoir un bœuf sur la langue) ; *csomó van a torkán* (avoir un nœud sur la gorge = avoir un nœud dans la gorge) ; *hályog van a szemén* (avoir une cataracte sur l'œil = avoir un bandeau sur les yeux) : nous croyons nous permettre de regarder ensemble ces trois phrasèmes. A savoir, ils sont désuets, presque personne ne les connaît (trois, deux et cinq personnes sur vingt). Ceux qui ont signalé la connaissance de l'une ou de plusieurs de ces séquences, ne pouvaient pas non plus, en général, expliquer les significations. Pour la première locution, les locuteurs ont introduit les éclaircissements tels que « nem tud megszólalni » (« ne pas pouvoir se mettre à parler »), « keveset beszél » (« parler peu ») ou « némaság ? » (« mutisme ? ») ; la deuxième restait sans commentaires et la troisième a été retracée par « nem látja tisztán a dolgokat » (« ne pas voir clairement les choses ») ; « nem mindenről akar tudomást szerezni » (« ne pas vouloir être prévenu de tout ») ; « naiv » (« naïf »).

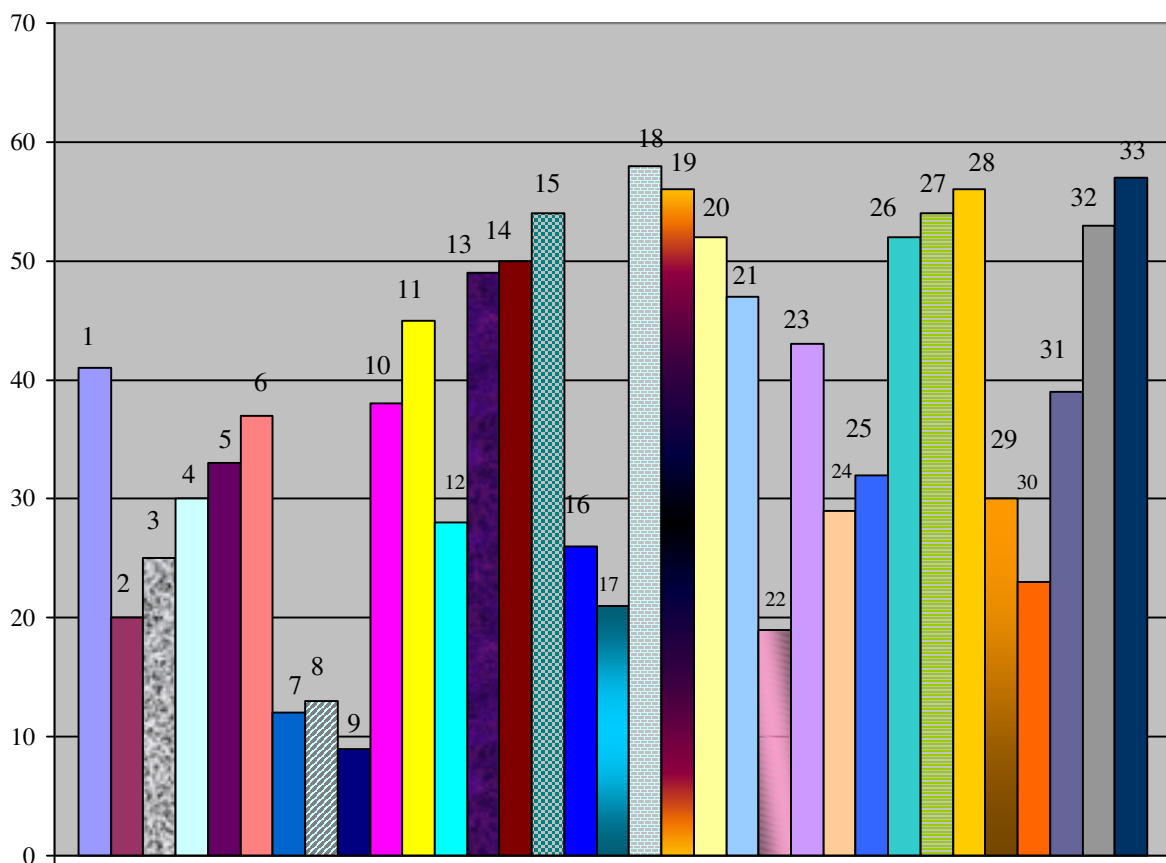
■ *Káposztalé / víz van az ereiben* (avoir de la saumure de choucroute / de l'eau dans les veines) : la tournure mentionnée « s'est mise » en route vers la désuétude aussi. Il existe encore des personnes qui la pratiquent mais dans de diverses significations : « lassú » (« homme lent ») ; « érzéketlen, rideg » (« insensible, rigide, glacial ») ; « halvérű, sótlan » (« avoir du sang de poisson », « sans sel ») ; « szenttelen » (« apathique, impassible ») ; « halvérű, gyáva » (« avoir du sang de poisson, pleutre, ne pas avoir de courage ») ; « nincs energiája » (« manquer d'énergie ») ; « gyáva » (« pleutre »). Une seule idée pour la motivation : « A vér mint az örökített bátorság, a bátorság, hazafiasság etc. szimbóluma, a vér hiánya gyávaságot jelent. » (« Le sang comme symbole du courage hérité, du patriotisme, etc., le manque du sang désigne la pleutrerie. ») Deux synonymes se sont répétés régulièrement : *halvérű* (avoir du sang de poisson) ; *sótlan* (sans sel).

■ *Nem tollas a háta* (ne pas avoir de plumes sur le dos = ne pas être naïf ; ne pas se laisser tromper) : à la deuxième place sur la liste de fréquence, ce qui s'annonce dans les explications aussi. Même les mots des rédactions sont similaires : « nem hülye » (« ne pas être fou ») ; « nem bolond » (« ne pas être fou ») ; « nem szedhető rá könnyen » (« ne pas se laisser tromper facilement ») ; « nem naiv » (« ne pas être naïf ») ; « nem kell hülyének nézni » (« il ne faut pas le prendre pour un fou ») ; « nem lehet átverni » (« on ne peut pas le tromper ») ; « nem könnyű becsapni » (« il n'est pas facile de le tromper »). Selon un locuteur, « ez egy teljes közmondás töredékének átfogalmazása, a madarakat könnyű

becsapni » (c'est la re-rédaction de la partie d'un proverbe, on peut facilement tromper les oiseaux »).

■ *Szőrösszívű* (*avoir du poil sur le cœur = sans cœur*) : s'emploie assez souvent, nous l'avons surtout entendu dire à la télévision. Les descriptions reflètent la même idée : une personne insensible, trop dure, méchante, cruelle qui « a un cœur de pierre ». Une conjecture pour la source sémantique : « A szív mint az érzelem központja (metaforája?), illetve a szőrösség, mint az elhanyagoltság, durvaság jelének összejátszása, elhanyagolt, durva érzelmvilágot tükröz. » (« Le cœur comme le centre (la métaphore ?) des affections, et la pilosité comme la marque du délabrement, de la rudesse ; l'ensemble de ces symboles reflète une vie affective négligée, rude. »).

■ *A szájában van vki* (*avoir qqn dans la bouche = qqn est tout près*) : cette manifestation affleure avant tout dans le cercle de la jeunesse. Alors est-elle relativement récente. En fait, le phrasème illustre la situation où une personne se met physiquement autant près de nous que c'est déjà pénible, gênant. Certains locuteurs y voient cependant la charge de la compagnie de quelqu'un.



- | | |
|---|-------------------------------------|
| 1 - helyén van az esze | 2 - helyén van a nyelve |
| 3 - helyén van a szíve | 4 - ami a szívéén, az a száján |
| 5 - van szíve | 6 - vajszívű |
| 7 - nyúlfarknyi esze van | 8 - a markában van vki |
| 9 - a nyakán van vki | 10 - lába alatt van vki |
| 11 - benne van a keze vmiben | 12 - rajta van a szeme |
| 13 - a vérében van | 14 - cémnából vannak az idegei |
| 15 - kukac / zabszem van a fenekében | 16 - a bőre alatt is pénz van |
| 17 - szíve a torkában van | 18 - ideges |
| 19 - lelkes | 20 - a tojásbéj még a fenekén van |
| 21 - a sarkában van vki | 22 - jó tüdeje van |
| 23 - a nyelvén van vmi | 24 - nincs vér az ereiben |
| 25 - vér van az ereiben (nem káposztalé) | 26 - gombóc van a torkában |
| 27 - a kisujjában van vmi | 28 - lyukas a marka |
| 29 - lakat van a száján | 30 - nyakán / torkán a kés |
| 31 - vaj van a fején / a füle mögött | 32 - káposztalé / víz van a fejében |
| 33 - táskás a szeme / táskák vannak a szeme alatt | |

3 – 2. diagramme Fréquence d'utilisation générale des expressions hongroises selon les locuteurs

IV. Résultat

Nous sommes parvenue à identifier les mêmes moules sémantiques dans les corpus français (soixante-seize expressions) et hongrois (soixante-quatorze séquences), qui sont notamment :

1. les dysfonctionnements corporels (Ex. avoir un chat dans la gorge / avoir un trou au creux de la main) ;
2. les capacités, qualités et défauts (Ex. avoir le compas dans l'œil, avoir une araignée dans la tête / avoir l'esprit à sa place, avoir de la saumure de choucroute dans la tête) ;
3. les comportements actifs / passifs (Ex. avoir qqn sur les bras, avoir qqn à l'œil / avoir qqn sous la jambe, avoir l'œil sur qqch) ;
4. les propriétés typiques permettant de caractériser un individu (ou une chose) (Ex. avoir du cœur au ventre / ne pas avoir de plumes sur le dos, avoir de la moëlle) ;
5. les descriptions des états physiques ou moraux (Ex. avoir des yeux plus gros que le ventre / avoir un ver dans les fesses).

Le seul trait discordant réside dans la quatrième classe où quelques propriétés concernant des inanimés s'inscrivent aussi dans le corpus hongrois.

Les Npdc varient de classe en classe dans les deux langues, ce qui entraîne de manière concomitante des convergences et divergences inter-linguistiques. La fréquence d'utilisation des Npdc dans les deux corpus est esquissée dans le tableau suivant :

| Partie du corps | Dans les expressions françaises | Dans les expressions hongroises |
|--------------------|---------------------------------|---------------------------------|
| âme | 0 | 4 |
| bile | 0 | 1 |
| bouche | 2 | 4 |
| bras | 1 | 0 |
| cerveau, cervelle | 2 | 3 |
| chair | 0 | 1 |
| cheveu | 1 | 0 |
| cheville | 1 | 0 |
| cœur | 10 | 10 |
| colonne vertébrale | 0 | 2 |
| cou | 0 | 3 |
| cul | 1 | 0 |
| dent | 2 | 0 |
| doigt | 1 | 0 |
| dos | 2 | 1 |
| épaule | 1 | 0 |
| esprit | 0 | 5 |
| estomac | 4 | 2 |
| fesse | 1 | 3 |
| foie | 2 | 0 |
| glande | 1 | 0 |

| | | |
|------------------|----|---|
| gorge | 4 | 6 |
| jambe | 3 | 1 |
| langue | 4 | 3 |
| lèvre | 4 | 0 |
| main | 6 | 2 |
| mœlle | 0 | 1 |
| nerf | 4 | 4 |
| nez | 3 | 1 |
| œil | 8 | 7 |
| oreille | 3 | 5 |
| os | 1 | 0 |
| creux de la main | 0 | 3 |
| peau | 2 | 2 |
| petit doigt | 0 | 1 |
| plante du pied | 0 | 1 |
| poil | 2 | 1 |
| poumon | 1 | 0 |
| reins | 1 | 0 |
| salive | 0 | 1 |
| sang | 2 | 3 |
| taille | 0 | 1 |
| talon | 1 | 1 |
| tête | 11 | 2 |
| veine | 2 | 3 |
| ventre | 5 | 0 |
| visage | 0 | 1 |

A propos des structures syntaxiques, nous pouvons mettre la main sur plusieurs équivalents :

| Structures syntaxiques françaises | Structures syntaxiques hongroises |
|--|---|
| avoir + Npdc | [Adj <i>jó</i>] + [Npdc + suffixe possessif] + verbe d'existence « van », [Npdc + suffixe -s] ; verbe d'existence « van » + [Npdc + suffixe possessif] |
| avoir + négation + Npdc | [Npdc + suffixe privatif -atlan / -etlen, -talan / -telen] |
| avoir + Npdc + complément du nom | [N + Npdc + suffixe -ű / -ű] |
| avoir + N + localisation + Npdc | N + verbe d'existence « van » + [Npdc + suffixe possessif + suffixe spatial / postposition] ; [N + suffixe -s] + [Npdc + suffixe -ű / -ű] ; [N + suffixe -s] + [Npdc + suffixe possessif] |
| avoir + Npdc + localisation + N | [N + suffixe possessif + suffixe spatial] + verbe d'existence « van » + [Npdc + suffixe possessif] ; verbe d'existence « van » + [Npdc + suffixe possessif] + [N + suffixe spatial] |
| avoir + Npdc + localisation + Npdc | Npdc + verbe d'existence « van » + [Npdc + suffixe possessif + suffixe spatial] |
| - | [N + suffixe de quantité -nyi] + [Npdc + suffixe possessif] + verbe d'existence « van » |
| - | [N + suffixe de matière -ból / -ből] + verbe d'existence « van » + [Npdc + suffixe possessif] |

V. Discussion

Au cours de cette étude, nous avons essayé d'établir une typologie pour deux corpus de phrasèmes à part appartenant à deux langues entièrement différentes, en suivant tout d'abord le chemin de l'approche onomasiologique. Nous avons fait l'hypothèse que nous aurions la possibilité de déceler certains moules – tantôt sémantiques tantôt syntaxiques – mais que nous tomberions également sur des types dus aux héritages culturels. En ce qui concerne les moules, nous avons exclu la découverte d'une grande masse de moules syntaxiques accordés, puisque la différence structurelle des deux langues est trop large. Par contre, nous avons eu l'impression de pouvoir identifier maints moules sémantiques qui ne démontrent pas des caractéristiques entièrement divergentes mais plutôt différenciées de manière nuancée.

Ces catégorisations ont donné des résultats surprenants : les valeurs sémantiques générales reflétées par les formes embrassent les cinq mêmes groupes (dysfonctionnements corporels ; capacités, qualités et défauts ; comportements actifs et passifs vis-à-vis d'autrui ; propriétés typiques permettant de caractériser un individu – ou une chose – ; descriptions des états physiques ou moraux) dans les deux langues analysées. Le seul point nuancé consiste dans ce que parmi les propriétés typiques de la classification hongroise, nous avons eu la possibilité de mettre la main non seulement sur celles qui désignent un être humain, mais également sur celles qui ne sont déclarées que par rapport aux choses ou elles peuvent s'inscrire dans les deux types. Nous pouvons donc en déduire que le sémantisme global des images renfermant des Npdc est congruent.

Du côté de la syntaxe, le résultat nous a réservé une plus grande surprise. Bien que le français et le hongrois diffèrent totalement et, dès lors, que les syntaxes ne puissent guère se recouvrir dans leur intégrité, nous avons pu découvrir des équivalents.

Les Npdc ont surgi dans une large échelle, ce qui a eu pour conséquence des concordances et discordances. Nous pensons que c'est ce domaine que nous pouvons tenir pour un héritage culturel. Ce phénomène est parfaitement illustré par les rôles symboliques différents sur plusieurs points. Nous pouvons également parler des rôles symboliques historiques qui se profilent comme causes de décalage. La culture française renferme par exemple quelques Npdc dont la valeur de courage leur est historiquement liable (*yeux, ventre, estomac, cœur déplacé au ventre*), et qui n'est pas découvrable dans l'autre langue. Parlant du hongrois, les fonctions historiques n'y interviennent pas tellement que dans la langue précédente. Nous n'en avons découvert qu'une seule : l'estomac comme siège des affections colériques. Il est à y ajouter que nous pouvons retrouver le cœur comme symbole de courage dans certaines locutions.

Pour ce qui est de l'analyse sémasiologique effectuée sur quelques constructions, elle manque de cohérence. Nous pensons qu'il ne faut pas enlever un seul constituant – selon sa valeur sémantique – d'une structure complexe, surtout dans le cas où cette structure entière, l'ensemble des constituants, donnerait la sémantique totale. Nous avons effectué une catégorisation large dans laquelle nous avons séparé les locutions du corpus d'après les moules syntaxiques. Les expressions des groupes obtenus de cette façon ont été ensuite examinées selon le sémantisme concret des mots soulignés, plus précisément celui des réalités ayant une corrélation quelconque avec les Npdc. Ainsi avons-nous reçu plusieurs sous-classes telles que noms d'animal, noms d'un objet concret et / ou solide, noms d'une matière molle ou de liquide. Nous avons établi des critères pour notre sujet de travail (expressions figées qui contiennent des Npdc et qui appartiennent aux moules syntaxiques du verbe « avoir »), et nous nous étions intéressée aux diverses fonctions que les noms d'organes remplissent dans

les locutions, nous devons donc regarder prendre en compte aussi ces secteurs du corps dans le classement.

Par contre, cette catégorisation ne nous permet guère d'analyser les rôles des divers Npdc mais plutôt d'étudier les types de réalités attestés ensemble avec eux. Nous n'avons pas la possibilité de procéder à une comparaison inter-linguistique sur les champs sémantiques des noms d'organes puisque cette typologie ne les prend pas en considération ; ou plus précisément, ce n'est pas de leurs champs sémantiques qu'elle tient compte.

La démarche suivie pour l'analyse de nos corpus d'expressions sont quelque peu circulaires. En effet, l'ensemble des phrasèmes analysés sont ceux qui ont servi à l'établissement du système de classification utilisé pour leur analyse. Cependant, il est à noter que contrairement à ce qu'il est possible de faire dans le cas d'une typologie en sciences naturelles, où le nombre d'espèces est très grand, le matériel linguistique étant relativement limité, il est difficile de tester la robustesse d'une classification en linguistique dans le cas d'une langue. Toutefois, notre étude a montré que les expressions du hongrois équivalentes à celles du français en terme de syntaxe sont relativement congruentes avec la classification sémantique établie sur la base de ces dernières. Cela suggère que notre système de classification résiste au passage du français au hongrois, et qu'il représente un test de validité inter-linguistique de notre typologie. De plus, il en découle l'existence potentielle d'un mécanisme invariant dans la mise en œuvre de parties du corps dans les expressions contenant « avoir » pour véhiculer du sens imagé. En effet, si certaines expressions hongroises et françaises se réfèrent à des représentations communes aux deux langues car issues des sciences de l'Antiquité¹, la majorité d'entre elles semblent être issues d'histoires des connaissances et croyances différentes: leur point commun pourrait donc se trouver dans le mode de fonctionnement du système cognitif de l'espèce humaine. Si cette conjecture n'est pas fautive, notre système de classification devrait rester pertinent pour la majorité des langues du monde, sous l'hypothèse que le lien entre représentations du monde et langage est la même quelle que soit la communauté linguistique.

VI. Conclusion

Tout au long de ce travail, nous nous sommes occupée des locutions figurées sur lesquelles nous avons l'intention d'effectuer une étude approfondie au moyen d'une analyse inter-linguistique. Nous avons essayé de mettre en lumière les problèmes éventuels du domaine phraséologique d'une façon générale, et également de représenter les convergences et les divergences émergentes dans les langues française et hongroise. En effet, nous pourrions diviser toute l'étude en trois grands chapitres : les expressions figées en général, les locutions contenant des Npdc, l'aspect contrastif des phrasèmes contenant des noms de secteurs du corps et appartenant aux moules syntaxiques du verbe « avoir ».

Nous avons parcouru la définition du phrasème et son classement fournis par Igor Mel'čuk, ensuite nous avons examiné les caractéristiques des expressions figées en général. Parmi ces traits, nous avons rencontré le phénomène du **figement** lequel donne l'occasion aux problèmes. Il soulève des difficultés à l'acquisition des langues, plus particulièrement à celle des phrasèmes pour des locuteurs étrangers. Car un phrasème est un groupe de plusieurs mots

¹ Par exemple, "se faire de la bile" en français et "avoir de la bile" en hongrois sont basées sur une connaissance qui n'a plus cours concernant le lien entre l'état psychologique et les humeurs du corps.

syntactiquement et sémantiquement liés, en d'autres termes ses mots sont soudés sous une forme fixe que nous employons invariablement et à laquelle un sens global contribue ; pour cette raison, nous le considérons comme une seule unité lexicale. En revanche, certains de ses éléments peuvent s'actualiser dans la phrase, ce qui dissimule en effet sa forme fixe et rend sa reconnaissance difficile.

Nous avons affirmé que les expressions sont répertoriées dans le vocabulaire de la langue donnée de la même façon que les mots simples, à cause de leur caractéristique de figement. Mais la phraséologie est étroitement liée aux figures de style, au symbolisme aussi, ce qui entraîne le paradoxe de la question de **motivation**. La réponse se retrouve dans le procédé métaphorique. À savoir, la séquence est inspirée par une figure au moment de sa naissance mais qui devient, à travers le temps, obscure. Cet estompement de l'image rend le sens de l'unité démotivé, arbitraire, celle-ci gardant en elle-même – à l'aide de ses constituants – quelques renvois à la métaphore initiale. Nous pouvons en déduire que le processus de la démotivation est progressif, il intercale des entre-états ; les expressions ne sont jamais complètement arbitraires parce que leurs éléments reflètent dans un degré quelconque l'illustration motivante et nous en trouvons des locutions aussi qui ont complètement gardé leur source sémantique.

Pour apprendre ce quels domaines de vie servent le plus fréquemment de **sources sémantiques** pour les phrasèmes des deux langues mentionnées, nous avons essayé de rétablir une **classification** en se basant sur celles de P. Guiraud et G. O. Nagy. Nous avons installé cinq grandes classes lesquelles disposent de plusieurs sous-groupes. La première grande catégorie retrace les sources expérientielles, en d'autres termes la vie quotidienne (coutumes, modes de vie, observations de la nature, relations avec d'autres peuples, superstitions, sanctions) et les activités du peuple (professions et métiers, Eglise, guerre, activités de temps libre). La deuxième division intègre les locutions que nous avons la possibilité de trouver dans les textes de genres concernés qui sont les textes historiques et littéraires. La catégorie suivante se rapporte – au rebours du classement précédent – aux divers aspects linguistiques concernés : à la morphologie, à la syntaxe et à la sémantique, qui permettent d'analyser la structure intérieure des phrasèmes. Dans la quatrième distribution, nous avons affaire aux unités obtenues par des aspects créatifs, des jeux de langages et des cas réels. Finalement, la stylistique fournit le dernier groupe puisqu'elle joue un rôle très important dans la phraséologie.

Relativement aux motivations dans le monde des **parties du corps**, nous pourrions dire que les expressions avec un nom d'organe appartiennent dans la majorité au secteur de la vie quotidienne.

Les Npdc sont embrassés par un seul champ sémantique homogène, par celui du corps humain. Par contre, nous pouvons déclarer que ce n'est pas le cas concernant les locutions imagées. Dans la plupart des exemples, ces noms ne surgissent pas dans leur sens concret à l'intérieur des produits langagiers mais ils sont investis d'un rôle symbolique qui est soit variable selon la séquence soit invariable. Ce deuxième type est plus rare.

Nous avons tenté de recueillir les valeurs métaphoriques éventuellement attestées dans le français et dans le hongrois. Nous avons pour résultat deux tableaux très semblables. Il contient des Npdc qui sont entièrement convergents et ceux qui offrent quelques variantes ; dans ce deuxième type, il s'agit plutôt de rajouts ou de suppressions de rôles. Nous ne sommes pas tombée sur des fonctions complètement divergentes.

Ce n'est pas seulement la sémantique hétérogène des noms d'organes mais également la syntaxe variée des expressions qui plaident pour la diversité des emplois. Il est à noter qu'une partie des formules instaurent des moules syntaxiques dans les deux langues.

Nous avons posé deux questions auxquelles nous cherchions la réponse au cours de l'**analyse comparative** des expressions figées qui renferment des Npdc et font partie des moules syntaxiques du verbe « avoir ». Est-ce que ces figures établissent des moules productifs ou est-ce qu'elles ne peuvent être considérées que comme héritages culturels ? S'il existe des moules qu'ils soient sémantiques ou syntaxiques, montrent-ils un écart significatif entre ces deux langues tout à fait différentes ?

Le résultat a surpassé notre attente : nous avons identifié des moules sémantiques et syntaxiques dans le français et dans le hongrois aussi. Les moules sémantiques coïncident entièrement et les combinaisons syntaxiques – bien que les structures des deux langues ne se ressemblent guère – peuvent être considérées comme équivalentes.

Nous pouvons alors en tirer la conclusion que les moules se correspondent l'un à l'autre dans ces deux cultures. Ce que nous mettrions sur le compte de l'héritage culturel, sont les rôles métaphoriques des Npdc et les images globales fournies dans les expressions figées.

En dernier lieu, nous avons pu être témoin des résultats de trois **enquêtes** menées parmi des locuteurs natifs. Les réponses nous ont aidée non seulement à définir, à mieux comprendre certains phrasèmes mais elles ont mis clairement la continuité du procédé de vieillissement des formules en lumière : certains parmi celles qui étaient encore « pleinement vivantes » il y a quelques années, sont déjà vieilles de nos jours. Toutefois, nous avons heureusement la possibilité de parler de la « naissance » de nouvelles expressions qui n'existaient pas avant. C'est pourquoi il était utile de demander des synonymes. Les suppositions à la question de motivations sémantiques nous permettent de dévoiler le mode de représentation du monde, la cognition de l' « homme d'aujourd'hui », à travers laquelle il est possible de faire une comparaison entre l'optique des « fabricants anciens » des expressions et celle des « utilisateurs contemporains ».

Nous ne devons donc jamais dire que deux langues sont entièrement discordantes, parce que nous pouvons toujours dévoiler des traits communs entre elles, comme l'a montré le présent travail.

Bibliographie

- ARMOSSY, R. & HERSCHBERG PIERROT, A., *Stéréotypes et clichés*, Paris : Nathan, 1997.
- ASHRAF, M. & MIANNAY, D., *Dictionnaire des expressions idiomatiques*, Paris : Le livre de poche, 1995.
- [BEF89] BEFFA, M.-L. & HAMAYON, R., *Les figures du corps*, Nanterre : Société d'ethnologie, 1989.
- BONHOMME, M., *Linguistique de la métonymie*, Berne : Peter Lang SA, 1987.
- CELLARD, J., *Ça mange pas de pain ! 400 expressions familières ou voyoutes de France et du Québec, s. l.* : Hachette, 1982.
- [CG03] C. G., *L'Hindouisme*, Banque de données sur INTERNET, Site de *atoi2voir.com*, <http://www.atoi2voir.com/articles/hindouisme.html>, page consultée le 3 juillet 2003.
- CHEVALIER, J. & GHEERBRANT, A., *Dictionnaire des symboles : mythes, rêves, coutumes, gestes, formes, figures, couleurs, nombres*, Paris : Robert Laffont / Jupiter, 1982 (coll. revue et augmentée, éd. origin. 1969).
- CSEFKÓ, Gy., *Szállóigék, szólásmódok : tanulmányok szóláskészletünk köréből*, Budapest : Tinta, 2001 (coll. Mesterművek, éd. origin. 1930).
- [DER98] DERRAUKÉ, H. – BOTTON, D. & al., *Histoire des Sciences de la vie : La circulation sanguine*, Site d'Internet du Lycée Guy Chauvet, Loudun, <http://hebergement.ac-poitiers.fr/l-gc-loudun/pedag/Biologie/histoire/Histoire%20de%20la%20circulation%20sanguine.html>, 1998 – 1999.
- [DIC97] *Dictionnaire de français : Définitions et exemples*, Paris : Larousse-Bordas, 1997.
- DUFAYS, J.-L., *Stéréotype et lecture*, Liège : Mardaga, 1994.
- DUNETON, C., *La puce à l'oreille. Les expressions populaires et leurs origines*, Paris : Balland, 1985 (éd. origin. Stock, 1978).
- DUNETON, C., *La puce à l'oreille*, Paris : Balland, 2001.
- ECKHARDT, S., *Francia-magyar szótár*, Budapest : Akadémiai Kiadó, 1989 (kisszótár sorozat).
- ECKHARDT, S., *Magyar-francia szótár*, Budapest : Akadémiai Kiadó, 1989 (kisszótár sorozat).
- ECKHARDT, S., *Francia-Magyar Nagyszótár*, Budapest : Akadémiai Kiadó, 1992 (éd. origin. 1958).
- [ECK92] ECKHARDT, S., *Magyar-Francia Nagyszótár*, Budapest : Akadémiai Kiadó, 1992 (éd. origin. 1958).
- GALISSON, R., *Les expressions imagées*, Paris : Clé International, 1984 (coll. Pratique des langues étrangères, Les mots mode d'emploi).
- GROSS, G., « Degré de figement des noms composés » dans *Langages, Les expressions figées* par Laurence Danlos, Paris : Larousse, 1988, n° 90, p. 57 – 73.
- [GRO96] GROSS, G., *Les expressions figées en français*, Paris : Ophrys, 1996 (coll. L'essentiel français).
- GROSS, M., « Les phrases figées en français », dans *L'Information Grammaticale, Numéro thématique préparé sous la direction de M. Noailly*, Paris, octobre 1993, n° 59, p. 36 – 41.
- [GROS02] GROSSMANN, F., *La motivation sémantique*, Université Stendhal – Grenoble 3, cours de D. E. A. des Sciences du Langage, 2002-2003.
- [GUI61] GUIRAUD, P., *Les locutions françaises*, Paris : Presses Universitaires de France, 1961 (coll. Que sais-je ?).
- GUIRAUD, P., *Structures étymologiques du lexique français*, Paris : Payot, 1986.
- HENRY, A., *Métonymie et métaphore*, Paris : Klincksieck, 1971.

- [HIP03] Hippocrate : *Nature de l'homme*, Banque de données sur INTERNET, *Site de Grec ancien, Science grecque, Médecine*, <http://users.hol.gr/~sarbonne/HpcNature.html>, page consultée le 14 juin 2003.
- KULA, W., *Les mesures et les hommes*, Paris : Ed. de la Maison des sciences de l'homme, 1984.
- LAFLEUR, B., *Dictionnaire des locutions idiomatiques françaises*, Ottawa : Duculot, 1991.
- [LAR03] *L'argot des voleurs au XIX^{ème}*, lettre b, *Site de l'Association @lyon*, Littérature, http://www.alyon.org/litterature/argot_voleurs/b.html, page consultée le 3 juillet 2003.
- Le groupe μ , *Rhétorique générale*, Paris : Larousse, 1970 (coll. Langue et Langage).
- [LER97] *Le Robert illustré d'aujourd'hui en couleur*, Paris : France Loisirs, 1997.
- *Magyar Értelmező Kéziszótár A – K*, Budapest : Akadémiai Kiadó, 1992.
- *Magyar Értelmező Kéziszótár L – ZS*, Budapest : Akadémiai Kiadó, 1992.
- MARTIN, R., « Sur les facteurs du figement lexical » dans *La locution entre langue et usages*, ENS Fontenay / Saint-Cloud : Ophrys, 1996 (coll. Signes).
- MEL'ČUK, I., *Dictionnaire explicatif et combinatoire du français contemporain. Recherches lexico-sémantiques. I., III.*, Montréal : Presses de l'Université de Montréal, 1984, 1992.
- [MEL93] MEL'ČUK, I., « La phraséologie et son rôle dans l'enseignement / apprentissage d'une langue étrangère » dans *Études de linguistique appliquée : Revue de didactologie de langues - cultures, Appropriations, descriptions et enseignements de langues*, Paris : Didier Erudition, 1993, n° 92, p. 82-114.
- MEL'ČUK, I. & CLAS, A. & POLGUERE, A., *Introduction à la lexicologie explicative et combinatoire*, Louvain : Duculot, 1995.
- [MELL01] MELLON, C., « Inde : quel avenir pour les intouchables ? » dans *Croire aujourd'hui*, 1 décembre 2001, <http://inde.espoir.csg.free.fr/intouchables.htm>.
- [MOL01] MOLNOS, A., *Szent és sérthetetlen. A tiszta magyar nyelv használatáról és elhallgatott gyökrendszeréről.*, Debrecen, 2001, <http://www.fox.klte.hu/~keresofi/sztes/sztes3.html>.
- NIKLAS-SALMINEN, A., *La lexicologie*, Paris : Armand Colin / Masson, 1997 (coll. Cursus, Lettres / Linguistique).
- [NYE88] NYÉKI, L., *Grammaire pratique du hongrois d'aujourd'hui, s. l.* : Ophrys – POF, 1988 (coll. Manuels de linguistique finno-ougrienne).
- O. NAGY, G., *Magyar szólások és közmondások*, Budapest : Gondolat, 1995 .
- [ONA03] O. NAGY, G., *Mi fán terem?*, Budapest : Talentum, 2003 (éd. origin. Gondolat, 1957).
- PAVEL, S., « Bibliographie de la phraséologie » dans *Meta. Journal de traducteurs. Translators' Journal.*, Montréal : Presses de l'Université de Montréal, 1995, Vol. 40, n°4, p. 62 – 654.
- [PAY02] PAYEN, J.-L. & DHUMEAUX, D., « Le mot du mois. Le foie vous dis-je! » dans *M/S*, n°3, vol. 18, mars 2002, http://www.edk.fr/archive/ms/2002/3/265_le_mot.pdf.
- PLANTIN, C., *Lieux communs, topoï, stéréotypes, clichés*, Paris : Kimé, 1993.
- PÓRA, F., *Magyar rokonértelmű szók és szólások. Harmincezer szinoním szó és szólás nyolcszáz logikai csoportban*, Budapest : Black & White, 2002 (éd. origin. 1907).
- PUTNAM, H., *Représentation et réalité*, Paris : Gallimard, 1990 (éd. origin. 1988).
- RAT, M., *Dictionnaire des expressions et locutions traditionnelles*, Paris : Larousse, 1999 (coll. Expression, éd. origin. 1957).
- [REY70] REY, A., *La lexicologie : lectures*, Paris : Klincksieck, 1970 (coll. Initiation à la linguistique, série A : Lectures, 2).
- REY, A., *Le lexique : images et modèles du dictionnaire à la lexicologie*, Paris : Armand Colin, 1977 (coll. Linguistique).

- [REY97] REY, A. & CHANTREAU, S., *Dictionnaire des expressions et locutions*, Paris : Dictionnaires Le Robert, 1997 (coll. Les usuels du Robert –poche, éd. origin. 1989).
- RICALENS-POURCHOT, N., *Lexique des figures de style*, Paris : Armand Colin, 1998 (coll. Synthèse, Lettres).
- RUZSICZKY, É., *Szinonímaszótár diákoknak*, Budapest : Helikon, 1998.
- [SCHA99] SCHAPIRA, C., *Les stéréotypes en français : proverbes et autres formules*, Paris : Ophrys, 1999.
- [SYM03] *Symboles*, Banque de données sur INTERNET, http://mapage.noos.fr/piling/literature/litt_soufisme_symboles.htm, page consultée le 14 juin 2003.
- TOURATIER, C., *La sémantique*, Paris : Armand Colin / HER, 2000 (coll. Cursus / Lettres).
- VIGERIE, P., *La symphonie animale. Les animaux dans les expressions de la langue française*, Paris : Larousse, 1992.
- WEIL, S. & RAMEAU, L., *Trésor des expressions françaises*, Paris : Belin, 1981.

Annexes

Annexe – 1

ENQUÊTE SUR LES EXPRESSIONS FIGÉES

1. – Fréquence de l'utilisation des expressions

A quel degré apparaissent les expressions ci-dessous dans votre langage? Marquez-le sur l'échelle de 1 à 5 où 1 indique le moindre degré et 5 le plus haut degré de fréquence.

Dans le cas où vous ne connaîtrez pas l'expression, marquez 0; si vous connaissez une autre variante, écrivez-la à côté de l'expression.

2. – Contextes d'emploi

Dans quels contextes les utilisez-vous? Ecrivez-en un exemple au-dessous de l'échelle.

3. – Connaissance de la motivation

Connaissez-vous la motivation (l'origine) de ces expressions? Si oui, écrivez-la en quelques mots.

Merci.

avoir un chat dans la gorge 0 1 2 3 4 5

avoir un bœuf sur la langue 0 1 2 3 4 5

avoir un cheveu sur la langue 0 1 2 3 4 5

avoir le cœur sur la bouche 0 1 2 3 4 5

avoir une araignée dans la tête / le cerveau 0 1 2 3 4 5

avoir un (petit) vélo dans la tête 0 1 2 3 4 5

avoir du yaourt dans la tête 0 1 2 3 4 5

avoir le cœur sur les lèvres 0 1 2 3 4 5

avoir des yeux dans le dos 0 1 2 3 4 5

avoir un poil dans la main 0 1 2 3 4 5

avoir du cœur au ventre 0 1 2 3 4 5

ne pas avoir froid aux yeux 0 1 2 3 4 5

avoir du jus de navet dans les veines 0 1 2 3 4 5

avoir l'estomac dans les talons 0 1 2 3 4 5

avoir un verre dans le nez 0 1 2 3 4 5

4. – Quelles sont les expressions qui sont encore en usage? Cochez la bonne case.

| Expressions | Pas du tout | Parfois | Assez souvent | Très souvent |
|---|--------------------|----------------|----------------------|---------------------|
| avoir un nœud dans la gorge | | | | |
| avoir des / les mains de beurre | | | | |
| avoir le compas dans l'œil | | | | |
| avoir de l'oreille | | | | |
| avoir du nez | | | | |
| avoir (de) la main | | | | |
| avoir des doigts | | | | |
| avoir de la tête | | | | |
| avoir de l'estomac | | | | |
| avoir le cœur sur la main | | | | |
| avoir la tête sur les épaules | | | | |
| avoir la parole à la main | | | | |
| ne pas avoir la langue dans sa poche | | | | |
| avoir un pois chiche / un petit pois dans la tête | | | | |
| avoir un cœur de glace / de pierre / de marbre | | | | |
| avoir du beurre sur la tête | | | | |
| avoir qqn à l'œil | | | | |
| avoir l'œil | | | | |
| avoir qqn dans le nez | | | | |
| avoir la dent dure | | | | |
| avoir une dent contre qqn | | | | |
| avoir un bandeau sur les yeux | | | | |
| avoir du cœur | | | | |
| avoir un cœur d'artichaut | | | | |
| avoir du sang dans les veines | | | | |
| avoir du sang de navet | | | | |
| ne pas avoir les yeux dans la poche | | | | |
| avoir les yeux qui sortent de la tête | | | | |

| | | | | |
|---|--|--|--|--|
| avoir le cœur dans la gorge | | | | |
| avoir un trou à l'estomac | | | | |
| avoir des grenouilles dans le ventre | | | | |
| avoir les foies (blancs) | | | | |
| avoir ses nerfs | | | | |
| n'avoir plus de jambes | | | | |
| avoir des fourmis dans les jambes | | | | |
| avoir la puce à l'oreille | | | | |
| avoir le cœur au bord des lèvres | | | | |
| avoir le couteau sur la gorge | | | | |
| avoir l'eau à la bouche | | | | |
| avoir le cœur / le foie en marmelade | | | | |
| avoir cul par-dessus tête | | | | |
| avoir les reins en compote | | | | |
| avoir la peur au ventre | | | | |
| avoir les doigts dans le nez | | | | |
| avoir les jambes en coton / en pâté de foie | | | | |
| n'avoir que la peau et les os | | | | |
| avoir les yeux plus gros que le ventre | | | | |

Annexe – 2

SZÓLÁSOK, FRAZEOLÓGIÁK ADATGYŰJTÉSE

1. – Szólások használatának gyakorisága

Milyen fokon jelennek meg az **Ön beszédében** az alábbiakban felsorolt kifejezések? Jelölje be az ötös skálán, ahol 1 a legkisebb, 5 a legnagyobb gyakorisági fokot foglalja magába! Ha nem ismeri a kifejezést, jelezze azt a 0-val ; ha ismer egy másik variációt, írja a lenti forma mellé!

2. – Használati kontextus

Milyen szöveggörnyezetben, jelentésben használja őket? Írjon egy példát az ötös skála alá!

3. – Motivációs ismeretség

Ismeri valamelyik forma keletkezését, eredetét? Ha igen, írja le néhány szóban!

Köszönöm.

jó szeme van 0 1 2 3 4 5

van gyomra vmihez 0 1 2 3 4 5

derekas 0 1 2 3 4 5

van szíve megtenni vmit 0 1 2 3 4 5

rossz a mája / rosszmájú 0 1 2 3 4 5

enyves keze van / enyveskezű 0 1 2 3 4 5

gerinctelen 0 1 2 3 4 5

féleszű 0 1 2 3 4 5

hátral is van szeme 0 1 2 3 4 5

ellenlábás 0 1 2 3 4 5

van veleje vminek 0 1 2 3 4 5

epés 0 1 2 3 4 5

tejfölösszájú 0 1 2 3 4 5

nyálás 0 1 2 3 4 5

szemfüles 0 1 2 3 4 5

4. – Mely kifejezések vannak használatban? Jelölje be a megfelelő oszlopot!

| Kifejezések | Egyáltalán nem | Néha | Elég gyakran | Nagyon gyakran |
|--------------------------------|---------------------------|-------------|-------------------------|---------------------------|
| botfüle van | | | | |
| jó füle / jó hallása van | | | | |
| jó orra van | | | | |
| van esze | | | | |
| gerinces | | | | |
| kötélidegei vannak | | | | |
| borsónyi / mákszemnyi agya van | | | | |
| nincs szíve / szívtelen | | | | |
| kő / kemény szíve van | | | | |
| lelketlen | | | | |
| agyatlan | | | | |
| eszetlen | | | | |
| szemtelen | | | | |
| arcátlan | | | | |
| (áldott) jó lelke van | | | | |
| húsos | | | | |
| torkos | | | | |
| nyakas | | | | |
| szolgalelkű | | | | |

Annexe – 3

SZÓLÁSOK, FRAZEOLÓGIÁK ADATGYŰJTÉSE

► Milyen gyakran jelennek meg az **Ön beszédében** az alábbiakban felsorolt kifejezések? Jelölje be az ötös skálán, ahol 1 a legkisebb, 5 a legnagyobb gyakorisági fokot foglalja magába! Ha nem ismeri a kifejezést, jelezze azt a 0-val ; ha ismer egy másik variációt, írja a lenti forma mellé!

► Milyen jelentésben használja őket? Írjon egy példát az ötös skála alá!

► Ismeri valamelyik forma keletkezésének történetét, eredetét? Ha igen, írja le néhány szóban!

Köszönöm.

van bőr a képén 0 1 2 3 4 5

tenyeres-talpas 0 1 2 3 4 5

csomó van a nyelvén 0 1 2 3 4 5

csomó van a torkán 0 1 2 3 4 5

hályog van a szemén 0 1 2 3 4 5

káposztalé / víz van az ereiben 0 1 2 3 4 5

nem tollas a háta 0 1 2 3 4 5

szőrösszívű 0 1 2 3 4 5

a szájában van vki 0 1 2 3 4 5

2. Mely kifejezések vannak használatban? Jelölje be a megfelelő oszlopot!

| Kifejezések | Egyáltalán nem | Néha | Elég gyakran | Nagyon gyakran |
|--|----------------|------|--------------|----------------|
| helyén van az esze | | | | |
| helyén van a nyelve | | | | |
| helyén van a szíve | | | | |
| ami a szívéen, az a száján | | | | |
| van szíve | | | | |
| vajszívú | | | | |
| nyúlfarknyi esze van | | | | |
| a markában van vki | | | | |
| a nyakán van vki | | | | |
| lába alatt van vki | | | | |
| benne van a keze vmiben | | | | |
| rajta van a szeme | | | | |
| a vérében van | | | | |
| kukac / zabszem van a fenekében | | | | |
| a bőre alatt is pénz van | | | | |
| a szíve a torkában van | | | | |
| ideges | | | | |
| lelkes | | | | |
| a tojáshéj még a fenekén van | | | | |
| jó tüdeje van | | | | |
| nincs vér az ereiben | | | | |
| vér van az ereiben (nem káposztalé) | | | | |
| gombóc van a torkában | | | | |
| lakat van a száján | | | | |
| nyakán / torkán van a kés | | | | |
| vaj van a fején / füle mögött | | | | |
| káposztalé / víz van a fejében | | | | |
| táskák vannak a szeme alatt / táskás a szeme | | | | |
| lyukas a marka | | | | |
| kisujjában van vmi | | | | |
| a nyelvén van vmi | | | | |
| a sarkában van vki | | | | |
| cérnából vannak az idegei | | | | |